



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

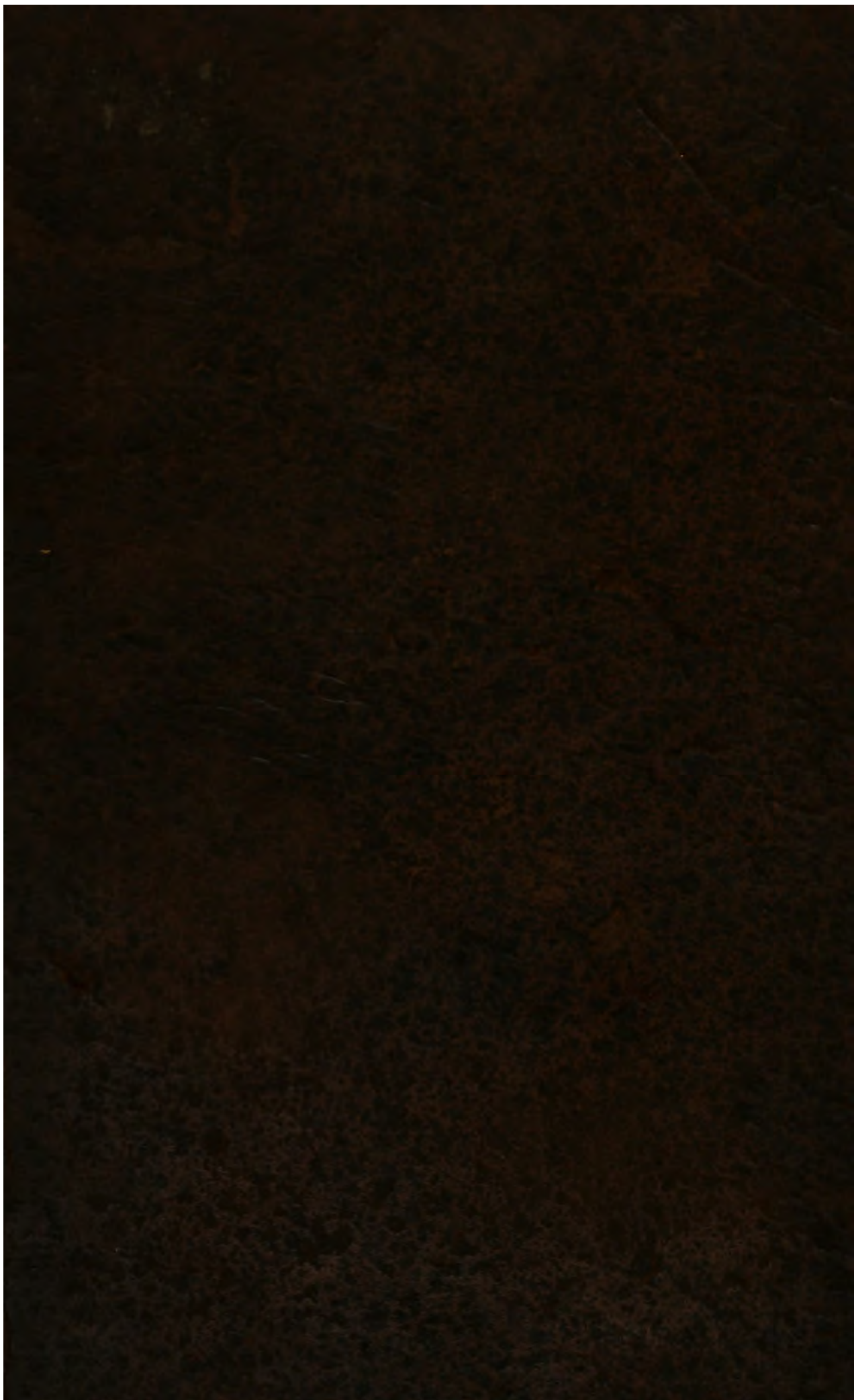
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

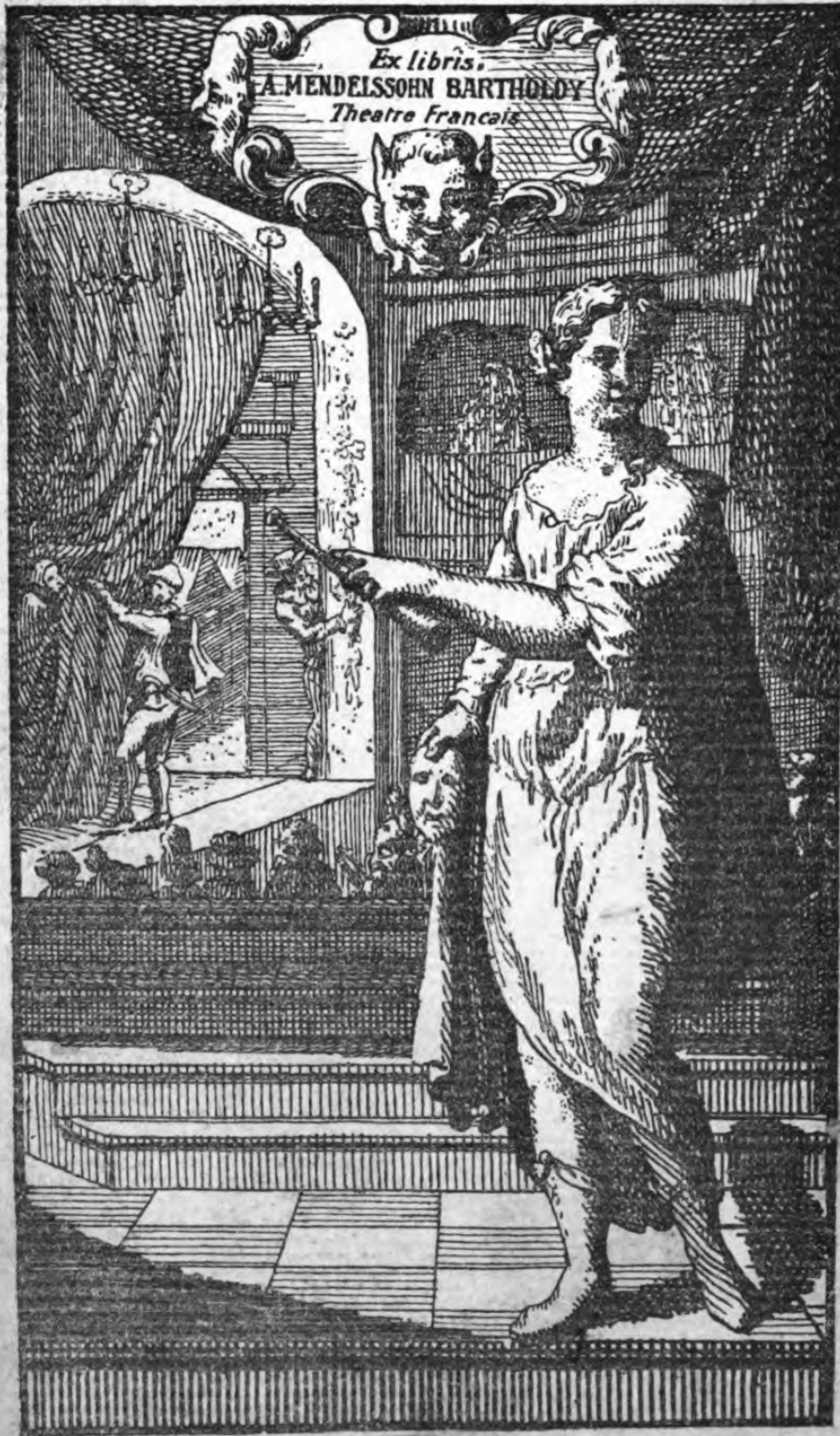


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

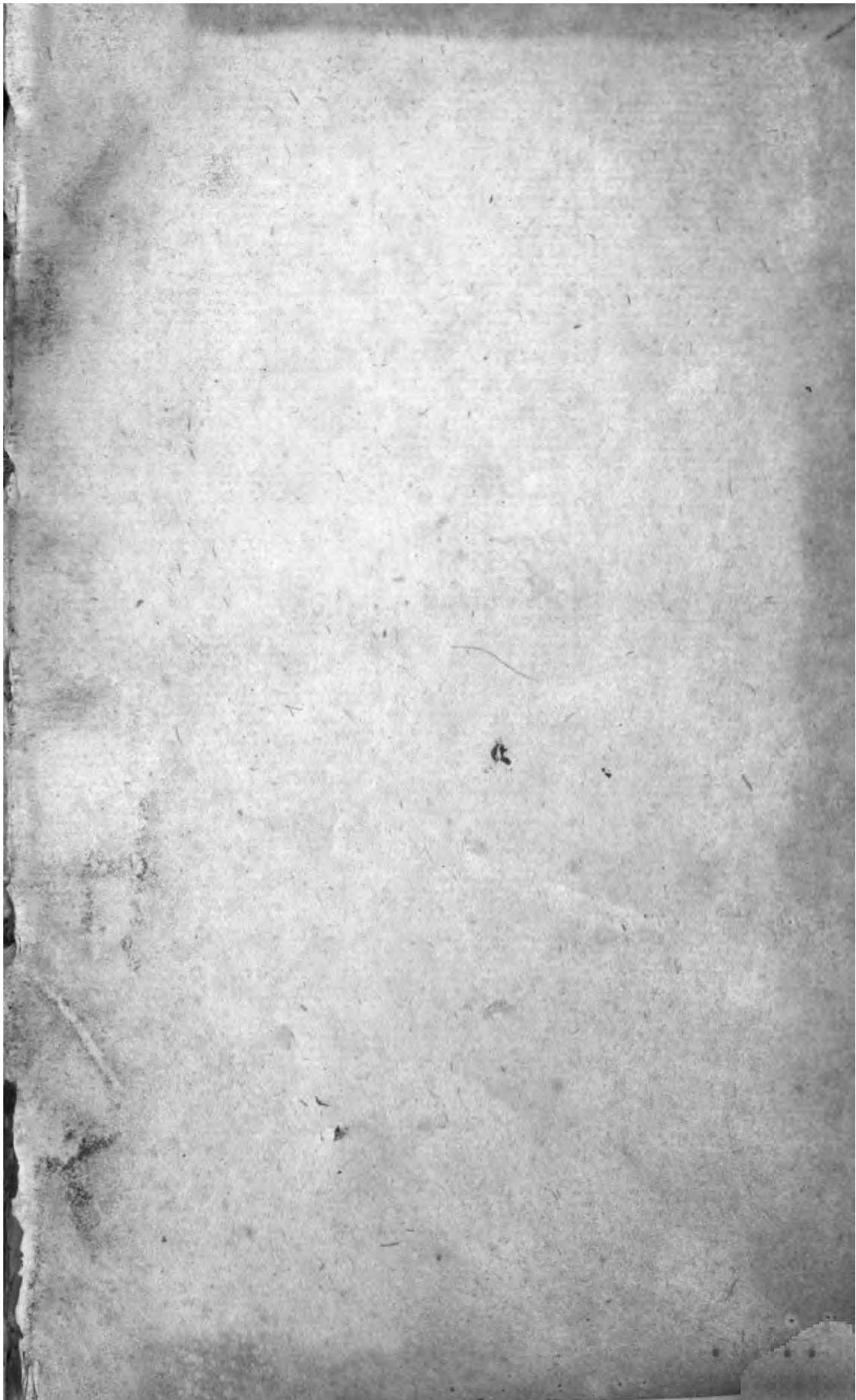


M. B. Ap.

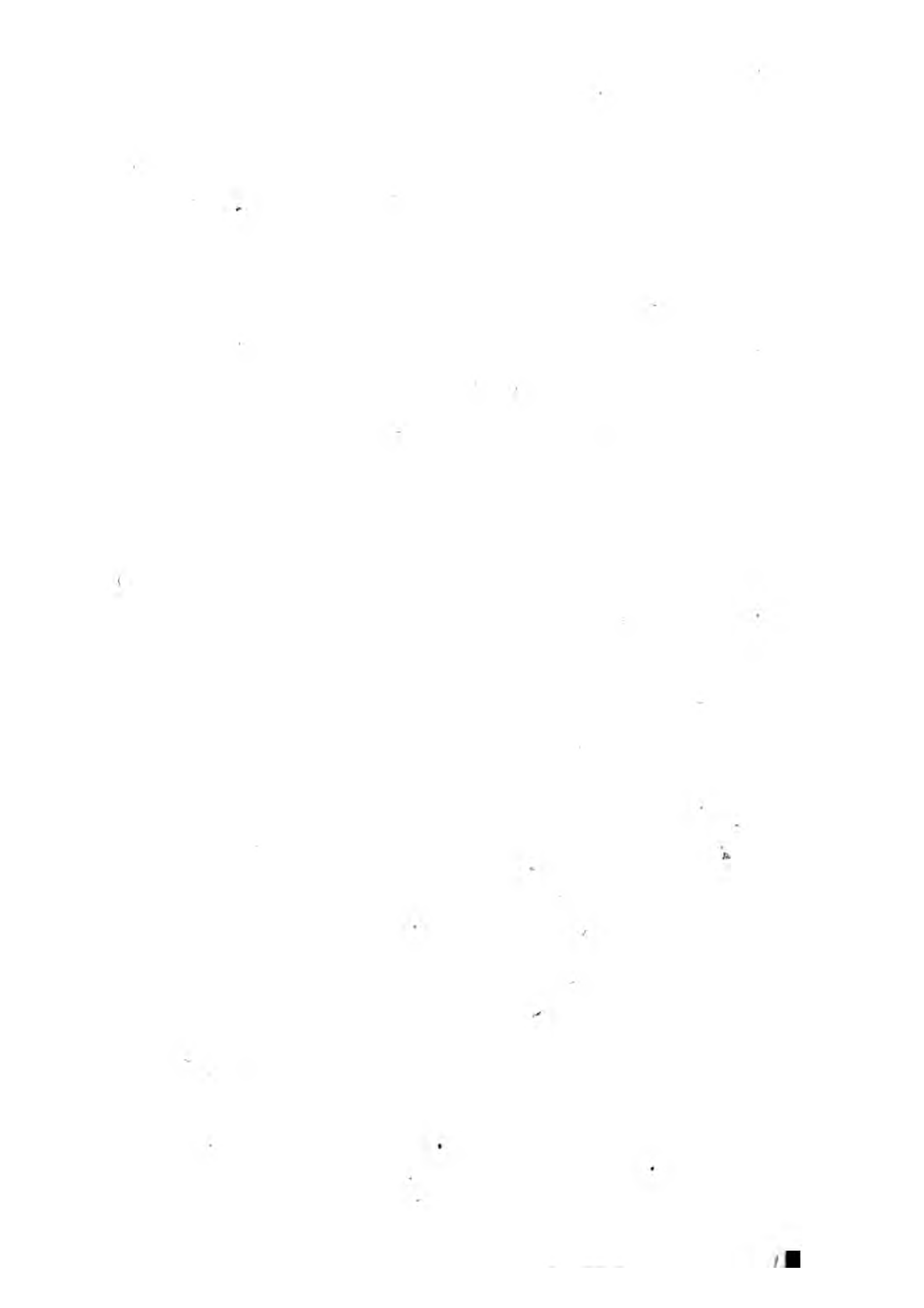
*Ex libris*  
N<sup>o</sup> 520.

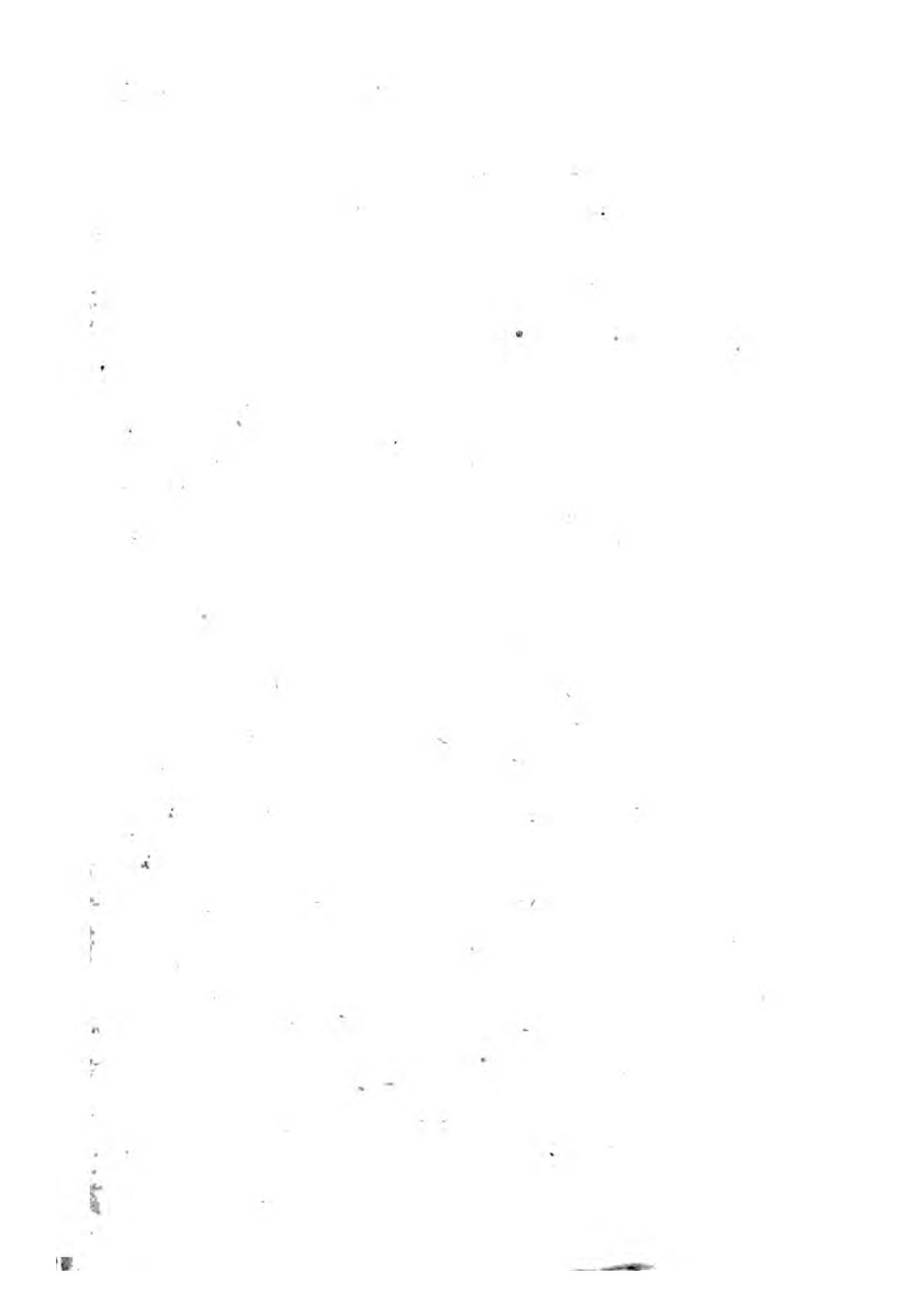


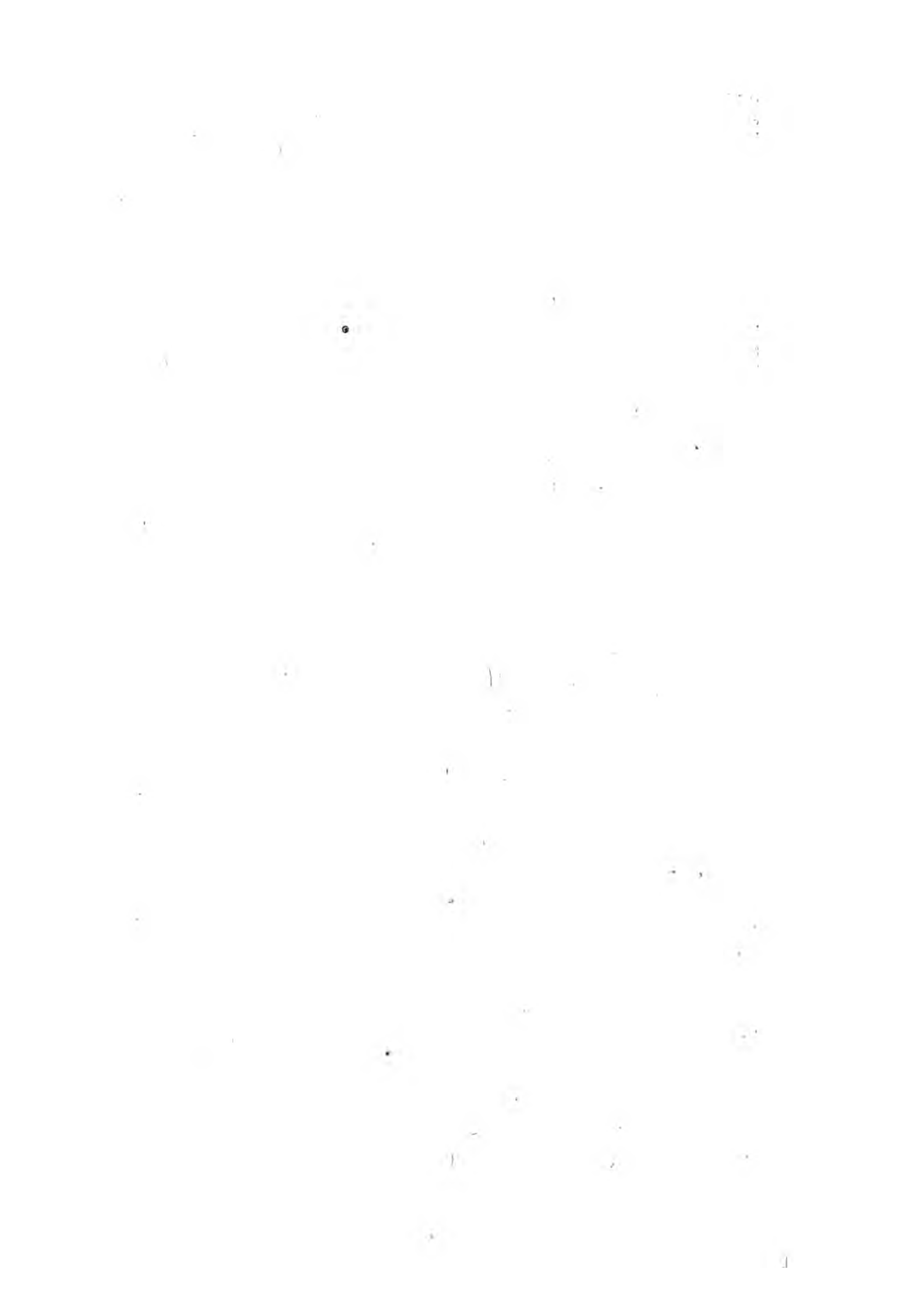














LES  
ŒUVRES  
DE  
M<sup>R</sup>. REGNARD.

NOUVELLE EDITION.

Revue , corrigée & augmentée.

T O M E I I.

Contenant la Provençale œuvre Posthume , Voyages de Normandie & de Chaumont , la Serenade , le Bal & le Joueur.



*Ad. S. S. S.*

Imprimé à Rouen , & se vend

**A P A R I S ,**

Chez la Veuve de **PIERRE RIBOU** ;  
vis-à-vis la Comédie Française.

---

**M. D C C. X X X I.**

*Avec Aprobation & Privilège du Roy.*





# AVERTISSEMENT

POUR LA PROVENCALE.

5

**C**ETTE Historiette est le recit des principales Aventures que Monsieur Regnard a eûes dans le Voiage sur Mer , où il fut pris par les Corsaires , & fait Esclave en Alger. Il s'y est donné le nom de Zelmis , mais il me paroît qu'il n'a pas achevé le Roman dans les formes , puisqu'il est mort Garçon , & que l'Histoire dit qu'il alla retrouver sa Provençale après la mort de son Mari , dans l'esperance de l'épouser. Il avoit sans doute dessein de

Tome II. A



## AVERTISSEMENT.

*commencer l'Histoire de sa vie par cette Avanture , puisqu'il dit à la fin , qu'à la première occasion il racontera ses Voiages dans la Laponie , & dont il est parlé légèrement dans cette Historiette , à laquelle il n'a pas donné la dernière main.*



L A

# PROVENCALE.

OEUVRE POSTUME  
*de Monsieur Regnard.*

**D**ANS la saison la plus agréable de l'année, Clorinde & Celiane charmées de la douceur du tems, se proposèrent d'aller passer quelques jours à une Terre d'Eurilas, qui n'est qu'à trois petites lieuës de Paris; elles y joignirent une amie communément appelée Melinde, de qui la moindre qualité étoit d'être parfaitement belle, & pour rendre la partie encore plus parfaite, elles en avertirent Cleomede, qui étoit depuis peu en affaire de cœur avec Melinde. Cléomede étoit trop interressée à embrasser une si favorable occasion,

## 2 OE U V R E S

où l'amour & le plaisir l'invitoient pour ne pas accepter avec joie le parti qu'on lui propofoit ; il le fit auffi , & cette belle Troupe arriva le lendemain chez Eurilas , où elle trouva Floride , Artemefe , Damon & Lycandre , qui ne contribuèrent pas peu à former l'Assemblée du monde la plus charmante.

Les divertiffemens qu'on prend à la Campagne , la Pêche , la Chaffe , le Jeu , la promenade , étoient les plaisirs qui partageoient agréablement leurs journées. Un jour que cette belle Compagnie fe trouva fous un Berceau de Chèvre-feuille , qui eft au bout du canal , attendant en ce lieu que la chaleur du jour fut paffée , on fe mit à parler d'abord des agrémens de la Campagne , quand on fort tout-d'un-coup de l'embaras & du tumulte de la Ville ; le discours enfuite tourna fur les Voïages , chacun en parla felon fon goût , les uns n'aimoient rien tant que la variété des Villes & des Païs , & les autres étoient pour les Avantures qui arrivent prefque toujourns à ceux qui voïagent. Celiane là-deffus joignant à fa fatisfaction particulière , le plaisir qu'elle feroit



DE MR REGNARD. 3

à toute l'Assemblée , pria Cleomede de faire le recit des dernières Avantures de Zelmis , qu'elle n'avoit jamais sçûës qu'imparfaitement. Zelmis étoit connu de cette belle Assemblée ; il étoit ou parent ou ami de tous ceux qui la composoient , ce qui fit que Cléomede ne différant pas à les satisfaire , commença en ces termes :

Je suis assez ami de Zelmis , Mesdames , pour me flâter qu'il ne m'a rien caché de tout ce qui lui est arrivé , & assez persuadé de sa bonne foi. Pour vous assurer qu'il n'entre rien de fabuleux dans ce que je vais vous dire ; c'est ce qui me fait espérer que les événemens singuliers que vous y trouverez , vous plairont infiniment davantage , puisque s'ils ne sont pas racontés avec toute la délicatesse possible , ils seront du moins soutenus de la vérité.

Zelmis revenant d'Italie , s'embarqua un soir assez tard sur un Bâtiment Anglois , qui passoit de Gennes à Marseille. Le Vaisseau commençoit à faire sa route , & Zelmis triste & rêveur , la tête apuïée de son bras , regardoit fixe-

ment la Mer qui ne lui avoit jamais paru si agréable. Elle n'étoit point dans ce calme ennuyeux , qui ne la distingue pas même des Etangs les plus tranquilles : elle n'étoit pas aussi dans cette fureur qui la fait redouter ; mais on la voioit dans l'état que tout le monde la souhaite , lorsqu'un vent modéré l'agite , & comme elle étoit , quand elle forma la mere des amours.

Il s'abandonnoit aux rêveries qu'inspirent ces vagues legeres , qui venant à se briser contre le Vaisseau , y laissent pour marque de leur fierté cette écume , dont on le voit environné : Il songeoit à l'aimable Elvire , qu'il aimoit infiniment , & qu'il quittoit peut-être pour jamais ; ne pouvois-je , disoit-il en se plaignant , trouver dans ma Patrie si pleine de belles personnes , un objet qui pût m'arrêter ? falloit-il passer les Mers pour aimer , & me faire si loin un engagement , auquel il faut renoncer si-tôt ? Mais reprenoit-il après quelques momens de silence , je n'y renoncerais jamais , je vous aimerai toujours belle Elvire ; & quand vous m'auriez oublié , je me souviendrai tou-

DE MR REGNARD. §

te ma vie que vous êtes la plus adorable personne du monde.

Il fut interrompu dans ces rêveries par une voix qui lui vint fraper les oreilles ; la personne dont elle parloit étoit à la fenêtré de la Chambre du Capitaine , & chantoit tendrement un air Provençal. Zelmis fut attentif à ce chant , & quoique le bruit du Vaiffeau l'empêcha de distinguer une voix qui lui paroiffoit fi douce : voilà , dit-il néanmoins en lui-même , l'accent de ma chere Elvire ; mais hélas ! ce n'est pas elle , elle est bien loin d'ici , & je ne la reverrai peut-être de ma vie. Zelmis qui n'étoit point encore entrée dans la Chambre du Capitaine , eût envie de connoître la personne qui avoit tant de raport à Elvire dans la voix. Il aperçût en y entrant une jeune Dame d'une beauté extraordinaire : son esprit éclairoit dans fes yeux , & fes yeux vifs & pleins d'amour , portoient dans le fond des ames , tous les feux dont ils brilloient , les graces & les ris voloient autour de fa bouche , & toute fa personne n'étoit que charmes.

Je ne puis exprimer la surprise de



Zelmis , quand il se trouva si inopinément dans le même lieu où étoit la personne qu'il adoroit ! Quel étonnement de se voir si près d'Elvire , quand il s'en croioit si éloigné. A peine en crût-il à ses yeux ; mais ils avoient remarqué trop de charmes dans cette jeune personne pour s'y tromper. Zelmis n'avoit des yeux que pour elle , & il ne connoissoit dans le monde d'autres apas que les siens ; mais en la reconnoissant , que de desordres ! que de trouble ! que d'agitation ! quelle violence ne se fit-il point pour cacher en leur naissance tous les mouvemens que cette rencontre imprévuë lui causa , & que la présence d'un mari l'obligeoit à étouffer ! quelle joie pour Elvire de retrouver Zelmis dans le tems qu'elle es-  
péroit moins le revoir , & quelle contrainte d'en cacher les transports à son mari ! quel trouble pour ce mari qui reconnut Zelmis , que la jalousie lui avoit trop bien fait remarquer , & qui se souvint alors de tout ce qui c'étoit passé à Boulogne , quand la passion de Zelmis pour Elvire commença.

Ce fut en effet ce lieu qui la vit paî-

tre , & ce fut-là que Zelmis commença à goûter les charmes d'un amour naissant. On y fait pendant le carnaval des courses de chevaux , & des Tournois qui sont renommez par toute l'Italie , où la Noblesse des environs ne manque point de se trouver , rien n'est plus galant que ces Fêtes ; tous les Cavaliers s'efforcent de s'y faire distinguer par leur magnificence , & leur adresse , & la présence des Dames n'y excite pas une médiocre émulation. Le Tournois ne fut jamais plus superbe que le jour que Zelmis le vit , & les hommes y empruntèrent la figure des Dieux pour le rendre encore plus célèbre. Neptune y parût suivi de ses Tritons , on y remarqua le Dieu de la guerre au milieu d'une troupe de combattans , qui s'étoit défait ce jour-là de sa fierté ordinaire pour plaire davantage aux Dames. Pluton même s'y situoit avec un équipage tout infernal ; mais qui n'avoit rien d'effrayant.

Zelmis s'arrêta davantage à considérer une jeune personne qu'il reconnut Provençale à sa parole , & qui se trouva sur le même Amphithéâtre où il é-

qu'elle étoit arrivée depuis peu à Boulogne avec son mari, & qu'elle alloit fort souvent chez la Marquise Angelini, chez qui l'on faisoit tous les jours des parties de jeu & de plaisir. Zelmis connoissoit la Marquise; tous les étrangers étoient fort bien venus chez elle; elle étoit de ces femmes qui font pour ainsi dire les honneurs de toute une Ville. Il ne manqua pas de se trouver le lendemain chez elle. Elvire y vint aussi; mais elle y vint d'une beauté si achevée, que quand Zelmis n'auroit pas commencé à l'aimer dès le jour précédent, il n'auroit retardé sa passion que de quelques heures: il se mit auprès d'elle pour jouer, & il lui dit cent choses agréables, sur lesquelles elle eût occasion de faire paroître son esprit.

Il ne fut pas difficile à Elvire de s'apercevoir de la passion de Zelmis, elle s'en aperçût même avec plaisir. Ses yeux qu'elle rencontroit toujours, ses absences pour le feu, ses paroles qui ne s'adressoient qu'à elle, lui disoient assez ce qu'elle eût été fâchée de ne pas apprendre.

DE MR REGNARD. II

On quitta le jeu , & l'on remit la partie au lendemain. Zelmis s'y rendit de bonne heure ; mais comme il y vint dans une heure , où il n'y avoit encore que fort peu de personnes , il s'entretint quelque tems dans l'Antichambre avec un Cavalier qu'il ne connoissoit point , & qu'il croioit Italien. Il étoit dans cette conversation quand la belle Provençale entra : Elle arrêta les yeux de tous ceux qui étoient presens , par son air & par sa bonne grace. Elle étoit d'un air qui faisoit qu'on ne regardoit qu'elle , dans les lieux où elle se trouvoit. Zelmis la salua , & la personne avec qui il étoit s'aprochant de cette aimable Dame , lui dit en souriant quelques paroles à l'oreille , auxquelles elle ne répondit que par un souris , & passa sans s'arrêter dans la Chambre où étoient les Dames.

Tout étoit faveur de la part d'Elvire , Zelmis souffrit impatiemment qu'un autre que lui en reçût , & s'aprochant de ce prétendu Rival. Que vous êtes heureux , Monsieur , lui dit-il , de connoître particulièrement la personne qui vient de passer : qu'elle a de charmes ! Vous l'aimez ,

Monfieur , pourfuiyit-il : car il fuffit de la voir pour en être charmé , & elle vous a reçu d'une manière à faire croire que vous ne lui êtes pas indifférent : Vous ne vous trompez pas , répondit l'inconnu , je l'aime , & je fuis même affez heureux pour pouvoir me flâter d'en être aimé : Quel poifon pour Zelmis que les paroles de cet inconnu ! Elles le jettèrent tout-d'un-coup dans un défordre , qu'il n'est pas aifé de fe figurer. Il fe fentit jaloux prefque auffi-tôt qu'Amant , mais d'une jalousie fi forte qu'on ne pouvoit bien la comparer qu'à fon amour. Il entra dans la Chambre où on fe difpofoit à jouer , mais il y entra avec un air fi préoccupé , qu'on ne vit plus fur fon vilage & dans fes actions cet enjouement & cette liberté qui lui étoient fi naturels. Il joua pourtant auprès d'Élvire , mais avec fi peu d'attention , qu'on s'aperçût aifément qu'il fongeoit à toute autre chofe : fes yeux étoient prefque toujours attachez fur la belle Provençale , & la peur qu'il avoit qu'on s'en aperçût , lui vendoit fi cher le plaifir qu'il en recevoit , qu'il ne le goûtoit qu'en tremblant : Elvire



craignoit auffi de rencontrer les regards de Zelmis , parce qu'ils ne lui plaisoient que trop , & que son mari qui l'observoit continuellement , étudioit ses actions mêmes les plus indifférentes.

Après que Zelmis eût été long-tems tourmenté des différens mouvemens que caufent la vûë d'une Maîtresse , & la prefence d'un Rival , il connut enfin par le discours de toute la Compagnie , & par les paroles & les manières d'Elvire même , que cet inconnu étoit son mari. Lorsqu'il en fut persuadé , ce fut un nouvel embarras qui acheva de le troubler ; il est vrai qu'il ne sentit plus dans ce moment une si cruelle jalousie , mais auffi la honte d'avoir fait l'aveu de son amour à la personne à qui il devoit le plus la cacher , quoiqu'il ne lui en eût pas beaucoup dit , le jetta dans une telle confusion , que ne pouvant plus foutenir les regards d'Elvire & de son mari , il sortit dans le tems qu'elle se disposoit à s'en aller , pour leur faire connoître que puisque c'étoit elle feule qui l'attiroit dans ce lieu , il n'y avoit plus que faire quand elle n'y étoit pas.



Zelmis revint le lendemain chez la Marquise , mais il ne trouva pas ce qu'il y cherchoit : Elvire n'y vint point , son mari qui ne pouvoit souffrir que d'autres que lui trouvassent sa femme belle , ne lui voulut pas permettre de s'y rencontrer. Cet homme étoit extrêmement défiant , les moindres apparences de galanteries lui donnoient d'étranges soupçons ; Zelmis lui en avoit trop appris , & quand il ne lui auroit rien dit , la défiance de lui-même , & la connoissance du mérite de sa femme le portoit assez à ne l'exposer dans le monde , que lorsqu'il ne pouvoit absolument l'éviter.

Zelmis connut bien-tôt la cause de ce desordre , il en fut dans une douleur inconcevable , & il quitta la Compagnie pour aller rêver en secret à l'aimable Elvire , puisqu'il n'avoit pas eu le plaisir de la voir. Il ne sortit le lendemain que pour aller regarder la Maison où elle étoit renfermée , espérant que le hazard lui feroit peut-être trouver l'occasion de jouir de sa vûë ; mais ses esperances furent vaines. Il y vint le jour suivant avec aussi peu de succès : il aprit enfin quelques

DE MR REGNARD. 15

ques jours après qu'elle étoit partie pour Rome avec son mari , où elle alloit solliciter un grand Procez qu'elle avoit pour une Terre qui lui apartenoit dans le Comtat d'Avignon. Il se mit auffi-tôt en chemin pour le même lieu , & il se fit un plaisir en y allant de suivre Elvire , & de passer sur les mêmes routes qu'ils avoient vûës quelque tems auparavant.

Zelmis ne fût pas plûtôt à Rome , qu'il s'informa avec soin d'Elvire : il se trouva à toutes les Fêtes , & la chercha dans toutes les assemblées ; mais de Prade , c'est ainsi que s'apelloit le mari de cette belle , avoit pris un logis dans un quartier de Rome si peu fréquenté , que Zelmis n'en pût apprendre aucune nouvelle.

Un jour que Zelmis se trouva sans être masqué à un Bal que le Marquis de Lienes , Ambassadeur d'Espagne donnoit à la Princesse de Radzville , Sœur du Roi de Pologne , il y fut abordé d'un masque magnifique , qui contrefaisant sa voix , lui fit quelques questions en Italien , & lui demanda si depuis qu'il étoit à Rome il n'avoit point fait quelque incli-

nation , Zelmis répondit assez indifféremment , comme il faisoit à tous ceux qui ne lui parloient point d'Elvire ; mais cette personne masquée le pressant davantage : les beautés Romaines , continua-t-elle , n'ont-elles pas assez de charmes pour vous engager , & n'en peut-on point trouver une qui égale celle que vous rencontrâtes à Boulogne ? Hé ! où est-elle , s'écria Zelmis , plein de trouble , que ces dernières paroles lui causèrent : Est-elle à Rome ? Est-elle ici ? la connoissez-vous ? aprenez-m'en des nouvelles. Vous aimez-donc , reprit le masque assez froidement , & ces transports amoureux font bien voir qu'une autre passion trouveroit difficilement place dans votre cœur. Une autre passion , reprit Zelmis , qu'il est aisé de voir que vous me connoissez mal , & que vous faites d'injure au mérite de la personne que j'aime : Tous les cœurs du monde ensemble pouroient-ils l'aimer autant qu'elle est aimable ? Et vous me demandez s'il y a encore place dans le mien pour un autre amour. Cependant son embarras croissoit & il examinoit la personne qui lui parloit avec des yeux si cu-

rieux , qu'il l'auroit à la fin reconnuë , si l'aproche d'un autre masque qui l'emmena , n'eût fait cesser cette conversation. Zelmis la suivit encore autant qu'il pût ; mais l'ayant perduë dans la presse , il lui fut impossible de la retrouver. Il sortit du Bal avec l'inquiétude mortelle de n'avoir pû reconnoître la personne qu'il y avoit vûë , il ne sçavoit si ce n'étoit point la Marquise Angelini , qui étoit depuis peu à Rome , ou quelqu'autre Dame de sa connoissance. Il crut aussi avec plaisir que c'étoit Elvire , que son cœur par mille secrets mouvemens avoit reconnuë plutôt que ses yeux , & dans cette créance tantôt il se louoit d'avoir fait connoître son amour à la personne qu'il aimoit , sans qu'il lui en eût coûté la peine qu'on souffre ordinairement à faire de pareilles déclarations ; tantôt il craignoit d'avoir été trop indiscret , & d'avoir peut-être dit à une autre ce qu'il n'eut voulu dire qu'à Elvire. Il étoit enfin dans le cruel desespoir de n'en avoir aucunes nouvelles certaines , lorsque revenant quelques jours après de faire cortége au Duc d'Etrées Ambassadeur de France , qui avoit eu

Audience du Pape ce jour-là , & se promenant avec quelques François dans la belle Salle du Carache , en attendant le dîner , il vit entrer la personne qu'il cherchoit depuis si long-tems , & que ses affaires particulières avoient apellé ce jour-là chez l'Ambassadeur. Elvire reconnût d'abord Zelmis avec un desordre , qu'elle eût de la peine à cacher , & Zelmis aperçût Elvire avec un trouble , que répandoient sur son visage les sentimens de son cœur. Ils furent quelque tems à choisir un moment favorable pour se parler , parce que tous ceux qui étoient dans la Galerie étoient venus faire compliment à Elvire sur sa beauté ; mais Zelmis prenant le tems qu'elle étoit un peu écartée de la Compagnie : Quelle agréable aventure vous conduit ici , Madame , lui dit-il en l'abordant , qu'il y a long-tems que je vous cherche , & que je serois heureux , si l'empressement que j'ai eû pour vous trouver , avoit fait ce que le hazard fait aujourd'hui. Je ne crois pas , repartit Elvire , que personne se soit jamais beaucoup mis en peine de me chercher , & si quelqu'un l'avoit pû faire , je vous



souppçonnerois moins que tout autre , puis-  
 que vous n'avez pas dû chercher ce que  
 vous aviez trouvé. Hé ! où vous ai-je doné  
 trouvée , reprit Zelmis ? je ne vous ai ja-  
 mais vûë qu'à Boulogne , & je me veux  
 du mal d'avoir vécu si long-tems , & de  
 vous avoir connuë si tard ; il est vrai que  
 depuis ce moment-là , vous m'avez tou-  
 jours été presente dans le cœur : mais  
 enfin , je ne me souviens pas d'avoir été  
 assez heureux pour vous revoir ; & moi ,  
 repartit Elvire , je me souviens fort bien  
 de vous avoir vû depuis ce tems-là : se-  
 roit-il possible , Madame , interrompit  
 Zelmis , que n'ayant des yeux que pour  
 vous , ils m'eussent trompé dans l'occa-  
 sion où j'en avois le plus de besoin : n'é-  
 tiez-vous pas au Bal chez l'Ambassadeur  
 d'Espagne , reprit la Provençale , en sou-  
 riant ? N'y fûtes-vous pas abordé d'un  
 masque ? Ne vous dit-il rien ce masque ?  
 Que vous semble-t'il de cette personne ?  
 La reconnûtes-vous ? La prîtes-vous pour  
 Elvire ? Ah ! Madame , que me dites-  
 vous , repliqua Zelmis , plein de trouble  
 & de confusion : que je veux de mal à  
 mes yeux de m'avoir trahi & de ne vous



avoir pas reconnuë. Il parloit encore quand Monsieur l'Ambassadeur parût , lequel aiant fait compliment à cette belle Dame , passa dans une Salle voisine pour se mettre à table : Zelmis bien-tôt après fut obligé de le suivre ; mais avant que de quitter l'aimable Provençale , j'ai donc été bien malheureux , Madame , lui dit-il , de vous avoir rencontrée sans vous connoître ; mais je le suis encore plus aujourd'hui que je vous connois , de vous perdre si-tôt après vous avoir cherchée si long-tems. Il la conduisit ensuite à son Carosse , & aprit de Melite , sa Femme de Chambre qui étoit pour lors avec elle , la demeure de sa belle Maîtresse.

Il y avoit trop long-tems que Zelmis aspiroit à voir Elvire pour ne pas chercher toutes les occasions de se rencontrer avec elle. Il la vit le plus souvent qu'il lui fut possible , & toutes les fois que ces deux personnes se trouvoient ensemble , c'étoit toujours avec ces émotions que fait naître l'amour à la vûë de ce qu'on aime. Elvire commença dès-lors à s'apercevoir que ce qu'elle croioit estime pour

Zelmis étoit quelque chose de plus ; elle eût bien voulu que le mot de bonté eût été assez fort pour exprimer ce qu'elle sentoit pour lui ; mais elle ne pouvoit avec justice appeller cela d'un autre nom que d'amour. Elle eût de la confusion de s'être si-tôt renduë , elle en frémit : mais voulant s'excuser à elle-même : elle en attribua plutôt la faute au mérite de Zelmis qu'à sa foiblesse. Elle employa pourtant tous ses soins à cacher sa défaite aux yeux de Zelmis ; elle ne lui parla plus qu'avec froideur pour l'empêcher de concevoir aucune espérance , & mêla dans toutes ses actions un air de sévérité. Mais Zelmis qui a peut-être été aimé plus d'une fois , connût les véritables sentimens d'Elvire malgré toutes ses feintes & ses déguisemens , & pour peu qu'on eût eu de pénétration , il n'eût pas été difficile de s'en apercevoir : il faut plus d'art à cacher l'amour où il est , qu'à le feindre où il n'est pas , & l'on remarquoit toujours dans les fausses rigueurs d'Elvire plus de contrainte que de naturel , quelque étude qu'elle apportât à détourner ses regards de l'endroit où il étoit ;

quand elle sortoit de cette contiuelle application , ses yeux qui n'étoient pas toujours d'intelligence avec son cœur cherchoient Zelmis de tous côtez , & étoient sans cesse inquiets jusqu'à ce qu'ils se fussent arrêtés sur lui.

Zelmis étoit au comble de sa joie , lorsqu'il reçût des lettres de France , qui lui aprirent que des affaires de la dernière importance l'y apelloient. Ces nouvelles le jettèrent dans un chagrin qu'il n'est pas aisé de se figurer , il ne pût se résoudre à quitter Elvire dans le tems qu'il avoit le plus de raison à demeurer près d'elle , & il crut que ses affaires les plus importantes étoient celles de ses amours. Il étoit dans cette résolution quand de nouvelles lettres beaucoup plus pressantes que les premières l'avertirent de se rendre au plutôt à Paris , s'il ne vouloit pas ruiner entièrement sa fortune : hé ! quelle fortune, s'écrioit-il en les lisant, puis-je attendre autre part qu'auprès d'Elvire ? avec elle ai-je rien à désirer , & sans elle me reste-t'il quelque chose à espérer ? hé bien ! je partirai , continuoit-il , puisque tu le veux

cruel destin ; mais au moins auparavant que de partir je veux découvrir tout mon cœur à Elvire , elle connoitra l'excès de mon amour , elle verra la violence du sort qui m'arrache d'auprès d'elle , & qui me force à la quitter : Mais que dis-je ! je ne la quitterai jamais.

Zelmis ne songea plus dès ce moment-là , qu'à trouver l'occasion de voir sa belle Provençale , il avertit Melite de son départ , & du desir extrême qu'il avoit de parler à sa maîtresse. Melite lui promit toute sorte de secours ; elle le flâta quelques jours après , de l'espérance de parler le lendemain à Elvire en l'absence de son mari ; & ajoûta même soit que cela vint d'elle , ou de la connoissance qu'elle eût des sentimens de sa maîtresse qu'elle n'en seroit pas fâchée. Il n'en fallut pas davantage pour élever Zelmis au comble de la joie ; mais comme il ne faut rien pour flâter ou desespérer un amant , & que suivant ses différens caprices il s'afflige & se réjouisse souvent de la même chose , il craignit aussi que cette facilité d'Elvire à le voir , ne fût une marque

de son indifférence , & du peu de risque qu'elle couroit en le voiant.

Il se trouva néanmoins le lendemain au lieu , & à l'heure marquée par Melite , qui ne manqua pas aussi à sa parole ; elle le conduisit par un degré dérobé à la chambre de sa maîtresse ; mais on ne peut dire les craintes , & les irrésolutions de Zelmis quand il fut sur le point d'y entrer , résolu à aimer toujours Elvire en secret sans oser rien entreprendre qui lui pût déplaire. Il parut enfin plein de cette timidité que donne l'amour , dans le lieu où étoit Elvire , & en l'abordant d'un air plein de respect : Pardonnez , Madame , lui dit-il , en se jettant à ses genoux , pardonnez à un emportement dont vous êtes seule la cause , & à un crime que l'amour me fait commettre : quand je ne vous dirois pas présentement que je vous aime , mes yeux & mes actions vous l'auroient pû faire connoître il y a déjà long-tems ; mais quelque connoissance que vous ayez de cet amour , vous ne pouvez sçavoir jusqu'à quel point je vous aime : vous ne sçauriez , Mada-



me , inspirer de médiocres passions , & connoissant bien que je vous aime infiniment plus qu'on n'a coûtume d'aimer , je suis au desespoir de ne pouvoir vous le dire que comme tout le monde le dit. Elvire feignant que cette visite imprévüe , & ce discours de Zelmis la surprenoit étrangement : il n'est pas mal-aisé , Monsieur , répondit-elle avec une feinte rigueur , de juger de la violence de vôtre amour par l'action hardie que vous venez d'entreprendre. Ah ! Madame , repartit Zelmis , n'achevez point je vous prie de m'accabler , j'avouë que vous avez sujet de vous armer contre moi de tout vôtre couroux ; mais quel que puisse être vôtre indignation , je ne sçai , Madame , s'il est quelque chose de plus funeste pour moi que le mortel déplaisir de vous taire que je vous vous adore : peut-être néanmoins que le respect qui m'a fait balancer si long-tems à vous faire une pareille déclaration , m'auroit encore retenu aujourd'hui , si la nécessité ne m'y contraignoit ; je vous aime & je parts. Ces paroles firent oublier à Elvire toute la rigueur avec laquelle elle avoit

commencé à lui parler ; partez reprit-elle , hé ! que vous sert-il donc de m'aimer ? & que vous serviroit-il qu'on eût quelque bonté pour vous , & peut-être quelque penchant à ne vous pas haïr. Non , belle Elvire , repliqua Zelmis , un peu rassuré par ces paroles , je ne demande point que vous m'aimiez , je n'aspire point à un état si heureux ; accordez-moi seulement la grace de revenir dans peu auprès de vous sans vous déplaire , & si vous voulez me permettre quelque chose de plus , souffrez que je vous aime tout le reste de ma vie. Aimez-moi , j'y consens , reprit Elvire , & croiez que je ne suis pas insensible à vôtre passion , & que je ressens quelque chagrin de vôtre absence ; ah ! Madame , s'écria Zelmis les larmes aux yeux , connoissez vous les peines d'une absence , vous qui ne sçavez pas ce que c'est qu'une passion ; vous , Madame , qui ne devez aimer que vous même , & qui portez toujours où vous êtes tout ce qu'il y a d'aimable au monde ; mais quelque bruit qui se fit à la porte obligea Zelmis à se retirer promptement par le même degré  
qui

qui l'avoit conduit où Melite l'attendoit : il sortit tout charmé de ce qu'il venoit d'entendre , il repassoit dans son esprit toutes les paroles d'Elvire , il les examinoit dans tous les sens avantageux qu'on leur pouvoit donner ; il craignoit quelquefois de n'avoir pas dit de sa passion , tout ce qu'il auroit dû dire. Quelquefois il appréhendoit d'avoir paru trop hardi ; enfin il demeuroid toujours aussi mécontent de lui qu'il étoit satisfait de l'aimable Provençale. Elvire de son côté s'abandonna aux larmes , & aux regrets , quand elle ne vit plus Zelmis , elle fit des plaintes à Melite de l'avoir exposée à une vûë si chere & si dangereuse , car enfin que veux-je faire , lui disoit-elle ? veux-je aimer Zelmis ? veux-je oublier mon devoir ? je sens que je ne puis le voir sans l'aimer , & je ne puis l'aimer sans crime , je dois ma tendresse à mon époux , & j'appréhende que Zelmis ne me fasse oublier ce que je lui dois ; que je me veux de mal continuoit-elle d'avoir parû si foible , & de ne l'avoir pas reçû avec les froideurs que je devois ; mais il est parti , poursuivoit-elle.

le , je ne le verrai plus , & je ne serai plus exposée aux dangereux combats que me livrent l'amour & le devoir.

Zelmis partit avec tout l'ennui que cause une cruelle séparation ; mais il n'alla pas loin , le chagrin & la fatigue du voiage l'arrêterent à Florence , où il fut attaqué d'une fièvre si violente , que ceux qui connoissoient la cause de son mal , crurent que cette maladie en seroit la fin. Il fût en peu de jours dans un extrême péril ; mais la Nature aidée des remèdes eût en lui tant de force , que contre l'opinion de tout le monde , il recouvra la santé au bout de quelques mois , & cette maladie ne servit qu'à augmenter sa première vigueur. Tandis que Zelmis reprenoit ses forces , Elvire aiant terminé heureusement ses affaires à Rome , revenoit en France , & la fortune la conduisit à Gennes dans le même tems que Zelmis y arriva : ils s'embarquèrent , comme j'ai dit , sur ce Vaisseau Anglois , & ce fut-là que Zelmis reconnût l'aimable Provençale dont il se croioit bien éloigné.

On ne peut exprimer quels furent

les sentimens de ces personnes lorsqu'elles se trouvèrent ensemble ; que la vûe de Zelmis ralluma de feux dans le cœur d'Elvire ! qu'elle y fit revivre d'ardeur ! quand on aime on doute souvent de ce qu'on croit le plus. Cette jeune personne ne pouvoit se persuader que Zelmis qu'elle croioit en France se trouvât si près d'elle ; Zelmis ne pouvoit comprendre quel bonheur lui faisoit retrouver Elvire : ils eurent cent fois la bouche ouverte l'un & l'autre pour se témoigner leurs transports de joie , & la presence d'un mari leur faisoit toujours dire toute autre chose qu'ils ne vouloient ; mais ils eurent beau se contraindre , de Prade que la jalousie rendoit pénétrant , s'en figuroit toujours plus qu'il n'en voioit , & en voioit encore davantage qu'il n'en paroïssoit ; les actions les plus ordinaires. Les paroles les plus indifférentes d'Elvire & de Zelmis qui n'auroient rien dit à tout autre , étoient pour le mari des preuves convaincantes de leur intelligence. Quand Zelmis jettoit les yeux sur Elvire , de Prade entroit aussi-tôt dans des emportemens terribles dont à



peine étoit-il le maître , quand Zelmis les en retiroit , il sçavoit si bien qu'on étoit accoûtumé à regarder sa femme quand on se trouvoit avec elle , que qui ne la regardoit pas y entendoit du mistère.

La conversation aiant néanmoins duré jusques bien avant dans la nuit , le Capitaine céda son lit à Elvire & à son mari , & il en donna un autre à Zelmis dans la même Chambre. Je ne vous assurerai point , Mesdames , si la joie qu'eut Zelmis de se sentir auprès de sa Maîtresse , fut plus grande que le dépit qu'il eût de la sçavoir si proche de son mari. Ce qu'il est de certain , est qu'il passa la nuit dans des agitations terribles ; la joie d'avoir rencontré Elvire , la crainte de la perdre bien-tôt , le plaisir imaginaire de se trouver couché près d'elle , la jalousie qu'il sentit en la voiant entre les bras d'un autre , tout cela le mit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de reposer un moment. La belle Provençale de son côté , ne passa guère plus tranquillement la nuit , elle rouloit dans son esprit cent pensées différentes : quelle bizarerie du sort , disoit-elle ? je com-

-mence à jouir du repos que l'éloignement de Zelmis me fait goûter , je ne songe plus tant à lui , je tâche à l'oublier , je quitte Rome où je crains qu'il ne revienne , & cependant je le retrouve en le fuyant , plus aimable que jamais. Mais qui peut l'avoir retenu si long-tems en Italie , quand des affaires de la dernière importance l'appellent en France , une passion nouvelle ne l'a-t-elle point arrêté ? Ah ! je suis trahie , se disoit-elle en ce moment , Zelmis ne m'aime plus : L'ingrat m'a oubliée ; mais que me souciai-je de sa constance ou de sa legereté : Veux-je l'aimer ? Non , il faut l'oublier pour jamais , & que son infidélité serve à mieux rompre des engagements que la raison & le devoir dévoient déjà avoir brisez. De Prade étant un homme tel que je vous l'ai dépeint , vous vous imaginerez aisément qu'il passa une aussi mauvaise nuit auprès de sa Femme qu'un autre y en auroit passé une agréable. Et quoique ces trois personnes eussent des intérêts bien differens , ils étoient tous néanmoins tourmentez de la même passion. De Prade étoit jaloux par temperament ,

Elvire par amour , & Zelmis par occasion. Zelmis ne pouvoit fans jalousie être témoin du bonheur d'un autre , Elvire ne pouvoit penser fans être agitée de cette même passion , qu'une autre qu'elle eût pû engager Zelmis , & de Prade travaillé de pareils sentimens , souffroit avec dépit que Zelmis fut si proche de sa Femme : mais ce lui fut le jour suivant un mortel chagrin d'avoir sans cesse devant les yeux un objet aussi insupportable que lui paroiffoit Zelmis , qu'il eût bien souhaité pour son repos , être encore dans le Port de Gennes ; mais il en étoit bien éloigné , & le Vaisseau avoit déjà passé les Isles de Corse & de Sardaigne , quand celui qui faisoit le quart aperçût deux voiles qui portoient le Cap sur le Bâtiment Anglois.

Il n'y a point de lieu où l'on vive avec plus de défiance que sur la Mer. La rencontre d'un Vaisseau n'est guère moins à craindre qu'un écueil ; Zelmis qui étoit auprès de la belle Provençale , quand il aprit cette nouvelle , ne fit aucune réflexion au péril qui le menaçoit , & comme il ne connoissoit d'autre malheur que celui de ne la pas voir , il crut qu'il n'a-

voit rien à craindre tant qu'il seroit avec elle. Le Capitaine qui n'étoit point amoureux comme lui, s'inquiétoit davantage ; il appréhendoit avec raison que les Vaisseaux qu'on découvroit, ne fussent les mêmes Turcs qui lui avoient donné la chasse tout le jour en revenant depuis peu d'Alep , & qui l'avoient obligé à relâcher à Malte. Il vouloit dans cette crainte prendre terre à Nice , ou à Ville-Franche , d'où il n'étoit pas beaucoup éloigné ; mais le Pilote , homme fier & ignorant, fut d'un avis contraire , & persista dans son dessein avec tant d'opiniâtreté qu'on continua la route de Marseille ; cependant la nuit vint , & les Vaisseaux qu'on avoit aperçus suivirent si heureusement l'Anglois à la faveur de la Lune , qu'ils se trouvèrent le lendemain à la pointe du jour à la portée du Canon. Tout le monde fut extrêmement surpris à cette vûë, & d'autant plus qu'il ne fut pas mal-aisé de reconnoître que ces Vaisseaux étoient véritablement Turcs , armez l'un & l'autre de quarante pièces de Canon. Les plus timides alors se laissèrent saisir de crainte , les plus résolus coururent aux

armes , & les plus expérimentez jugeront que tout cela feroit inutile. Zelmis fut de ceux qui connurent mieux la grandeur du péril , il ne s'en étonna point , il se propofa au contraire d'en fortir , ou de mourir les armes à la main pour deffendre la liberté d'Elvire & la fienne , & prenant le tems qu'elle étoit feule dans la Chambre du Capitaine : Dans le malheur qui nous menace , Madame , lui dit-il , avec affez de précipitation , je dois encore rendre grace à la fortune de m'avoir fi long-tems arrêté par une dangereufe maladie , pour me faire trouver dans ce moment auprès de vous , & y deffendre vôtre liberté : il n'eft plus tems de vous dire que je vous aime , fi je ne l'avois pas déjà fait par mes paroles , vous le connoîtriez aujourd'hui par mes actions : mais enfin , Madame , fur le point de vous perdre pour jamais ; permettez-moi de vous dire , peut-être pour la dernière fois , qu'en quelque endroit du monde , où la fortune ait deftiné de me conduire , je n'y vivrai jamais que pour vous.

L'état des chofes ne demandoit pas un plus long discours , & Zelmis fans at-



tendre de réponse , sortit aussi-tôt de la Chambre pour faire tout disposer pour le Combat. Tandis que tout le monde s'y emploioit , ces Corsaires se divertissoient par le changement de leur Pavillon : ils le firent d'abord de France , qu'ils relevèrent ensuite de celui d'Espagne , ils ôtèrent celui-ci pour y mettre en sa place un Hollandois , qui fut suivi d'un Venitien & d'un Maltois : ils abordèrent enfin après tous ces jeux , l'étendard de Barbarie coupé en flâme au Croissant descendant , & accompagnèrent cette dernière cérémonie de la décharge de toute leur bordée. L'Anglois leur répondit de même , & ces premiers coups furent suivis d'un bruit épouventable d'artillerie. On ne distinguoit plus la Mer d'avec le Ciel , tant l'épaisseur de la fumée les avoit confondus , & cette première attaque fut si rude , que les Turcs s'apercevant qu'en présentant le flanc , ils étoient extrêmement incommodés du Canon des Anglois , changèrent de Bord , remontèrent assez haut pour les venir charger en poupe. Ils revinrent avec plus de chaleur : ce fut pendant ce Com-

bat que la belle Provençale ne pouvant plus retenir l'impétuosité de son courage, sortit de la Chambre du Capitaine , où on avoit eu toutes les peines imaginables à l'arrêter , pour venir sur le tillac partager la gloire & le péril. Sa présence donna une nouvelle vigueur à tout le monde, & particulièrement à Zelmis , qui se signala par-dessus tous les autres. On n'attaqua jamais avec plus d'ardeur , & jamais on ne se deffendit avec plus de courage. Le Capitaine Anglois faisant le devoir d'un brave Homme , fut coupé en deux par un boulet à deux têtes , qui blessa encore plusieurs personnes. Ce spectacle effraiant , ne diminua rien de l'ardeur des Combattans ; au contraire , la résistance des Chrétiens qui voioient couler leur sang , alloit jusqu'à la fureur ; lorsque tous les Officiers du Vaisseau & la plûpart des Anglois furent tuez ou mis hors de Combat. Le peu de monde qui restoit , ne laissoit pas de faire tout ce qu'on peut attendre de gens de cœur ; mais le Combat étoit trop inégal pour pouvoir empêcher les Turcs de venir à l'abordage. Zelmis courut aussi-tôt à l'endroit où étoit

Elvire , & secondé de quelques Matelots , il soutint encore long-tems sur le Pont l'effort de ces Infidèles : mais enfin accablé d'un nombre d'ennemis , il ceda sans se rendre , & laissa les Turcs maîtres du Vaisseau.

Mustapha , l'un des Capitaines de ce Vaisseau , vint le premier considerer ses Captifs & son butin. Elvire lui paroissant charmante , il s'informa d'elle-même en Italien qui elle étoit. Elvire lui répondit sans s'étonner qu'elle étoit Française , & que tout son regret étoit de n'avoir pû suivre ceux qui étoient morts dans le Combat , qu'elle les estimoit bienheureux d'avoir perdu la vie plutôt que la liberté. Elle dit cela d'un air qui n'étoit point de Captive , sans larmes , sans soumission , sans prières ; quoique malgré sa fierté , sa grace & sa douceur priaissent assez pour elle. Mustapha estima son orgueil , il admira sa constance , & voulut qu'elle fut traitée tout le reste du Voiage dans sa Chambre , avec des manières très-honnêtes , & qui n'avoient rien de Turc.

Dispensez-moi , Mesdames , je vous

prie de vous dire ici les sentimens de ces personnes infortunées , quand elles se virent dans un état aussi déplorable que celui où elles étoient tombées ; il faudroit qu'eux-mêmes vous en fissent le récit , car qui n'a point senti de pareilles afflictions , ne peut jamais bien les exprimer. Je ne m'étendrai point là-dessus pour vous apprendre plutôt , que les Turcs après avoir erré plus de deux mois en faisant le métier de Pirates , résolurent enfin de prendre le chemin d'Alger pour s'y rendre, s'ils pouvoient, au tems du *Bahiram*, qui est la Pâque de ces Infidèles. Le vent fut si favorable que huit jours après qu'ils eurent formé ce dessein , ils y rendirent le bord à l'entrée de la nuit ; dans le tems qu'on allumoit sur les Mosquées les Lampes qui brûlent pendant toutes les nuits du Ramazan.

Je ne suspendrois pas ici , Mesdames , les sentimens de pitié que nous inspire l'état malheureux d'Elvire & de Zelmis , par une legere description d'Alger , si le démêlé que nous avons depuis peu avec ces Pirates , ne me faisoit croire que vous ne serez pas fâchées d'apprendre quelque

que chose de particulier de cette Ville.

Alger est la Capitale d'un Roiaume de même nom , qui en a trois autres sous lui , celui de Tremisen ou Telesin , celui de Bugie , & celui de Constantine. C'est presque la dernière Place de la Côte de Barbarie , qui relève du Grand Seigneur ; les Roiaumes de Fez & de Maroc faisant l'Empire des Cherifs , qui s'en sont emparez , sous le prétexte de la Religion , & qui se disant de la race de Mahomet , ont pris comme tels le nom de Cherifs , qui veut dire Illustres ou Sacrez.

Les Geographes ne sont pas bien d'accord du nom ancien de cette Ville ; mais ils avoient tous que les Sarazins & les Arabes s'étant débordez en Afrique , & ne pouvant souffrir qu'il restât aucun monument qui publia la grandeur de l'Empire Romain , lui ôtèrent son nom pour lui donner celui d'Algezair , qui signifie Isle , en Arabe , à cause qu'elle est voisine d'une petite Isle , sur laquelle on a bâti depuis une Forteresse qui défend le Port.

Alger est situé sur le penchant d'une Colline , que la mer mouille de ses flots



du côté du Nord. Ses Maisons bâties en amphitéâtre & terminées en terrasse , forment une vûë très-agréable à ceux qui y abordent par Mer. Si je ne craignois , Mesdames , de retarder votre curiosité , je vous parlerois du Gouvernement de cette Ville , je vous dirois qu'Ariaden Barberouffe , fameux Corsaire , y regna autrefois avec souveraineté , conjointement avec son Frere Cheridim ; que bien qu'elle soit tombée depuis sous la domination des Turcs , le Grand Seigneur n'en est pas si absolument demeuré le Maître , que la Milice ne se soit réservée une espèce d'autorité souveraine : ce qu'on peut voir dans les Traitez & les Déclarations qui sont toujourns conçus en ces termes : *Nous Grands & Petits de la puissance & invincible Milice d'Alger avons résolu & arrêté que , &c.* Mais il vaut mieux vous aprendre le sort de nos Captifs , & vous dire que la Prière du matin étant finie , on conduisit les nouveaux Esclaves devant le Roi , qui a droit de prendre la huitième partie de tout le butin qui se fait. Ce Prince appelé Baba-Hassan étoit doux , civil , &

généreux au-delà de tous ceux de sa nation. Il n'avoit rien de barbare que le nom , & la nature avoit pris plaisir à former en Afrique un naturel aussi riche , qu'elle eût pû faire en Europe. Il trouva Elvire , au moment qu'il l'a vit , telle que tout le monde la trouvoit ; c'est-à-dire , pleine de charmes. Il remarqua sur son visage les restes d'une beauté touchante , que les fatigues de la Mer , & les approches de la captivité , n'avoient pû tout-à-fait effacer , & ses beaux yeux au travers de quelques larmes , jettèrent des feux qui passèrent jusqu'à son cœur. Babahassan s'aprocha d'elle , il l'a pria en des termes obligeans de ne se pas affliger : il lui dit que la servitude où elle étoit tombée seroit si douce , que la liberté l'étoit moins. Il la fit conduire à l'instant par un Officier à l'apartement de ses femmes , qui ne purent voir sans une jalousie extrême les charmes de cette jeune Odalisque. Le malheureux Zelmis fut présent à ce triste spectacle , il crut voir Elvire pour la dernière fois en la voiant entrer dans un lieu , d'où l'on sort difficilement ; mais quelle que fut sa douleur ,

je ne ſçai ſ'il n'aima pas autant la voir entre les mains de Baba-Haffan , qu'au pouvoir de ſon mari qui fut acheté preſque auſſi-tôt d'un nommé Omar. Zelmis fut vendu comme les autres. Il tomba entre les mains d'Achmet Thalem , de la race de ces Maures , apellez Tagarins, qui ſe répandirent ſur la Côte d'Afrique, lorſqu'ils furent chaffeſ d'Eſpagne. Cet Achmet étoit connu pour l'homme le plus cruel qui fut dans toute la Barbarie ; mais Zelmis ſçût vaincre ſa cruauté en lui promettant pour ſa rançon tout ce qu'il ſouhaita de lui. Cette prompte compoſition lui donna bien-tôt la liberté d'aller par toute la Ville , & d'y exercer la profeſſion de Peintre , aiant paſſé pour tel ſur le Baſtan , lieu où ſe vendent les Eſclaves.

Zelmis n'eût pas plûtôt cette liberté qu'il employa tous ſes ſoins à ſçavoir des nouvelles de la belle Eſclave. Avant qu'il en pût avoir de certaines , il aprit confuſément que le Roi avoit beaucoup de bonnes volontez pour ſa nouvelle Maîtreſſe , & qu'il faiſoit tout ce qui lui étoit poſſible pour gagner ſon cœur. Ce bruit pa-

roissoit encore plus vrai-semblable à Zelmis qu'à tout autre , il sçavoit trop bien qu'on ne pouvoit voir Elvire sans l'aimer ; ainsi il n'eût pas de peine à y ajouter foi : mais il en fut entièrement persuadé par un Eunuque , nommé Mehemet , qui avoit soin du dehors du Palais , & que Zelmis avoit gagné avec quelques ducats que les Turcs avoient oublié de lui prendre. Cet homme lui aprit tout ce qui se passoit dans le Palais , & l'instruisit de la passion du Roi pour Elvire , & de ses complaisances pour elle. Il l'avertit même qu'elle devoit sortir dans quelques jours pour aller au Bain , qui étoit vers la porte de la Casserie , & qu'il ne lui seroit pas difficile de la voir.

Ces nouvelles donnèrent beaucoup à songer à Zelmis , la passion du Roi la fit desespérer de revoir Elvire en liberté , & lui fit envisager le dernier des malheurs qui étoit de la perdre pour jamais. Il crut que le soin que Baba-Hassan prenoit d'envoyer sa Captive au Bain , étoit une marque certaine qu'étant las & rebuté des froideurs de son Esclave , il vouloit se servir de toute la puissance

qu'il avoit sur elle. Les Turcs prenant presque toujours la précaution d'envoyer leurs femmes au Bain lors qu'ils veulent les honorer de leurs caresses. Cette pensée le fit presque mourir de douleur : il ne laissa pas pourtant de se trouver tous les jours à la porte du Bain pour y rencontrer Elvire. Elle en sortit un jour, & l'apercevant la première, ha ! Monsieur, s'écria-t-elle, je suis perdue, secourez-moi : qu'êtes-vous devenu, & que deviendrai-je ? hélas ! nos puissances sont limitées, un grand bruit nous rend sourds, une grande lumière nous éblouit ; une grande douleur nous rend insensibles : Zelmis en fut si fort accablé qu'il ne put répondre : il lui serra seulement les mains entre les siennes ; mais il ne jouit pas long-tems de ce plaisir, car elle lui fût bien-tôt arrachée par les femmes qui l'accompagnoient. Il la suivit des yeux autant qu'il pût ; mais hélas ! qu'il acheta cher cette vûe, quels mouvemens confus ne produisit-elle point en lui : de l'amour il passa à la jalousie, de la jalousie à la crainte, de la crainte à la joie, de la joie à la



tristesse , ou pour mieux dire il sentit toutes ces passions en un même tems. Elvire sortoit du Bain , son visage n'étoit que charmes , ses beaux yeux noiez de pleurs brilloient encore davantage , qui ne l'eût aimée en cet état ? mais qui n'eût été jaloux en la voiant au pouvoir d'un homme qui étoit en droit de tout entreprendre , quelle joie pour Zelmis de la voir si belle , quel déplaisir de la voir si affligée : que mon malheur est grand , disoit-il ! Elvire ! la belle Elvire me demande du secours , & je ne puis que la plaindre ; je m'abandonne à la douleur , quand je devrois me livrer pour elle aux plus grands périls. Tantôt il plaignoit son sort , tantôt il envioit celui de Baba-Hassan. Faut-il , reprenoit-il , que tu tiennes en ton pouvoir la personne du monde la plus aimable ? Faut-il que tu sois en droit de tout prétendre d'elle ? Arracheras-tu par la violence ce que tu ne peux obtenir par la douceur ? Arrête barbare , arrête , respecte du moins la vertu & l'innocence de ta Captive , si tu n'as pas de compassion pour son malheur.

Je m'aperçois , Mesdames , que vous tremblez pour Elvire ; ce mot de Turc vous effraie , cette disposition de Bain vous allarme ; mais ne craignez rien , cette belle est en sûreté , & Baba-Hassan qui possède toutes les qualitez d'un parfaitement honnête homme n'a pas moins de respect que de tendresse pour elle , & laissant à part le pouvoir de Souverain , il essaie à se faire aimer par toutes les voies dont un amant se sert pour y arriver.

Zelmis fut pourtant en proie aux plus funestes chagrins dont un cœur soit capable , la beauté d'Elvire qui n'avoit jamais été si éclatante , l'appréhension de cette jeune personne conforme à la sienne , cette précaution de Bain , tout le faisoit trembler. Mais Mehemet le jetta encore quelque-tems après dans un nouvel embarras , il le vint trouver un jour qu'il étoit employé à peindre la poupe d'un Vaisseau qu'Achmet son Patron faisoit faire , & sans l'instruire du sujet de sa venuë , il lui dit que le Roi le demandoit. Cet ordre surprit extrêmement Zelmis , il n'en pouvoit deviner

la cause, & Mehemet ne lui en dit point la raison, quoi qu'il la scût; Zelmis le suivit au Palais; mais Mehemet ne le voulant pas laisser plus long-tems dans la crainte & dans l'erreur où il le voioit, le rassûra en lui disant que le Roi aiant appris qu'il étoit Peintre, lui commandoit de dessiner des fleurs sur des Voiles qu'il lui donna. Zelmis aprit en les recevant que ce qu'il alloit faire n'étoit pour d'autres personnes que pour Elvire, qui voulant charmer ses ennuis, & se divertir à broder, avoit prié le Roi que ce fut lui qui donna les desseins de sa broderie.

La joie n'est jamais plus grande que lorsqu'elle est imprévûë. Zelmis en sentit pour lors une si forte, qu'il ne songea plus aux malheurs de sa captivité. Il se flâtoit avec raison qu'Elvire songeoit encore à lui, & il se faisoit un si grand plaisir à faire quelque chose pour elle, qu'il s'estima même heureux d'être Esclave en ce moment, puisque cet état lui donnoit occasion de travailler pour la personne qu'il aimoit le mieux. Il fit ce que le Roi, ou plutôt ce qu'Elvi-

meura quelque tems immobile , oubliant le sujet qui l'amenoit auprès d'elle. Cette belle personne l'aperçût , & ne croiant pas voir ce qu'elle voioit : Est-ce vous , Monsieur , s'écria-t'elle en se levant toute transportée de joie ? hé ! que venez-vous m'apprendre ? peut-il y avoir encore au monde quelque disgrâce à m'arriver ? Oüi , Madame , c'est moi , repliqua Zelmis , c'est une personne qui vous adore , & qui a ressenti si vivement votre disgrâce , qu'il n'y a eû que la consolation de respirer le même air auprès de vous , & de se trouver dans le même état que vous , qui ait empêché d'en mourir de douleur : Oüi , Madame , je ne vis que parce que je vous aime , & si vous ne voulez pas que je cesse de vivre , permettez-moi de continuër à vous aimer. Zelmis en disant ces paroles lui fit voir les voiles qu'il portoit , & faisant semblant de lui montrer avec la main la maniere dont elle devoit nuër les fleurs qui y étoient dessinées : c'est le Roi, Madame , continua-t'il , qui m'envoie ici , & c'est l'amour comme vous voiez qui m'y a ouvert un chemin de fleurs ,

DE MR REGNARD. 51

Heurs ; mais , Madame , rien ne m'a-t'il fermé celui que je me flâtois d'avoir fait à votre cœur ; hé ! dit Elvire , songez-vous à moi au milieu de vos fers ? n'avez-vous pas assez de vos malheurs ? pourquoi tâchez-vous à vous en faire encore de nouveaux. Non , Madame , repliqua Zelmis , il n'y a d'autre malheur dans la vie que d'être éloigné de vous , & d'autre bonheur que de vous aimer , s'il se peut , autant que vous êtes aimable , hors cela je ne connois dans le monde ni bien , ni mal , ni joie , ni tristesse , & tout le reste m'est indifférent ; mais , Madame , qui ne plaindra votre sort , vous êtes dans les fers , vous qui êtes née pour regner , vous êtes Captive , vous qui devez être toujours victorieuse. Toute ma mauvaise fortune ne vous est pas encore connue , reprit Elvire ; ma captivité seroit moins à plaindre , si elle étoit moins heureuse , & si mon cruel sort ne m'avoit pas mise entre les mains d'un homme qui m'aime éperduëment , & qui fait tout pour se faire aimer. Je ne puis par toutes fortes de raisons répondre à ses tendresses , je l'é-



vite , je le fais , il s'en plaint : mais qui me répondra , qu'enfin cet amour outragé ne se changera point en fureur ! Non , Madame , interrompit Zelmis , ne craignez rien , vous portez sur votre visage des caractères qui inspirent en même tems & l'amour & le respect , & Baba-Hassan est trop bien païé de son amour du seul plaisir de vous aimer. Quelle plus grande faveur peuvent espérer ceux qui vous aiment ! Pour moi le Ciel m'est témoin si je . . . . Hé ! de grace , interrompit Elvire , changez ces sentimens d'amour en des mouvemens de compassion , & pour vous & pour moi. Moi , changer , Madame ? Moi que je ne vous aime plus : Hé ! voulez-vous m'arracher tout ce qui me reste au monde ; je n'ai plus rien , je ne suis plus à moi-même , & ce n'est qu'en vous aimant que je peux me mettre au-dessus des coups de la fortune , elle peut me rendre malheureux , mais elle ne pourra jamais faire que je ne vous aime pas. Il parloit encore quand Baba-Hassan entra ; mais comme ils parloient François , sa presence ne les empêcha pas de dire encore tout ce qu'un

amour malheureux peut inspirer de tendre. Elvire demanda des nouvelles de son mari, & Zelmis lui en aiant appris, sera plus passionné que jamais.

Il sortit d'auprès de la belle Provençale pour être encore plus avec elle qu'il n'avoit été : il ne se crut pas tout-à-fait abandonné, puisqu'au milieu de ses disgraces le Ciel avoit fait pour lui, ce qu'il n'eût osé même espérer. Ce petit raion de fortune lui en fit entrevoir une plus grande, & il s'imagina que rien ne lui seroit impossible, quand il seroit secondé par l'amour. Il avoit remarqué étant chez le Roi, que la Mer mouilloit le pied des murs du Palais, & que même le Vaisseau où j'ai dit qu'il travailloit n'en étoit éloigné que de quelques pas. Cette disposition lui fit croire qu'il ne lui seroit pas impossible de voir quelquefois Elvire. Dans cette pensée il l'a fit avertir par Mehemet, qu'il étoit tous les jours au pied de son appartement, & que sous prétexte de vouloir prendre le frais sur la terrasse du Palais, elle pouroit le voir si la vûë ne lui déplaisoit point. Elvire avertie du voisinage de Zelmis monta le

lendemain sur cette terrasse , qui avan-  
çoit sur la Mer ; Elle n'y fut pas long-  
tems sans y être aperçûe de Zelmis , qui  
n'avoit d'autre plaisir que de regarder  
tout le jour le lieu où étoit sa belle Maî-  
tresse. Il jouït quelque tems de son bon-  
heur , il l'a vit avec joie ; mais cette joie  
étoit mêlée du déplaisir que lui caufoit  
l'état où il la voïoit , & un autre que lui  
se fût peut-être contenté de la vûe d'un  
objet qu'il aimoit si tendrement , sans es-  
pérer rien davantage : mais ce n'étoit pas  
assez pour lui. Il sçavoit que la fortune  
favorise les grandes entreprises , & il vou-  
lut que cette même fortune qui avoit eu  
pour lui des revers si funestes , eût aussi  
en échange des retours extraordinaires.  
Ce petit succez enfla si fort ses esperan-  
ces , qu'il ne se proposa rien moins que  
d'enlever Elvire d'entre les mains des Bar-  
bares , & de la remettre en France. Il  
ne jugea rien de plus proportionné à son  
amour que cette entreprise hardie , & dès  
ce moment il disposa tout pour cette ac-  
tion. La difficulté étoit de faire sçavoir  
son dessein à la belle Provençale. Il ne  
vouloit pas déclarer à Mehemet une af-

faire de cette importance , ni la confier au hazard d'une Lettre. Cet obstacle l'arrêtoit ; mais comme l'amour est ingénieux , il ne fut pas long-tems à trouver le moien d'attacher un Billet à une flèche qu'il jetta sur la terrasse du Palais , dans le tems qu'Elvire s'y promenoit ; il étoit conçu en ces termes :

*On seroit coupable , Madame , de vous voir dans les fers sans essayer à vous en tirer , quelque difficile qu'en soit l'entreprise , elle ne l'est pas tant qu'elle paroît , & je ne trouve rien d'impossible au monde que de ne vous aimer pas. Nous vous attendrons Jeudi au soir à l'entrée de la nuit au pied de vos murailles , une pareille flèche que celle qui vous a porté ce Billet ; vous portera un fil au bout duquel sera attaché une corde à la faveur de laquelle vous descendrez. Les choses sont assez bien disposées pour faire espérer que l'entreprise réussira , il y auroit trop d'injustice si vous étiez plus long-tems Esclave. Ce desordre & cette violence ne peuvent durer plus long-tems dans la nature , & on se peut flâter d'un heureux succès quand l'amour est de la partie , &*

*qu'on travaille de concert avec lui pour la plus aimable personne du monde.*

Ce Billet fut le lendemain suivi d'une réponse attachée à une pierre qu'Elvire jeta de sa terrasse dans le Vaisseau où Zelmis travailloit : elle ne pût avoir ni encre , ni plume dans le Palais , mais la vivacité de son esprit répara ce deffaut. Elle passa une partie de la nuit à piquer avec la pointe d'une aiguille sur du papier tous les caractères qui composoient cette Lettre , Zelmis aiant mis sur un fond noir , lût fort distinctement , elle étoit conçüe en ces termes :

*Je ne sçai si c'est l'esperance de la liberté ou le desir de vous revoir , & mon époux qui me fait trouver votre entreprise si agréable : mais j'avouë que l'idée flâteuse que je m'en fais par avance , me fait oublier les peines de ma captivité. Il est vrai que de mes maux l'esclavage n'est peut-être pas le pire , j'aime & c'est tout mon mal , je ne sçai qui m'arrache cette parole , mais n'en profitez point Zelmis , c'est de mon mari dont je veux parler , qu'il soit avec vous*



DE MR REGNARD. 57

*je vous en prie , ou bien si cela ne se peut  
& que vous y veniez sans lui , n'y venez  
point avec tous vos charmes. Adieu , je vous  
attens à l'heure que vous m'avez marquée.*

Cette Lettre porta autant d'amoureux traits dans le cœur de Zelmis , qu'il y avoit de piqueures qui la composoient , qu'il eût de plaisir à la baiser & à la tremper de ses larmes , qu'il sentit de joie à la relire cent fois , cette aimable Lettre , où il trouvoit tant de douceurs , tant de charmes , tant de raport à son amour. Il interprétoit en sa faveur les feintes d'Elvire , ses déguisemens , ses peines d'avouer une chose qu'elle ne pouvoit dissimuler , & il ne songea plus dès-lors qu'à la grande affaire qu'il alloit entreprendre. Il s'assura encore mieux des gens qui devoient être de la partie , il les trouva tous dans les mêmes sentimens avec lesquels il les avoit laissez , & il leur donna ordre de se rendre le jour marqué , deux heures avant qu'on fermât les portes de la Ville , dans le Vaisseau où ils sçavoient qu'il travailloit.

L'affaire fut si bien conduite que le

Jeudi au soir il ne manqua personne de tous ceux qui devoient s'y rendre , la première chose qu'on fit fut de se saisir du Negre qui gardoit le Vaisseau , de lui mettre un baillon dans la bouche & de le descendre à fond de cale. L'on n'eût pas de peine ensuite à rompre la chaîne qui tenoit la Chaloupe attachée , & aiant pris les morceaux de bois & les voiles qui étoient les plus nécessaires , on fit approcher la Barque des murailles avec le moins de bruit qu'il fut possible. Zelmis fit connoître son approche à la belle Provençale par quelques étincelles qu'il fit sortir d'un caillou , à quoi elle répondit avec une pierre qu'elle jetta dans la Mer, & qui aprit à Zelmis qu'elle l'avoit prévenuë au rendez-vous. Il fut si heureux que la Flèche à laquelle le fil , dont je vous ai parlé , étoit attachée , tomba du premier coup sur la terrasse où étoit Elvire ; & il étoit impossible qu'étant animé par ce Dieu qui les sçait si bien lancer, il n'adressa pas d'abord où ses yeux, ses pensées & son cœur visioient continuellement.

On ne peut exprimer quels furent les

sentimens de Zelmis pendant le peu de tems qu'Elvire fut à se disposer pour descendre. On ne peut représenter ses transports, ses appréhensions, ses allarmes, ses frémissemens, tout le fait espérer, tout le fait craindre, le péril le rend presque immobile, les horreurs de la nuit l'épouvente, il frémit, il tremble, il espère, il craint.

Cependant Elvire descend, son approche dissipe les ténèbres; elle chasse les craintes de Zelmis, elle relève ses espérances. Mais la joie en ce moment se transporte en un tel excez, que ce n'est plus lui, ce n'est plus ce même Zelmis, qui un peu auparavant animoit l'un & exhortoit l'autre, disosoit la voile, prenoit le gouvernail. On ne sçait plus ce que sont devenus ses ardeurs, & sans le secours de ceux qui étoient avec lui dans la Chaloupe, il auroit oublié ce qu'il y venoit faire. Il se crût déjà trop bien païé de ses peines par la seule joie de posséder Elvire, quoique l'obscurité de la nuit lui ôtât le plaisir de la voir aussi-bien qu'il l'eût souhaité. Il ne cessoit néanmoins de la regarder avec tant d'opiniâreté & d'aplication, qu'il ne s'a-

fur eux, & comme il n'en étoit pas beaucoup éloigné, il ne fut pas long-tems à les joindre. Je ne veux point, Mesdames, vous exprimer le defespoir de ces infortunez, quand ils reconnurent que ce Brigantin étoit d'Alger, lequel y retournoit après deux mois de course. On ne peut se représenter un si grand changement, sans ressentir une partie des douleurs de ces malheureux : Combien de fois Zelmis fut-il sur le point de se jeter dans la Mer, pour finir ses malheurs avec sa vie ? De quels yeux regarda-t'il Elvire ? Que ne lui dirent-ils point dans ce moment ces yeux ? Ces mêmes yeux où la joie venoit d'éclater, & dans lesquels alors la douleur étoit peinte. Il n'exprima son affliction que par son silence, & par quelques soupirs entrecoupez. Elvire parut la moins émuë, elle entra la première dans le Brigantin, Zelmis la suivit avec les autres, & le vent s'étant aussitôt mis au frais, ils se trouvèrent quelques heures ensuite à la vûë d'Alger, & peu de tems après dans le Port.

La nouvelle du retour de la belle Esclave, dont l'évasion avoit été déjà scûë  
de

de tout le monde ne fut pas long-tems à se répandre dans toute la Ville , l'on accourut de toutes parts pour la voir rentrer , & le Capitaine du Brigantin apellé Turquille , la reconduisit au Palais comme en triomphe. Baba-Hassan ne s'emporta point à la vûë de cette belle fugitive , il l'a reçût au contraire avec des sentimens , dont l'ame la mieux née puisse être capable. Si j'eusse crû , Madame , lui dit-il , que vôtre condition vous eût paru si rude , je vous aurois évité en vous rendant la liberté , les risques que vous avez couru pour la recouvrer : mais je m'étois imaginé que l'amour que j'ai tâché de vous faire paroître , en adouciroit les peines : Vous fuiez cependant , Madame , mon amour n'a pû vous arrêter , & je veux un mal mortel à Turquille de vous avoir remise entre mes mains , puisque vous y revenez aparemment avec les mêmes sentimens que vous aviez quand vous en êtes sortie. Bien loin de faire aller sur vos pas , je m'estimois heureux de n'avoir plus devant les yeux une personne si belle & si sévère , & je suis au desespoir que vôtre vûë si contraire à mon



repos , renouë des liens que vôtre éloignement auroit rompu. Je n'attendois pas moins de générosité de vôtre part , Seigneur , répondit Elvire , & je suis confuse des bontez que vous avez pour vôtre Captive ; mais permettez-moi de vous dire que plus ma captivité paroît douce , plus elle m'est insupportable : vous m'aimez , Seigneur , & ma loi , ma raison , mon devoir , tout me deffend de vous aimer ; heureuse si le Ciel en m'ôtant la liberté , m'eût ôté en même tems les apas qui vous ont charmez. Vous m'aimez , répéta-t-elle encore , & n'ai-je pas lieu d'appréhender que vous vous lassiez de mon indifférence , & que cette bonté insultée , ne change enfin en un juste dépit , dont vous ne ferez peut-être plus le maître : Non , Madame , interrompît Baba-Hassan , ne craignez rien des emportemens de ma passion , ce n'est point en amour qu'on se sert de son pouvoir , & je ferois de tous les hommes le plus malheureux , si ne pouvant mériter vôtre estime , je m'atirois vôtre haine. Baba-Hassan se retira après ces paroles : Elvire rentra dans le Palais , & Zelmis re-

tourna chez son Patron , qui ne le reçût pas avec la même civilité que Baba-Hassan avoit euë pour la belle Provençale : il essuia au contraire tout ce que la colere mêlée de vengeance & d'intérêt peut faire ressentir d'emportemens , & il fut depuis resserré dans son Logis avec beaucoup de rigueurs. Il est vrai qu'il eût dans cette solitude , la compagnie de quatre belles femmes , qui parloient toutes fort bien Espagnol ; mais il fut insensible à leurs apas , il ne voioit rien , quand il ne voioit point Elvire , & cette compagnie qui auroit été pour un autre un sujet de consolation , lui en fut un de mille occasions périlleuses.

L'amour chez les Turcs n'est point armé de traits , il est couvert de fleurs , on ne sçait ce que c'est que d'y mourir des cruautés d'une belle , & les Dames ont le même scrupule en ce pais-là de faire languir un amant , que quelques-unes ont en celui-ci de le favoriser. Elles font toutes les avances , la loi de la nature est la première qu'elles suivent préféralement à celle de Mahomet , parce qu'elles sont femmes avant que d'être Turques,

& elles donnent de la tendresse & des faveurs en retour des services que les hommes leur rendent ; enfin on y est heureux avant qu'on y soit amant. Les quatre belles personnes avec qui Zelmis demouroit , avoient naturellement un grand penchant à l'amour , & la nature en leur donnant ce cœur tendre , ne leur avoit pas refusé les avantages qui font aimer. Elles étoient toutes charmantes , & elles retenoient dans leur air quelque chose de cette fierté que nous remarquons dans ces Statuës Grecques ou Romaines. Leurs habillemens & leurs manières inspiroient assez de tendresses : elles n'y étoient que trop portées , & Zelmis étoit le seul qui ne brûloit point au milieu de tant de feux. Il ne fut pas long-tems néanmoins à s'apercevoir de la disposition du cœur de ses belles Maîtresses , & il connut sans peine qu'elles souhaitoient de lui quelque chose de plus que les services ordinaires que rendent les Domestiques.

Immona la plus belle & la plus jeune de toutes , fut celle qui lui fit paroître le plus d'amour , elle avoit tout ce

qui peut former une charmante personne ; le front élevé , l'œil brillant , la bouche pleine de ces agrémens qu'on ne peut exprimer. Des cheveux noirs accompagnaient ce beau visage , & relevoient l'éclat de son teint avec tant d'avantage , qu'il sembloit qu'elle ne les eût reçû de la nature que pour cet effet seulement. Ses manieres étoient les plus engageantes du monde , Zelmis auroit sans doute mieux répondu à son amour , s'il y eût eû place dans son cœur pour une autre passion. Cette belle Africaine fut charmée des qualitez de son Esclave , elle fit tout ce qu'elle put pour s'en faire aimer , mille gestes amoureux , cent regards passionnez , une infinité de souris capables d'enflâmer les plus glacez , étoient les armes ordinaires dont elle se servoit pour abattre sa fierté ; mais il païoit les emportemens d'Immona de tant de froideurs , qu'on voioit aisément qu'il s'estimoit malheureux de recevoir des douceurs d'une autre que d'Elvire , de qui les rigueurs lui auroient été cent fois plus agréables que toutes les faveurs des plus belles personnes du monde.

Immona ne fut pas la seule qui eût de la bonne volonté pour Zelmis , Fatma qui ne lui cédoit point en beauté , prétendit quelque part à son cœur , & elle n'avoit jusqu'alors dissimulé sa passion , que pour mieux connoître les sentimens de sa rivale qui lui avoit fait confidence de son amour ; en les connoissant , elle aprit aussi ceux de Zelmis , & sçachant qu'il rendoit à sa passion une indifférence cruelle , elle s'imagina que le peu d'apas de sa rivale étoit cause de cette froideur , & dans cette vûë elle crut que le mépris que Zelmis faisoit de son cœur étoit une marque certaine qu'il soupirroit pour une autre ; & comme nous sommes naturellement portez à croire ce que nous souhaittons , elle se flâta avec plaisir d'avoir allumé cette passion. Elle ne songea plus dans cette pensée qu'à employer tous ses charmes pour lui donner , si elle pouvoit , autant d'ardeur qu'elle en avoit pris. Ses paroles , ses manieres , ses regards , tout étoit plein d'amour & d'artifice , & elle en montra bien-tôt plus que Zelmis & Immona n'en vouloient sçavoir. Immona vit naî-



tre avec horreur l'amour de cette rivale. Elle ne l'étudia pas long-tems pour connoître les sentimens de son cœur. Ses soins , les inquiétudes , l'indifférence de Zelmis pour elle , tout lui disoit ce qu'elle eût bien voulu ne pas apprendre. Le dépit s'empare aussi-tôt de son ame , elle se déchaîne , elle s'abandonne à la rage , & avant que de faire éclater sa vengeance elle exhala son dépit par ces paroles qu'elle adressa un jour à Zelmis. C'est donc une autre que moi qui t'a sçû charmer , ingrat ; ce n'étoit pas assez pour moi , du mortel chagrin de ne l'avoir pû faire , il falloit encore pour accroître mes ennuis que je visse une rivale en venir à bout ; cette indifférence que je te croiois naturelle ne s'étend pas sur tout le monde , & ce n'est que pour moi que tu garde tes froideurs. Ces paroles dites d'un ton plein d'aigreur , épouvantèrent Zelmis , & croiant la fléchir en lui faisant l'aveu de son amour : Ha ! Madame , lui dit-il avec un profond respect , il est vrai que j'aime & que je suis épris de la plus belle passion dont un cœur soit capable , je porte des fers

mobile à regarder cette belle personne ; sans songer qu'elle ne l'apelloit pas pour regarder seulement. Elle s'aperçût aisément de son trouble : Que te faut-il donc , ingrat ? s'écria-t-elle , d'un ton le plus passionné du monde : N'ai-je donc point assez de charmes ? Et ne comprends-tu pas encore l'excez de mon amour ? Qu'attens-tu ? Que fouhaites-tu ? Que crains-tu ? Parle : Mais tu es immobile , ton silence te condamne , tu ne m'aime point : Va cruel , que le Ciel pour me vanger puisse un jour t'inspirer autant d'amour qu'il m'en a donné , pour te faire souffrir autant que je fais en ce moment : Que je suis malheureuse , continuoit-elle , après quelques momens de silence , pendant lesquels elle avoit laissé couler quelques larmes , que je suis malheureuse d'avoir prodigué des faveurs à un ingrat qui en sçait si mal user. Ces paroles étoient prononcées d'un ton de voix si touchant , que Zelmis en fut presque ébranlé , & peut-être que sa fidélité qui n'avoit jamais été exposée à une si rude épreuve , n'auroit pas tenu encore longtems contre tant de charmes , si Achmet

qui revenoit de la Mosquée , & qui se fit entendre par sa voix , n'eût bien fait changer de sentimens à l'un & l'autre. Le trouble que Zelmis sentit pour lors , ne se peut bien comparer qu'à celui d'Immona , elle se desespéroit : Zelmis ne sçavoit quel parti prendre , quand pour comble de malheur Achmet de qui l'on pouvoit facilement entendre toutes les paroles , demanda où étoit Immona.

Ce coup de foudre acheva de les terrasser : Que faire dans cette extrémité ? Où se mettre ? Où se cacher ? Le tems presse , les délibérations sont hors de saison , & déjà Achmet monte , quand Immona conservant encore quelques restes de presence d'esprit , fit mettre Zelmis avec précipitation dans un de ces Matelats , qui servent de lit aux Turcs , & qui sont rouleés pendant le jour à un coin de la Chambre. Zelmis étoit dans cette violente situation quand Achmet entra , il remarqua le trouble d'Immona , sans en pouvoir deviner la cause , il lui en demanda plusieurs fois le sujet , & elle se sauva toujours le mieux qu'elle pût. Je ne vous dirai point , Mesdames,

si l'émotion que sentit Immona , ajouta quelque nouveau charme à sa beauté , mais il est certain qu'Achmet n'eut jamais plus de tendresse pour elle qu'en ce moment-là : Elle ne fut jamais à ses yeux ni plus belle , ni plus animée , & il ne se sentit jamais ni plus amoureux ; ni plus enflâmé. Il l'a caressa plus qu'à l'ordinaire. Le doux bruit des baisers , dont il accabloit Immona , venoit même jusqu'aux oreilles de Zelmis , qui avoit des fraieurs mortelles que son Maître ne le découvrit. Quand Cid-Haly , pere d'Achmet entra tout-d'un-coup avec grand bruit dans le Logis : il appella son Fils avec tant de précipitation , pour aller acheter des Chrétiens nouvellement arrivez au Port , qu'il fut obligé de le venir joindre dans le moment. Il est impossible de vous exprimer la joie que ce Libérateur causa à Zelmis & à Immona : quelles graces ils lui rendirent secrettement , pour être venu si à propos les tirer de l'abîme où ils étoient ! & quels sermens fit Zelmis de ne se trouver de ses jours dans une bonne fortune où il y avoit tant à risquer.

L'amour

L'amour si violent est voisin de la haine , & quand on a aimé avec emportement , il faut qu'on haïsse avec fureur. Immona outragée & persuadée de l'amour de Zelmis pour Fatma , ne respire plus que rage & que fureur , & ne songe qu'à perdre Zelmis. Les moiens ne lui manquoient pas : elle avoit sur son Esclave un plein droit de vie & de mort, & elle en eût été quitte pour rendre à Achmet ce que Zelmis lui avoit coûté : mais comme cette violence auroit fait beaucoup d'éclat, elle s'abandonna à une vengeance plus cachée & plus conforme à sa haine , elle voulut par un plus illustre emportement immoler deux Victimes à l'amour , & sacrifier en même-tems & Zelmis & sa Rivale. Elle n'a pas plutôt formé ce dessein , qu'elle instruit Achmet des secrettes intelligences qui étoient entre Zelmis & Fatma , & pour mieux assurer ce qu'elle avance , elle lui promet de l'en convaincre le lendemain de ses propres yeux. Elle donna tant de couleur de vérité à cette trahison , qu'Achmet donna dedans , & entra aussi-tôt dans une rage & dans un desir de ven-



geance si furieux, qu'il eût de la peine à en retenir les transports jusqu'au lendemain. Le jour venu, il ordonna secrètement à Kalisia & à Kamer ses autres femmes, d'aller au lieu de la Sépulture des Turcs, & d'emmener les Nègres avec elles; enforte qu'il ne restât dans le Logis que les personnes nécessaires à cette Tragedie, Fatma, Achmet, Zelmis & Immona. Achmet fit semblant de sortir à l'heure ordinaire pour aller à la Mosquée, & demeura dans une Galerie qui étoit à côté de la Porte. Immona resta en bas, & Fatma monta dans sa Chambre, comme elle avoit accoutumé. Toutes ces choses ainsi disposées, Immona commande à Zelmis de porter quelque chose sur la terrasse, & dans le tems qu'il est sur l'escalier, elle avertit Achmet de rentrer, & de monter en haut, s'il vouloit être témoin de tout ce qui se passoit entre Zelmis & Fatma. On ne peut dire avec quels transports de colère Achmet monta pour surprendre Zelmis, qui ne songeant à rien moins qu'au piège qu'on lui tendoit, revenoit tranquillement d'où Immona l'avoit envoyé.

Achmet le rencontra près de l'Apartment de Fatma , devant lequel il falloit de nécessité passer pour aller à la terrasse , & il lui sembla même , tant il étoit préoccupé , les entendre parler ensemble. Il n'en falloit pas davantage , & ç'en étoit même trop pour convaincre un homme , qui étoit déjà disposé à tout croire , & sans examiner davantage les choses , il se jetta sur Zelmis , les yeux étincelans de colére , & l'auroit percé de mille coups , s'il ne l'eût réservé à une plus célèbre vengeance. Fatma ne fut pas mieux traitée que Zelmis , & elle porta sur le visage des marques de l'emportement d'Achmet. Immona monte à ce bruit , faisant l'ignorante de tout ce qui se passoit , & qui triomphoit dans l'ame de l'heureux succès de sa fourberie. Elle interpose son crédit : elle feint de vouloir calmer le couroux d'Achmet , mais rien ne le peut apaiser , il court dans le moment chercher des Officiers pour conduire ces Criminels en lieu de sûreté. Zelmis connût bien-tôt l'Auteur de cette trahison. Il avoit remarqué que depuis ce qui s'étoit passé avec Immona , elle

ne le regardoit plus qu'avec des dédains , mêlez de fureur , & qu'elle ne voioit plus Fatma fans faire éclater son ressentiment. Il vit bien que tout ce qui étoit arrivé , n'étoit conduit que par ses artifices , & la regardant avec des yeux d'indignation : Tu triomphe cruelle , lui dit-il , tu triomphe. Tu immoles deux innocentes Victimes à ta vengeance : mais tu ne profiteras point de ton crime ; je te haïrai par tout , & je suis assez venge , puisque tu m'aime , & que tu ne me reverras jamais. Il ne lui en pût dire davantage. On le conduisit aussi-tôt au Château de l'Empereur , qui est hors la Ville , & Fatma fut menée aux Prisons des Femmes Publiques. Zelmis vit avec horreur le péril où il étoit. Il sçavoit les Loix des Turcs qui veulent qu'un Chrétien trouvé avec une Mahométane expie son crime par le feu , ou se fasse Musulman ; il avoit beau protester de son innocence , Achmet qui avoit juré la perte de son Esclave , vouloit l'immoler à son ressentiment ; il y étoit animé par Immona ; enforte que les affaires de Zelmis étoient pour lors en un très-fâcheux état.

Cependant le \* Consul de la Nation Françoisise apprend tout ce qui se passa , il interpose son autorité , il va trouver Achmet qui se rend d'abord implacable : le Consul ne se rebute point : il lui représente que rien n'est quelquefois plus faux que les apparences , que quand la chose seroit vraie , il auroit peu de gloire à faire paroître sa puissance contre son Esclave , & lui fit connoître enfin , qu'en le perdant , il perdoit en même tems une somme considérable qui étoit venuë depuis peu pour son rachat. Cette raison fut beaucoup plus forte que toutes les autres , & comme il n'y a rien que les Turcs ne sacrifient à leur intérêt , Achmet se laissa un peu abattre. Quand les premières fougues de sa colere furent passées , il retira Zelmis des mains du Divan , & il avoüa devant les Juges que ce n'étoit que sur un simple soupçon qu'il avoit agi , & que le crime de son Esclave n'étoit confirmé d'aucune preuve.

Il ne faut qu'un moment pour changer la face des affaires les plus desespérées , & la fortune ne se plaît que

\* Mr Duffaut.

dans ces grands & soudains changemens. Dans le tems que Zelmis est le plus accablé d'infortunes , c'est dans ce même tems-là qu'il est élevé au comble du bonheur , & qu'Achmet lui rend la liberté après avoir reçu chez le Consul le prix de sa rançon.

Il n'y avoit pas deux heures que Zelmis étoit libre , & il se promenoit dans une Galerie avec le Consul, tout plein de la joie que lui caufoit le nouvel état où il se trouvoit ; il songeoit à l'aimable Elvire dont il n'osoit demander des nouvelles ; il le voulut faire plusieurs fois , la crainte qu'il avoit d'apprendre quelque chose de fâcheux lui faisoit toujours dire autre chose qu'il ne souhaitoit. Il étoit dans cette inquiétude , quand il vit tout-d'un-coup entrer une Dame qu'il reconnut Chrétienne par le voile dont elle avoit la tête couverte. Le Consul la voiant aprocher , voilà dit-il à Zelmis , une Dame qui ne vous est pas inconnüe , elle n'a pas moins souffert que vous ; mais enfin les maux de sa captivité sont finis aussi-bien que les vôtres ; je vous laisse avec elle pour



aller finir quelques affaires pressées. Zelmis ne reconnut point d'abord cette Dame ; mais quelle surprise fut la sienne quand il vit l'aimable Provençale. Les grandes passions ne se marquent point par des mouvemens ordinaires, Zelmis ne s'emporta point aussi à des signes d'une joie commune ; mais aiant regardé quelque-tems Elvire avec des yeux interdits ; pardonnez , Madame , s'écria-t'il , en se jettant à ses pieds , pardonnez à des transports dont je ne suis plus le maître. Ils ne purent alors retenir quelques larmes , mais ces larmes n'étoient pas de celles que la joie seule d'avoir recouvré leur liberté , leur faisoit reprendre , elles étoient mêlées de cette douceur & de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour. Zelmis cependant ne pouvoit se rassasier de regarder Elvire , elle ne lui avoit jamais paru si charmante , & les larmes dont son beau visage , étoit trempé lui causoient une certaine langueur qui se confondant avec cette vivacité que répand ordinairement la joie , formoient la beauté du monde la plus touchante. Zelmis rom

pant enfin le silence : c'est donc vous, Madame, que je vois, lui dit-il, c'est vous ? vous êtes libre, & je n'ai en rien contribué à votre liberté ? Faut-il que je vous voie hors des fers avec quelque chagrin, puisque je n'ai pas eû la gloire de vous en tirer. Ah ! Monsieur, reprit la belle Provençale, je ne me souviens qu'en frémissant de ce que vous avez hasardé pour moi ; mon mari n'est plus, & la cause de sa mort ne vient sans doute que de ma fuite avec vous. Ces paroles qui furent suivies d'un débordement de larmes, surprirent extrêmement Zelmis, il ne sçavoit rien de la mort de de Prade, & quoique la douleur d'Elvire l'affligea au dernier point, il eût néanmoins de la peine à dissimuler la joie que cette nouvelle lui causoit. Puisque de Prade étoit le plus dangereux rival qu'il eût.

La perte d'un mari est quelque chose de si sensible, continua Elvire, après avoir donné quelques momens de trêve à sa douleur, qu'il est impossible de l'exprimer, s'il y a pourtant quelque chose qui puisse temperer ce chagrin, c'est une joie pareille à celle que je ressens

aujourd'hui ; je vous vois , je suis libre , vous n'êtes plus dans les fers , & vous pouvez juger de la joie que j'ai de votre liberté , puisqu'après celle de mon mari pendant qu'il vivoit , c'étoit ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur. Vos intérêts & les siens m'étoient presque communs , je les confondois même souvent ensemble , & je ne sçai si je ne suis point criminelle d'en avoir fait si peu de distinction. Cette vertueuse personne rougit à ces paroles , & elle voulut en cachant son beau visage dérober à Zelmis le plaisir que lui caufoit cette aimable confusion ; mais Zelmis relevant doucement le coin du Voile dont elle se cachoit : ne m'empêchez pas , Madame , lui dit-il , de vous admirer dans un état si charmant , que vous devez me paroître divine avec cette rougeur : Et comment peut-on entendre ces paroles engageantes de votre belle bouche , & ne pas expirer de plaisir à ces yeux ? c'est trop de joie pour un seul jour , Madame , & mon cœur ne la peut contenir. Ils passèrent le reste de la journée dans un épanchement de cœur qu'on ne

peut exprimer, ils se dirent tout ce qu'un violent amour peut inspirer de plus tendre. Elvire aprit à Zelmis que son mari avoit été emporté depuis trois mois de la peste, qui avoit fait d'étranges ravages dans la Ville. Elle lui dit ensuite que le Roi ne pouvant être heureux dans ses amours avoit fait connoître la pureté & la délicatesse de sa passion, en lui rendant la liberté, par une générosité vraiment Roiale. Zelmis de son côté informa sa Maîtresse de tout ce qui s'étoit passé depuis leurs retours, des différens risques qu'il avoit courus, l'impossibilité de lui faire sçavoir de ses nouvelles & de recevoir des siennes, & de la manière enfin dont il avoit recouvré la liberté.

Ce fut pendant ce tems-là, que la permission qu'avoit Zelmis de voir la belle Provençale autant qu'il le souhaitoit, rendit son ardeur plus vive, il reconnut encore plus de charmes dans son esprit qu'il n'avoit remarqué de perfections dans sa personne, & quand quelquefois cette belle Veuve s'échappant à la joie, oublioit pour quelque tems l'idée de son mari, elle faisoit éclater un enjouement si spi-

DE MR REGNARD. 85

rituel , que Zelmis n'auroit pû lui refuser son cœur , s'il n'en eût pas déjà été amoureux.

Enfin ce jour , cet heureux jour souhaité par tant de vœux , demandé avec tant de larmes : ce jour auquel Elvire & Zelmis devoient sortir d'Alger , arriva. Ils s'embarquèrent après avoir pris congé du Consul , & si-tôt qu'ils furent dans le bord , on mit à la voile. Le Vaisseau n'étoit pas encore sorti du Port , que Zelmis qui étoit resté sur le tillac pour voir appareiller , entra dans la Chambre du Capitaine où étoit Elvire , il l'a trouva couchée sur un de ces petits lits qui sont sur les Vaisseaux , desolée & capable de percer de douleur les plus insensibles : Hé bien ! Madame , lui dit-il , en s'approchant de son lit , vous voulez donc toujours vous affliger , n'est-il pas tems enfin que ces larmes tarissent ? Et ne pouvez-vous jouir du repos , après un si long-tems de traverses : Vous sortez des fers : Vous rentrez dans votre Patrie , les vents les plus favorables vous y portent , & tout ce qui dévroit vous élever au comble de la joie , ne sert qu'à vous



jetter dans un abîme de tristesse : Vous ne dites rien , Madame , poursuivit Zelmis , en levant le coin du mouchoir , dont elle essuioit ses beaux yeux , regardez-moi du moins , je vous prie , & n'achevez pas de me desespérer par le mortel chagrin que me cause vôtre tristesse. Elvire ne répondit que par un soupir , & Zelmis ne pouvant plus soutenir la présence de cette belle desolée , sortit de la Chambre pour n'y pas rentrer si-tôt , mais il ne fut pas long-tems à revenir près d'elle , ses larmes étoient un peu essuïées , & comme elle avoit passé un moment de la tristesse que lui caufoit le souvenir de la mort de son mari à la joie que lui donnoit la vûë de Zelmis , elle le regarda avec des yeux tous brillans de bonté , & qui lui portèrent encore mille nouveaux feux dans l'ame. Non , mon cher Zelmis , lui dit-elle , en le voiant : non je ne veux plus m'affliger , le Ciel en m'ôtant mon mari , vous a conservé , cela suffit pour me consoler , & vous me tenez lieu de tout. Zelmis ne pût répondre à de si tendres paroles , mais se jetant à ses genoux , & prenant une de ses

ses mains , il y attacha sa bouche toute de feu , avec un grand transport , qu'il en demeura hors de lui. Il n'eût pas la force de se lever , mais regardant Elvire avec des yeux les plus passionnez du monde ; j'ai eu assez de résolution , Madame , lui dit-il , pour souffrir ma disgrâce , & je n'ai pas assez de force pour soutenir ma bonne fortune : pardonnez-moi , belle Elvire , les joies immodérées agitent d'abord avec trop de violence , & ma joie suffiroit à faire plusieurs heureux.

Pendant le tems que ces amans furent à repasser en France , ils ne se quittèrent presque pas d'un seul moment ; ils ne rencontrèrent en faisant leur route qu'un Vaisseau de Marseille qui portoit en Alger quelques Religieux , lesquels y alloient racheter des Captifs , y aiant été surpris d'un gros tems , qui ne servit qu'à les porter plus vite où ils vouloient aller. Ils arrivèrent enfin à la Cyoutat , où on leur donna le lendemain des gardes de santé pour les conduire à Marseille , & y faire quarantaine au Lazaret.

Ce fut dans ce lieu-là qu'ils eurent tout le tems de se dire ce qu'ils sentoient

l'un pour l'autre. Quel plaisir pour Zelmis de se voir avec Elvire , plus de mari , plus de jaloux , plus de témoins : Quelle satisfaction pour Elvire de se voir continuellement avec Zelmis , après de si cruelles séparations. On ne se formera jamais qu'une imparfaite idée du bonheur de deux personnes que la fortune a conduit au comble du contentement par des ressorts si cachez & si extraordinaires. Non , Madame , lui dit un jour Zelmis , qu'il se trouva le plus passionné de sa vie , & qu'il devoit le lendemain sortir du Lazaret ; quand vous ne seriez pas la plus aimable personne du monde , & que je serois assez malheureux pour ne vous pas aimer plus que toutes choses , j'y serois forcé malgré moi. Il y a quelque chose de si nouveau & de si engageant dans vôtre destinée , qu'il est impossible que nous ne soions pas nez l'un pour l'autre. Nous nous sommes rencontrés en tant d'endroits ; Nous nous sommes vûs ensemble en des états si différens , qu'il sembloit que le hazard ne nous unissoit que pour nous séparer , & ne nous éloignoit que pour nous rejoindre.

DE MR RÉGNARD. 89

La première fois que je vous vis , je vous aimai ; en vous revoiant , je fus charmé. J'ai été dans les fers avec vous , je vous y ai adorée : Nous sommes libres présentement ensemble : Hé ! que dois-je espérer , Madame , s'écrioit-il , en embrassant ses genoux. Zelmis animoit ces paroles d'un ton de voix si passionné , qu'Elvire en fut émûë , le feu sortoit de ses beaux yeux , & tout son visage se couvrit d'une aimable rougeur. Elle n'eut pas la force de répondre , & Zelmis ne lui pût rien dire davantage. Mais tout leur entretien qui n'étoit alors qu'un langage muet , étoit plus éloquent mille fois que les plus tendres paroles , c'étoient les yeux , les larmes & les soupirs qui parloient , & qui ne se faisoient que trop bien entendre. Quand Zelmis prenant la parole : Vous ne dites rien , Madame , lui dit-il , hé ! que dois-je juger de votre silence ? Avez-vous de la confusion à avoüer que vous m'aimez ? Ou appréhendez-vous de me desespérer en me disant que vous ne m'aimez pas : parlez , Madame , & ne me laissez pas plus long-tems en proie à tant de différentes pensées

qui me tourmentent , ne souffrez pas qu'il y ait tant de desordre en un cœur où vous régnez si absolument. Que voulez-vous que je vous dise , reprit foiblement Elvire ; ce que je veux que vous me disiez , interrompit Zelmis , ce qu'on dit quand on aime , que rien ne pourra troubler un amour , qu'un prompt engagement unira vôtre sort au mien avec des nœuds qui dureront toujourns ; car enfin , Madame , tant que vôtre mari a vécu , je vous ai aimée , sans interresser vôtre austère vertu dans cet amour ; presentement qu'il n'y a plus de devoir à écouter , il n'y a que l'amour à suivre. Vous ne vous souvenez donc plus , reprit Elvire , de ce que vous m'avez dit tant de fois , que vous ne demandiez pour prix de vôtre amour que la seule gloire de m'aimer , & vous me parlez presentement d'Himen. Cette pensée me fait frémir , le souvenir encore récent de mon mari n'en est pas toute la cause , je craindrois en possédant vôtre cœur de ne pas posséder vôtre estime. Vous vous êtes flâté peut-être que j'ai été susceptible de quelque tendresse pour



vous dans le tems que je la devois toute à mon mari ; ne craindriez-vous point avec une espèce de raison qu'ayant pu succomber à une première foiblesse , je ne fusse encore capable d'une seconde , lorsque je serois vôtre Femme. Ne trouveriez-vous pas dans cette vûë trop de facilité à dégager avec plaisir un cœur , à qui la possession auroit déjà ôté tout le goût de l'amour ? Je tremble quand je pense à cela , je ne connois que trop de quel prix il est , ce cœur : je mourois de douleur , si je ne le possédois pas presentement tout entier : Que deviendrois-je ?  
hélas ! si je le perdois étant vôtre Epouse. Ah ! Madame , que vous avez de tendresse , s'écria Zelmis , & qu'une personne qui peut aimer aussi délicatement que vous , est peu capable de foiblesse : Non , Madame , je serai toute ma vie si fort persuadé de vôtre fidélité , que si j'étois un jour assez heureux pour devenir vôtre Epoux , je crois que je vous verrois sans jalousie entre les bras d'un autre , je croirois , Madame : ou que vous l'aurez pris pour moi , ou que je vous aurois prise pour un autre ,

& je me défierois plus de la fidélité de mes yeux que de la vôtre. Mais , Madame , ne vous faites point de ces vaines terreurs , que mon amour ne peut prendre que pour d'honnêtes refus. Ne me pressez point tant , je vous prie , repartit Elvire , je sens que je ne vous pourois rien refuser , je vous dois tout par reconnoissance , & mon cœur même n'est pas exempt de cette obligation. Ah ! Madame , que me dites-vous , ne m'aimez point plutôt , si vous ne m'aimez que par reconnoissance , & parce que je vous aime : je veux tout devoir à votre inclination , il faut que ce soit un penchant insurmontable qui vous entraîne à m'aimer même malgré vous. Que vous êtes pressant , Zelmis , reprit Elvire , on ne peut trouver d'accommodement avec vous , & vous n'êtes point content si on ne vous accorde tout ce que vous voulez. Dois-je songer à de nouveaux engagements si-tôt après la mort de mon mari , & puis-je . . . . Ah ! Madame , interrompit Zelmis , puisque vous n'êtes plus que sur le tems , je suis heureux , il viendra , Madame , cet heureux jour

DE MR REGNARD. 93

où je mourrai de joie par avance en l'attendant. Mais promettez-moi ce que vous me dites , & que cette belle main soit le gage précieux du bien que vous me faites espérer. Elvire à ces paroles laissa doucement tomber sa main , que Zelmis reçût dans les siennes , & qu'il effuia de ses baisers , après l'avoir trempée de ses larmes.

Ils étoient l'un & l'autre dans un contentement qu'on ne peut exprimer quand ils sortirent du Lazaret , cette joie s'accrut le jour qu'Elvire arriva à Arles , où elle fut reçüe de tous ses parens qui étoient les premiers de la Ville avec des signes d'une joie extrême. On oublia aisément la mort de de Prade , pour ne songer qu'au plaisir que causoit le retour d'Elvire : on ne parla que de divertissemens & de parties de plaisir où Zelmis étoit toujours invité. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir bien-tôt de l'inclination qui étoit entre ces deux personnes , on la vit même avec joie ; leur passion fut celle de tout le monde ; leurs desirs furent suivis de ceux de tous les autres , & chacun aprouva une union

qu'il sembloit que le Ciel eut pris plaisir de le former ; Zelmis fut cependant obligé d'aller à Paris pour mettre ordre à ses affaires : il n'y demeura que le moins qu'il put , mais il y fut assez pour trouver à son retour plusieurs rivaux qui tâchèrent à profiter de son absence ; il n'y avoit presque personne à qui les manieres honnêtes & engageantes de cette belle veuve ne fissent concevoir beaucoup d'espérance ; mais ceux qui la connoissoient le mieux espéroient le moins , & jugeoient aisément que cet air libre étoit plutôt un effet de son tempérament que de l'inclination de son cœur.

Zelmis revint plus amoureux qu'il n'avoit jamais été , il trouva aussi sa belle Provençale encore plus aimable qu'il ne l'avoit laissée ; il ne s'aperçut d'aucun changement dans le cœur de sa belle maîtresse , il lui sembloit au contraire que l'absence avoit rendu son ardeur plus vive , & il ne lui fut pas difficile d'écarter de sa seule presence tous ceux qui auroient pû lui nuire.

Il attendoit avec impatience le tems qui devoit bien-tôt le rendre heureux ;

il vivoit cependant content de son sort, quand il fut accablé du plus cruel revers de fortune qu'on puisse éprouver. Zelmis étoit un jour chez sa belle Veuve avec quelques-uns de ses amis, quand un Laquais d'Elvire vint avertir sa Maîtresse, que deux Religieux qui venoient d'Alger souhaitoient lui parler : On les fit monter, & ils entrèrent dans la Salle où étoit la compagnie, suivis d'un homme qui étoit en fort misérable équipage. La surprise de tous ceux qui étoient presens fut grande à l'abord de ces gens qu'on ne connoissoit point ; elle fut extrême quand on vit que cet homme si mal vêtu vint se jeter au col d'Elvire, mais elle fut telle qu'on ne la peut exprimer lorsqu'on remarqua que cet inconnu, après s'être détaché de ses violens embrassemens étoit de Prade, qu'on croioit mort il y a plus de huit mois. Jamais on ne vit un étonnement pareil, tout le monde devint immobile, Elvire regardoit de Prade sans rien dire, Zelmis considéroit Elvire sans parler, & de Prade jettoit ses yeux tantôt sur sa femme & tantôt sur Zelmis : Il



regardoit l'une avec joie , & l'autre avec jalousie , & étudioit toujours dans leurs yeux les sentimens de leurs cœurs. Zelmis & Elvire comme les deux plus intéressez dans cet aventure , en examinèrent plus soigneusement les apparences , mais cette recherche ne servit qu'à leur persuader ce qu'ils voioient , & le témoignage des Religieux acheva de les convaincre. Ils aprirent à la compagnie ce qui c'étoit passé dans le rachapt de de Prade. Ils dirent que Baba-Hassan avoit acheté de Prade , d'Omarfan Patron , pour l'éloigner d'Alger , dans le tems qu'Elvire étoit encore sa Captive , & pour faire courir plus facilement le bruit de sa mort , afin que la nouvelle en venant à Elvire , elle ne fit plus de difficulté de se rendre à ses ardentés prières ; qu'enfin n'ayant pû rien gagner sur le cœur de cette vertueuse Esclave , & desespérant d'en jamais rien obtenir , il lui avoit généreusement donné la liberté , & qu'elle n'avoit pas plutôt été partie , qu'il avoit rapellé de Prade des Montagnes où il l'avoit envoieé , avec l'Armée , qui étoit allé faire paier Tribut aux

Maures. Les Religieux ajoutèrent encore que s'étant trouvez au retour de de Prade dans Alger où ils avoient racheté plusieurs Captifs , Baba-Hassan avoit absolument voulu qu'ils le rachetassent , s'imaginant bien que cet Esclave qu'on croioit mort à son País ne seroit jamais racheté autrement.

Croiez-vous , Mesdames , qu'il soit possible de représenter les différens effets que produisit cette aventure , & de vous en donner une idée assez forte. Les cœurs de tous ceux qui étoient presens se partagèrent alors , & tous les mouvemens dont ils sont capables se firent sentir , & furent peints alors sur le visage de ceux qui composoient cette assemblée ; la joie , la tristesse , l'étonnement , la crainte , le dépit , la jalousie , le desespoir , tout parut en ce moment , & il n'y eût presque personne qui ne fut agité de plus d'une passion. De Prade appréhendant qu'il ne fut venu trop tard , étoit combattu de crainte , & resentoit de la joie & de la jalousie. Elvire étoit partagée entre la joie & la tristesse. La vûe de son mari réveillant dans

son cœur un amour qui étoit déjà dans le Cercueil , lui donnoit quelque plaisir ; & cette même vûë qui devoit étouffer , ou du moins partager les sentimens d'amour qu'elle avoit pour Zelmis , mêloit cette joie d'amertume. Zelmis demeura interdit , desespéré , confus , accablé ; & voulant s'en imposer à lui-même , il cherchoit des raisons pour ne pas croire ce qu'il voioit. Mais il fallut enfin céder à la vérité , & quand il en fut entièrement persuadé , il s'aprocha d'Elvire après avoir été long-tems immobile , & n'ayant plus de ménagement à garder , il ne se soucia pas de dissimuler plus long-tems : Vous ne ferez donc point à moi , lui dit-il , d'une voix qui marquoit assez le serrement de son cœur : Vous ne ferez point à moi , & pour comble de malheurs , mon desespoir va m'entraîner en des lieux où je ne vous reverrai jamais , & où je vais finir les restes d'une vie pleine de disgrâce. Pour vous , Madame , vivez heureuse : le Ciel n'a pû voir vos larmes sans pitié , ni mon bonheur sans envie ; il vous a rendu cet Epoux que vous pleuriez tant , & me prive du  
bien

bien qui devoit me rendre parfaitement heureux. Ce m'est encore assez de joie pour tout le reste de ma vie , de me souvenir que vous avez pu m'aimer un moment pour me faire souffrir avec joie toute sorte de malheurs. Zelmis ne put rien dire davantage , & Elvire ne répondit que par des larmes. De Prade se figura avec plaisir que c'étoit la joie qui les lui faisoit répandre , mais ceux qui connoissoient mieux la disposition de son cœur crurent qu'un sentiment contraire en pouvoit bien être la cause. Zelmis enfin ne pouvant plus soutenir la presence de toutes ces personnes dont chacune lui faisoit sentir un suplice particulier , sortit d'auprès de sa belle Provençale résolu de ne la plus voir.

Elvire de son côté étoit dans un étonnement qu'il n'est pas aisé de se figurer , quelque joie qu'elle affectât de faire paroître , on voioit toujours au travers de cette feinte quelque altération qu'elle ne pouvoit dissimuler , & quand elle fut un peu revenuë de cette grande surprise , & qu'elle put faire réflexion au bizarre état où elle se trouvoit : Tu crois

donc cruelle fortune , disoit-elle en elle-même , qu'on puisse changer aussi souvent que toi , & suivant tes différents caprices prendre de différentes passions , & toi , & toi severe devoir , penfes-tu pouvoir rentrer dans un cœur toutes les fois qu'il te plaira ? Ne sçais-tu pas quelle violence je me suis faite pour ne pas aimer Zelmis plutôt que je l'ai dû ? Puis-je ne le plus aimer quand j'ai pû une fois le faire sans crime ? Non , je l'aimerai toujours , il n'est que trop aimable , & je ne suis que trop disposée à l'aimer. Je dois , il est vrai , toute ma tendresse à mon époux , si je la partage je lui fais un larcin dont le devoir s'offense , le Ciel me la rendu , je dois lui rendre mon cœur. Mais Zelmis n'est-il pas pour ainsi dire aussi mon époux , & après lui avoir donné la foi , quand je le pouvois , puis-je la lui ôter sans injustice : Il a droit de prétendre à ce que je lui ai promis , & je ne lui ai rien promis que je n'aie été en droit de lui accorder. A quels malheurs ne suis-je point exposée ? Faut-il oublier mon mari ? Dois-je ne plus aimer Zelmis ; mais aimons-



les tous deux , puisque je l'ai pu ; aimons de Prade par devoir , & Zelmis par inclination. Donnons la personne à l'un & le cœur à l'autre , que le premier rentre dans ses droits , que le second n'en sorte point , & concilions enfin dans un même cœur deux amours que personne ne peut condamner.

Le retour de de Prade auprès d'Elvire fut célébré par de nouvelles nœces , Zelmis ne voulut point être présent à cette cruelle cérémonie , dont il auroit dû être le sujet : il ne trouvoit d'autre consolation dans ses malheurs que de croire qu'il ne pouvoit plus lui en arriver. Il partit , & sans prendre de route certaine , il se trouva en Hollande : ce País qui est l'azile de tant de gens , n'en fut pas un pour lui , il y porta son amour & son desespoir , il demeura quelques mois à Amsterdam , & aiant appris - là que le Roi de Danemark étoit à Oldembourg , il entreprit ce voiage autant par chagrin que par curiosité : il y arriva un jour après le départ du Roi qui en étoit parti pour retourner en sa Ville capitale : il

le suivit se laissant toujours entraîner à son chagrin , il passa par Hambourg , & ne le joignit qu'à Coppenhague où il eût l'honneur de le saluer & de lui baiser la main. Zelmis ne fut qu'un mois à la Cour de Dannemarck. Son inquiétude ne lui permettoit pas de demeurer plus long-tems en un même lieu , & semblable à ces gens qui sont travaillez d'une longue insomnie , il cherchoit son repos dans son agitation. Il passa le Sud & se rendit à Stockolm , dans le tems que toute la Cour étoit en joie des premières couches de la Reine. Zelmis reçût du Roi de Suède le même honneur que lui avoit fait le Roi de Dannemarck. Il baisa la main à ce Prince qu'il eût l'honneur d'entretenir plus d'une heure sur ses Voiages , & particulièrement sur son Esclavage que le Roi écoutoit avec beaucoup de plaisir , & que Zelmis ne pouvoit réciter sans renouveler des maux qui s'aigrissoient encore par le souvenir. Le Roi aiant ensuite proposé à Zelmis de faire un Voiage de Laponie , qu'il disoit avoir

voulu faire autrefois , & qu'il trouvoit fort digne de la curiosité d'un homme qui vouloit voir quelque chose d'extraordinaire. Et voiant qu'il ne s'en éloignoit pas beaucoup , il ordonna à Monsieur Stein-Bielke , grand Tresorier du Roiaume , Seigneur d'un grand mérite , & qui lui servoit de Truchement auprès du Roi , de lui donner des Lettres nécessaires pour faciliter son Voiage. Zelmis ne fut pas longtemps à se déterminer. Il lui importoit peu où il allât , pourvû qu'il s'éloignât. Il se flâtoit même avec plaisir que les froids du Nord pouroient un peu rallentir ses ardeurs , & dans cette espérance il partit pour cette grande entreprise. Ce Voiage , Mesdames , est si curieux & si plein de nouveautez que si je n'appréhendois de vous ennuyer , je vous en ferois au moins une légère description , mais il vaut mieux réserver cela pour une autrefois , & vous dire seulement ce qui suffit , pour sçavoir la suite de toute l'avanture. Zelmis s'embarqua à Stockolm avec deux Gentilshommes François , pour

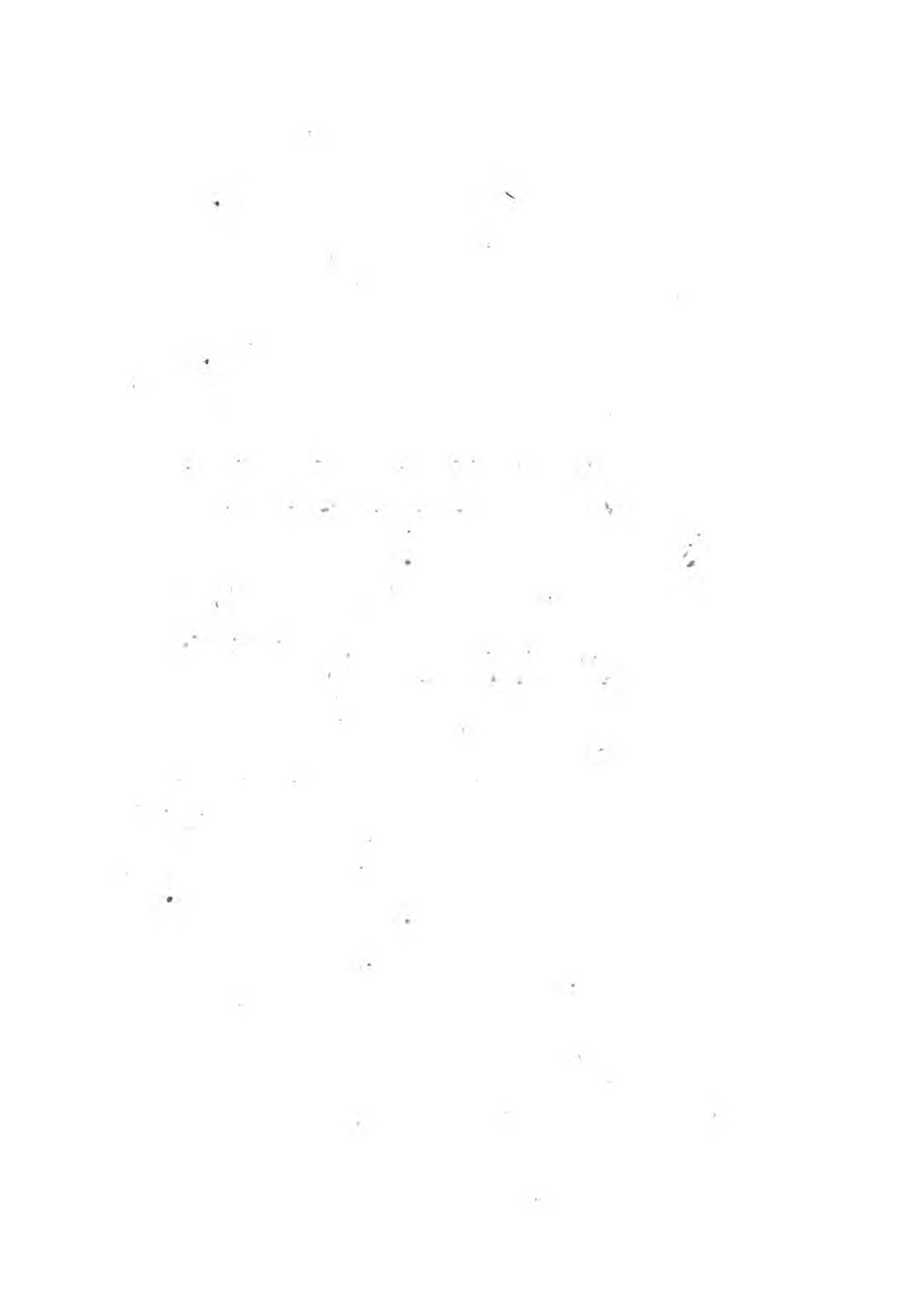
sez du même desir que lui. Il passa jusqu'à Tornø , qui est la dernière Ville du monde , du côté du Nord , située à l'extrémité du Golphe de Botnie. Il remonta le Fleuve qui porte le même nom que cette Ville , & dont la source n'est pas éloignée du Cap du Nord , il pénétra enfin jusqu'à la Mer Glaciale , & l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où l'Univers lui manqua. Il revint à Stockolm & rendit un compte exact au Roi de ce País & des manières de vivre extraordinaires de ces Habitans. Il ne demeura que fort peu de tems à Stockolm à son retour de la Lapponie , & cherchant ensuite une nouvelle matière à ses travaux , il passa toute la Mer Baltique , & vint débarquer à Dantzic , d'où il passa en Pologne. Le Roi qui étoit un des Princes du monde le plus sçavant & le plus curieux , & qui sçait si bien joindre à ces qualitez une vertu héroïque , prit un plaisir extrême à faire reciter à Zelmis la manière dont les Lapons vivoient , & ce qu'il y avoit de rare dans le País. Il ne se passa pas un jour pendant tout le tems qu'il demeura à Javarow , où étoit

alors la Cour de Pologne , que le Roi ne l'envoîât querir pour apprendre de lui ce qu'il souhaitoit , il lui fit même l'honneur de le faire manger avec lui à sa table à côté de Monsieur le Marquis de Vitry , qui étoit alors Ambassadeur de France en cette Cour. Tous ces honneurs ne consoloient point Zelmis , & étant toujours entraîné de son inquiétude , il passa en Turquie , en Hongrie , en Allemagne ; mais que lui servoit de fuir de loin , s'il ne pouvoit se fuir lui-même , & s'il étoit inséparable de son chagrin , il trouvoit bien d'autres lieux ; mais il ne rencontroit point l'indifférence , & il n'auroit pas même voulu la trouver. Il revint enfin en France après deux ans d'absence , pour chercher du soulagement au lieu même où il avoit pris le mal. Vous l'avez vû , Mesdames , depuis peu à Paris , & il n'y a pas été long-tems que la fortune a commencé à se déclarer pour lui. Il a appris la nouvelle de la mort de de Prade. Il est parti à l'instant , il s'est rendu auprès d'Elvire qui pleuroit encore la perte de son mari. Elle n'a pas été fâchée de le voir , & il me



mande dans une Lettre que j'ai reçûe de lui depuis peu de tems , quoique cette belle Veuve dise par tout qu'elle veut passer le reste de sa vie dans un Cloître , pour ne plus être exposée à tant de revers , il espère néanmoins être un jour heureux , pourvû que de Prade ne ressuscite pas une seconde fois.

**VOIAGE**  
**DE**  
**NORMANDIE**  
*EN 1689.*





V O I A G E  
D E  
N O R M A N D I E.

---

*Lettre à Artemise.*

**V**OUS m'aviez ordonné , Mademoiselle , en vous quittant de vous faire un recit exact du Voiage de Normandie , duquel vous ne pouviez être. Je satisfais à vos ordres si fidèlement , que je suis sûr qu'en le lisant vous croirez l'avoir fait sans être sortie de Paris.

Les desseins méditez long-tems avant l'exécution , sont d'ordinaire sans effet ; c'est ce qui a fait que proposer & assurer

ce Voiage , a presque été pour nous la même chose. Nous partîmes un Lundi 26. Septembre 1689, admirez nôtre bonheur. Il y avoit trois mois qu'il n'étoit tombé une goutte d'eau , le Ciel en versa ce jour-là suffisamment pour toute une année ; mais pour nous consoler , nous séchâmes ces humides influences par un fond de bonne humeur , qui ne nous a jamais abandonné : Vous le verrez par le couplet suivant. & par les autres : Sur l'air du branle de Mets.

*Pour quinze jours de campagne  
Enfin nous voilà partis  
De la Ville de Paris ,  
Le bon Dieu nous accompagne ,  
Sur tout bon gîte , bon lit ,  
Avec du Vin de Champagne ,  
Sur-tout bon gîte , bon lit ,  
Belle Hotesse , bon appetit.*

Pour l'appetit , il faut dire la vérité : il nous manquoit pendant cinq ou six heures de la nuit , mais quoi-qu'il faut bien prendre son mal en patience , on ne peut pas manger & dormir tout à la fois , tant que



que nos yeux étoient ouverts , nos dents faisoient également leur fonction , & c'étoit un charme d'entendre crier miséricorde à toutes les basses-Cours où nous arrivions.

*A Triel si j'ai memoire ,  
Autour d'un gigot assis ,  
Comme Moines bien appris ;  
Las de manger , non de boire ,  
Nous ne fimes rien tout dix  
En sortant du Réfectoire ,  
Nous fimes rien tous dix ,  
Qu'un saut de la Table au Lit.*

Les Dames furent presque aussi-tôt levées que couchées : Vous vous imaginez peut-être que cette diligence à quitter le chevet fut une ardeur de Novice qui ne dura que peu de tems : Vous vous trompez , & elles ont toujours été les premières en Carosse & à la Table. Vous jugez bien que comme on se levoit matin , l'appetit se levoit de même , & saluoit toujours l'Aurore par deux ou trois petits repas anticipez ; car il est à remarquer que nous faisons autant de provi-

sions dans nôtre carosse , pour faire quatre lieues que d'autres auroient fait en s'embarquant pour les Indes. Aussi auroit-il été difficile de ne nous pas trouver consommant nos provisions. Nous fimes tant ce jour-là par nos déjeûnez qu'enfin :

*A Mante fut la dinée ,  
Où croit cet excellent Vin ,  
Que sur le clos Celestin ,  
Tombe à jamais la rosée ;  
Pussions-nous dans cinquante ans  
Boire pareille vinée ,  
Pussions-nous dans cinquante ans  
Tous ensemble en faire autant.*

Avant de quitter ce País vous voulez bien que je vous fasse part du déplorable état où sont ces pauvres Celestins ; ils font vœu présentement de boire le Vin qui croît dans leurs clos , je n'en sçai pas la raison , mais enfin par obéissance & par mortification ils ayent ce calice du mieux qu'ils peuvent : Dieu leur donne la patience nécessaire pour supporter de pareilles adversitez.

Si j'étois bien sûr de vôtre discrétion, Mademoiselle, je vous dirois des choses que vous n'avez pas encore entendues ; mais les filles sont comme les femmes, elles ne vont jamais sans leurs langues, & je me suis étonné cent fois comment de si grandes langues pouvoient tenir dans de si petites bouches, c'est pourquoi :

*De Vernon, je me veux taire  
Pour le mauvais Vin qu'on bût,  
Chacun s'y coucha, mais chut,  
Car j'aime en tout le mistère,  
Je sçai trop comme tout va,  
Le monde est fait de manière,  
Je sçai trop comme tout va,  
L'envie jamais ne mourra.*

Vous qui vous escrimez de la rime, vous allez dire qu'il y a un, e, de trop à ce dernier vers, je le sçai aussi-bien vous, mais si on ne me donne cette licence & de pareilles, je quitte dès-à-present le métier de Poëte de la troupe, que je fais à mon grand regret, & aux dépens de mes ongles qui sont déjà af-

sez courts , je ne suis que trop rebuté de la profession ; & sans les petits profits que nous autres Rimailleurs attrapons auprès des filles qui aiment ce genre d'écrire , il y auroit long-tems que j'aurois vendu ma Charge à bon marché ; mais puisque nous voilà sur le chapitre des filles , vous sçavez que nous en trouvâmes une charmante proche la Chartreuse de Gallion ; vous me direz que ce n'est pas-là un meuble de Chartreuse , mais ces jolis animaux-là se trouvent partout.

*Au Pont de l'Arche & au Roule  
Le Ciel exauça nos vœux ,  
Et fit paroître à nos yeux ,  
Jeune Hotesse faite au moule ;  
Elle portoit devant soi  
Deux petits monts faits en boule ,  
Elle portoit devant soi  
Un morceau digne d'un Roi.*

La Normandie comme vous sçavez est une terre fertile en Pommes. Le voisinage de la mer leur donne un orgueil & une dureté qu'ils n'ont point ailleurs.

Nos Dames de Paris voudroient bien que le terrain fut auffi bon ; mais on ne peut pas tout avoir ; à cela près les femmes de Roüen font à ce que je crois faites comme à Paris ; ce qui nous fit dire :

*A Roüen laides & belles ,  
Comme par tout l'on trouva ,  
Les Filles de l'Opera  
Sont comme à Paris cruelles ;  
Enfin rien n'est différend  
Dans les Feux , dans les Ruelles ,  
Enfin rien n'est différend  
Hors qu'on parle mieux Normand.*

Il faut dire la vérité , cette langue-là est en grande vénération dans ce Pais-ci ; les habitans reçoivent tous en naissant des talens merveilleux pour l'apprendre , à quatre ans les enfans y parlent déjà Normand comme de petits Anges ; on diroit qu'ils n'auroient fait autre chose toute leur vie. Les Merles même & les Perroquets n'y parlent point autrement. On m'a dit que cette langue-là étoit merveilleuse pour plaider , c'est ce



qui fait qu'il n'y a guère de Normand qui n'ait vaillant sur pied plus de vingt procès , sans les espérances de ceux qu'il a déjà perdus.

Nous trouvâmes ici nôtre bon ami Fatouville ; vous ne sçauriez croire les instances qu'il nous fit pour nous mener à sa terre de la Bataille , & le plaisir que sa conversation donna aux Dames ; elles voulurent à toute force qu'il en fut fait mention par les Vers suivans :

*Le Seigneur de la Bataille ,  
Qui charme dès qu'on l'entend ;  
Malgré nous , malgré nos dents  
Voulurent nous faire ripaille ;  
Mais le Diable s'en mêla ,  
On fit grace à sa Volaille ;  
Mais le Diable s'en mêla ,  
A Caudebec on s'en alla.*

Vous croiez qu'en ce lieu-là on se couche pour dormir comme à Paris , vous vous trompez , toute la nuit l'Hôtellerie fut en rumeur pour fournir aux Dames des rôties au Vin : on en fait prendre aux Perroquets qui ont perdu la parole ; mais

d'en donner à des Dames usantes & jouissantes de leurs langues , c'est avoir envie de se lever comme on se couche , aussi cela ne manqua pas d'arriver.

*A cette maigre couchée ,  
On oublia de dormir ;  
Que sert de s'en souvenir ,  
Quand une femme éveillée ,  
Pour éguiser son caquet ,  
Tout le long de la nuitée ,  
Pour éguiser son caquet ,  
Mange soupe à Perroquet.*

Il ne falloit pas se lever de si bon matin pour aller dans la plus maudite Hôtellerie qui soit , je crois de Paris au Japon , & pour avaler un broüillard épais que le Soleil ne pût percer que sur les deux heures. Un autre plus galant vous diroit que les yeux des Dames plus puissans que cet Astre , dissipèrent d'abord cette noire vapeur ; mais pour moi qui suis plus sincère , je vous dirai franchement que les broüillards d'Octobre sont fort difficiles à gouverner proche la mer , & de plus que nos Dames dormirent

dans le carosse , *cabin* , *caba* , toute la matinée , & n'ouvrirent les yeux qu'à la Botte ; à propos de botte vous voulez bien que je vous donne un petit avis.

*Passant , fuiez de la Botte ,  
Le séjour trop ennuyeux ;  
Il est vrai que dans ces lieux  
La Maîtresse n'est pas sotte ;  
Mais sans pain , sans vin , sans feu ,  
Dans un País plein de crotte ;  
Mais sans pain , sans vin , sans feu ,  
L'amour n'a pas trop beau jeu.*

Nous trouvions assez plaisant d'aller comme bonnes personnes toujours devant nous , & je crois que nous aurions été dix lieues par de-là le bout du monde , sans le malheur que vous allez apprendre.

*Après six jours de Voiage ,  
Où tout alloit à gogo ,  
Nous allions jusqu'à Congo ,  
Valets , Chevaux & Bagage :  
Mais au Havre on s'arrêta ,  
Malgré ce vaste courage ;  
Mais au Havre on s'arrêta  
Car la terre nous manqua.*

Voilà une plaisante excuse m'allez-vous dire , quand on a bien envie d'aller , au deffaut de la Terre , on prend la Mer : Nous n'y manquâmes pas aussi , & les Dames dès le lendemain :

*D'une valeur plus qu'humaine ,  
 Affrontèrent l'Océan ;  
 Mon Dieu ! que le Monde est grand  
 Sur cette liquide Plaine ,  
 Où l'on touche en un moment ,  
 Sur une vague incertaine ,  
 Où l'on touche en un moment  
 L'Enfer & le Firmament.*

N'auroit-ce pas été un coup de bonne fortune pour les marier , si quelque honnête homme de Corsaire eût mis la main sur la Chaloupe. J'en connois quelques-uns qui n'auroient point regretté d'avoir donné de l'argent à leurs Femmes pour aller voir la Mer , si pareil cas leur arrivoit ; pour moi qui ai déjà tâté de ces Messieurs les Turcs , Gens fort incivils , j'en voulus courir le risque sur le rivage , & considérant ces gros Vaisseaux , & faisant réflexion qu'il n'y avoit qu'une planche épaisse de deux doigts , qui séparoit

de la mort ceux qui étoient dedans , je  
me mis à chanter ,

*Qu'un autre avec des Bouffoles ,  
Sur ces grands Palais flotans ,  
Bravant Neptune & les Vents ,  
Cherche l'Or sous les deux Poles ;  
Mais pour moi je ne veux pas  
Servir de pâture aux Soles ,  
Mais pour moi je ne veux pas  
Leur faire un si bon repas.*

Je vous avouë que je ne me consolerois  
jamais , si je me voiois ainsi pour mon  
plaisir , & j'aurois été encore plus fâché  
ce jour-là ; car Monsieur de Louvigni ,  
Intendant de la Marine , nous envoya le  
soir six bouteilles d'un Vin de Canarie si  
exquis , que quand il l'auroit fait lui-  
même , je doute qu'il l'eut fait meilleur.

*Sus ma Muse je te prie  
Brûlons quatre grains d'Encens ,  
A cet illustre Intendant ,  
Pour son Vin de Canarie ;  
Avec ce Nectar , je croi  
La Province bien munie ;  
Avec ce Nectar , je croi  
Qu'on sert dignement son Roi.*



Vous voyez qu'il fait bon nous faire du bien , pour cinq ou six bouteilles de Vin , voilà un homme immortalisé. Après tout je ne sçai si les six meilleurs Vers du monde valent seulement une Pinte d'une pareille liqueur. Quoi-qu'il en soit, il s'en contenta , & nous eussions bien souhaité que tous les Hôtes de la route eussent été aussi raisonnables.

Le lendemain le Gouverneur pour nous recevoir fit mettre la Citadelle en armes. Nous visitâmes l'Arcenal , ce terrible Palais de Mars. Mon Dieu que d'instrumens pour abreger nos pauvres jours ; ce qui nous fit dire à tous :

*Il faudroit être bien yvre ,  
D'aimer ces lieux de fracas ,  
Où pour cent mille trépas ,  
On fond le Fer & le Cuivre ;  
Que de moiens pour mourir ,  
Lorsqu'il n'en est qu'un pour vivre ,  
Que de moiens pour mourir ,  
Je ne les sçaurois souffrir.*

Voilà des sentimens bien héroïques , me direz-vous , d'accord ; mais si vous sçaviez comme moi , Mademoiselle ce qu'il

en coûte pour mettre un enfant au monde, vous auriez plus que personne horreur de ces lieux de destruction, & en vérité si vous étiez une personne bien raisonnable vous vous maririez au plus vite, afin de travailler comme il faut à la réparation du genre humain, lequel pendant que toute l'Europe est en guerre, court le grand chemin de sa ruine totale; c'est à vous d'y penser & de faire réflexion que vous passeriez mal votre tems s'il n'y avoit plus d'homme au monde.

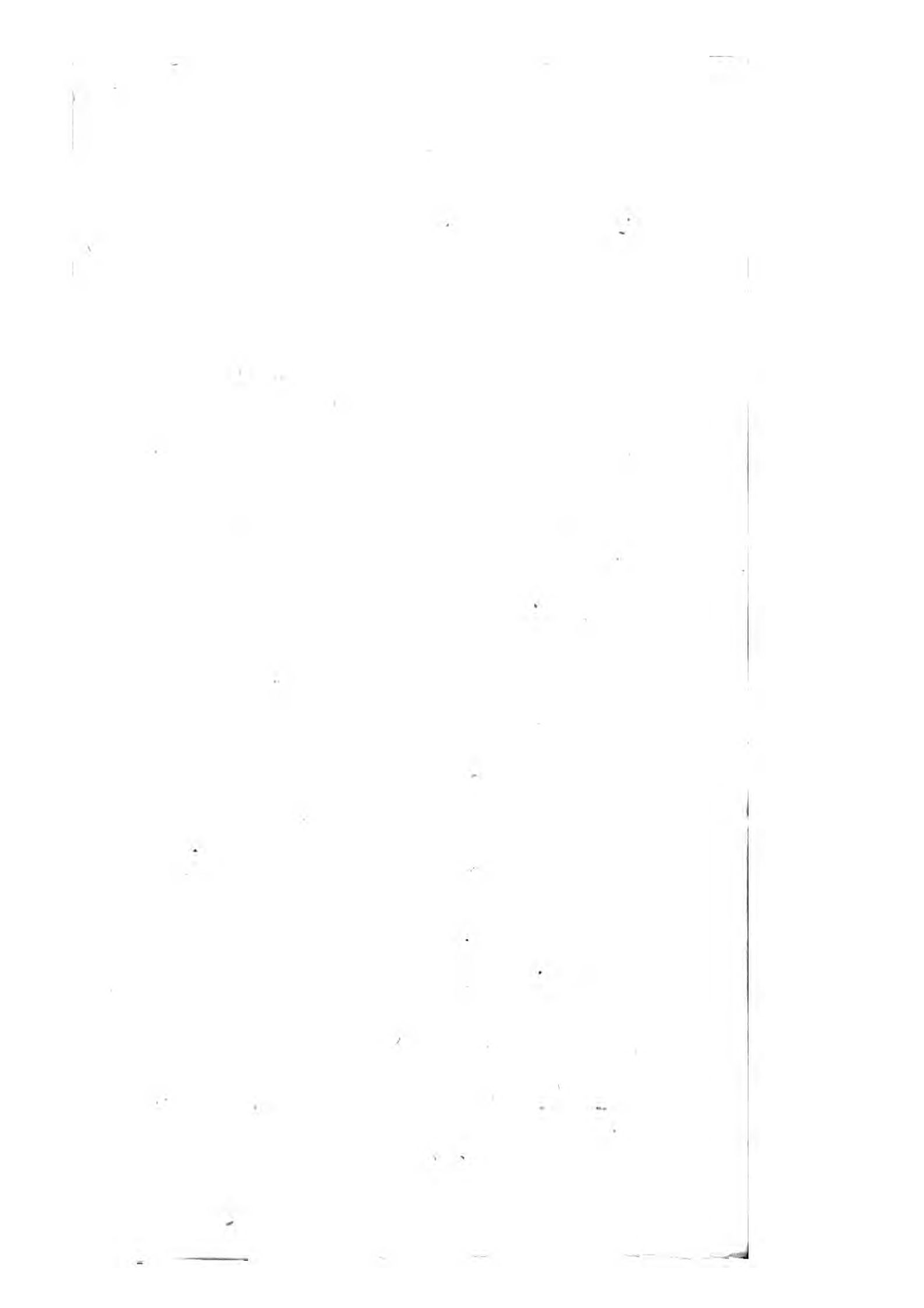
Vous croiez peut-être, Mademoiselle, que parce que l'on vous a mené en Vers au Havre, on vous ramenera par la même voiture, c'est ce qui vous trompe: Pégaze n'a pas accoutumé de faire avec moi de si longues traites. Je vous dirai donc en Prose que nous revinmes à Rouën en très-peu de tems, aiant toujours vent derrière, cela n'est pas trop nécessaire en Carosse; mais c'est pour vous dire que tout conspiroit à seconder l'envie que j'ai d'être auprès de la plus aimable personne du monde.

VOIA.

VOIAGE  
DE  
CHAUMONT.

*Tome II.*

**M**





VOIAGE  
DE  
CHAUMONT.

Sur l'Air : *Vive le Roi, & Bechamel.*



DE Paris la grande Ville ,  
Il est parti ,  
Avec toute sa Famille ,  
Et ses Amis ,  
Un Lundi d'assez bon matin ;  
Vive du Vaulx & le bon Vin ,  
Et le bon Vin.

Parti de  
Paris le  
3. Mai.

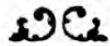


Comme le but du Voiage ,  
Autre n'étoit ,  
Que mettre Linotte en Cage ;  
Ainsi fut fait ,



Y manquer n'eût pas été fin.

Vive du Vaulx, &c.



*A Brie  
on dit  
Païs.*

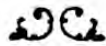
La première Hôtellerie

Quittant Paris,

Ce fut aux trois Rois à Brie,

Où l'on y fit

Mauvais repas s'il m'en souvient.



*Guigne  
on fait  
son nom.*

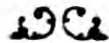
En quittant cette demeure,

Chemin faisant,

Nous vinmes de bonne heure,

Toujours chantant

A Guigne, dit e la Catin.



*La Bre-  
toche.*

En passant à la Bretoche,

D'un meur esprit,

D'un bon déjeuner de poche,

L'on se munit,

Pour mieux delà gagner Provin.



*A Pro-  
vins on ne  
savait  
que faire.*

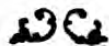
D'un Vin meilleur que Rhubarbe,

L'on s'y remplit;

Nôtre Comte y fit sa barbe,

Il s'embellit,

Il sembloit un vrai Cherubin.



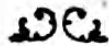
Entrant dans la bonne Ville ,  
 Dite Nogent ,  
 Jerusalem fut l'asile ,  
 Soleil couchant ,  
 Bon séjour pour un Pelerin.

*A No-  
gent logé  
à Jeru-  
salem.*



Plein d'esprit de Pénitence  
 Dans ces Saints lieux ,  
 On mit sur sa conscience  
 Du bon Vin vieux ,  
 Grâces au Ciel & Monsieur Perrin.

*Mr Per-  
rin nous  
envoia de  
bon Vin.*

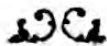


Sus ma Muse je t'appelle ,  
 Debout , allons ,  
 Chantons la gloire immortelle  
 Des Pavillons ,  
 Où repose ce Jus si fin.

*Aux Pa-  
villons  
bon Cui-  
siner.*



Le salé de bonne mine ,  
 Tout aussi-tôt ,  
 Fut mangé dans la Cuisine ,  
 Et le grand Broc  
 Ne duroit ni vuide ni plein.



Chez les Troiens nuit venuë ,  
 On s'arrêta ,  
 J'eus grand peur que dans la rue  
 On ne gâtât :

*1796.*

Car nous marchions à trop grand train.



*Chanoine au lieu  
de nous  
donner la  
collation,  
nous me-  
na voir  
au Mou-  
lin.*

Chanoine ici nous fit boire ,  
Comme Canard ,  
Son Vin comme l'on peut croire ,  
N'étoit bon , car  
Il nous mena boire au Moulin.



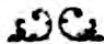
*On en-  
voia cher-  
cher des  
Matelas  
chez tous  
les Tapis-  
siers de  
la Ville.*

Dieu pour coucher Femme ou Eille  
Que peine on a ,  
Un Tapissier de la Ville  
Y renonça ,  
Avec vingt Matelas de Crin.



*A Troye  
Eul don-  
né.*

Maint Rebec à l'ancienne ,  
A peu de frais ,  
Fit sauter l'Agent Troienne ,  
Le jour d'après ;  
On dansa jusqu'au lendemain.



*Les Dav  
mes logé-  
rent chez  
le Curé.*

Chez le Curé de Vandeuve  
On descendit ,  
Il fit une bonne œuvre ,  
Nous dormant Lit ;  
Dieu le guérisse du farcin.



Vingt rubis ont hipotéque  
 Dessus son nez ,  
 Il fait sa Bibliothèque  
 De ses Celliez ,  
 Cent tonneaux font tout son Latin.

*Il avoit  
 cent gros  
 muids de  
 Vin , &  
 n'avoit  
 qu'un pe-  
 tit Bre-  
 viaire.*

~\*~

A Clervaux quatre grands drilles.  
 Bien découplez ,  
 Pour bien recevoir nos Filles ,  
 Furent lâchez ,  
 L'Abbé même en personne y vint.

*On logea  
 à l'Ab-  
 baye.*

~\*~

Dès qu'on eût mangé la soupe ,  
 De fort bon goût ,  
 L'Abbé prit sa large coupe ,  
 Et dit à tous ,  
 Ainsi doit boire un Bernardin.

~\*~

Dedans Chaumont nôtre entrée  
 Fit du fracas ;  
 Les Enfans de la Contrée  
 Suivoient nos pas ;  
 On vouloit sonner le Tocsin.

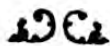
*On ne  
 pouvoit  
 écarter la  
 populace.*

~\*~

Que l'on vante la Galère ,  
 Rousseau , l'amy ,  
 Petit Jean fait autre chere ,  
 Et près de lui.

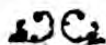
*Petit  
 Jean  
 Traitour  
 à Chau-  
 mont.*

Bergerac n'est qu'un assassin.



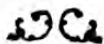
*On trait-  
sann Of-  
ficier de  
la Ville  
quid'avoit  
traiter.*

Lieutenant fort magnifique  
Et Criminel ,  
Venu d'un cœur héroïque  
A nôtre Hôtel ,  
Reçût repas & n'en fit brin.

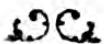


*Repas de  
Religieu-  
se , c'est  
tout dire.*

Pour nous régaler , les Nonnes ,  
Levèrent plats ,  
Dieu garde honnêtes personnes  
D'un tel repas ,  
Plûtôt mourir de mâle faim.



Quatre Corbeaux diaboliques ,  
En Tourte mis ,  
D'autant de Poulets étiques ,  
Furent suivis ,  
En deux mots voilà le Festin.



Mais ma Muse si gentille ,  
Tu causes trop ,  
Sus de Chaumont faisons Gille ,  
Et au grand trot ,  
Passons vite nôtre chemin.



*Ily a des  
Forges en  
cet en-  
droit.*

On vit arrivant à Fronde ,  
Forges de Fer ;



DE MR REGNARD. 131

Lieu le plus proche du monde  
Pour Lucifer ,  
Et pour tout son peuple Lutin.



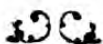
A l'Etoile dans Joinville ,  
Près du Château ,  
Six grands brins de belles Filles ,  
Friant morceau ,  
Y tenteroient un Capucin.

L'Hôteſſe  
a ſix filles.  
les.



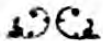
De toi Saint Diſier ſur Marne  
Parlons un peu ,  
Ton Hôteſſe charlatane  
Me met en feu ;  
Pluton grate ſon parchemin.

Hôteſſe  
aigre &  
douce.



Viens Vitry que je te fronde ,  
Quel maudit lieu ,  
De loger en l'autre monde ,  
Sans dire adieu ,  
Me donneroit moins de chagrin.

A Vitry  
mal logé  
à l'enſei-  
gne du  
nouveau  
monde.

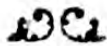


D'une inconſtante maîtrefſe  
Ne ſuis ſurpris ;  
Aiant eu plein de détrefſe ,  
Près de Ponis ,  
Si chaud ſoir , & ſi froid matin.

Il gela le  
matin ,  
& ſit  
chaud le  
ſoir.



*Châlon.* Sus ranimons nôtre zèle ,  
 Chantons , Châlon ,  
 C'est ici que je t'apelle ,  
 Grand Apollon ,  
 Souffle-moi ton esprit divin.



*Mr le  
 Grand-  
 Prevôte de  
 Champagne  
 Filleul du  
 Roi.* Grand Prevôt nul ne t'égale ,  
 Le Grand Bourbon ;  
 Te donna l'ame Roiale  
 Te donnant nom ;  
 Digne Filleul d'un tel Parein.



*Repas  
 magnifique  
 que chez  
 lui.* Fin rôl , ragoût , nape blanche ,  
 Bonne liqueur ;  
 Tu donnas pour un Dimanche ,  
 Mais le grand cœur  
 Fut encore un mets bien plus fin.



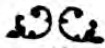
De la vineuse Champagne ,  
 Sois tout l'honneur ;  
 Et qu'à jamais t'accompagne ,  
 Gloire & bonheur ,  
 Le Ciel te fasse un long destin.



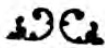
*Mr le  
 Grand-  
 Prevôt a-  
 voit en* De Châlons droit comme un Cierge ,  
 Un matin frais ,  
 Nous allâmes vîte à Bierge

DE MR REGNARD. 133

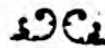
Prendre relais ;  
Mon Dieu que relais fait grand bien.



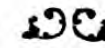
Passant évitez Etauge ,  
Et son Château ,  
Les chevaux y sont à bauge ,  
Bon foin ; bonne eau ;  
Mais quel séjour pour un humain.



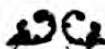
A Montmirel il faut boire ;  
Car on y fait  
Ce Vase qui fait la gloire  
De maint Buffet ,  
Et qui rubis forme en son sein.



Hôteffe de la Buffiere ,  
Au lieu d'argent  
Tu baiseras mon derrière ,  
Assurément ;  
Tu n'a pas seulement de Pain.



Dans le couroux qui m'anime ,  
Etrillons Meaux ;  
Mais tout beau ce nom-là rime ;  
Au cher du Vaux ,  
Sans cela je ferois beau train.



*soin de  
nous en-  
voier des  
Relais.*

*Etauge*

*Verrière  
à Mont-  
mirel , &  
Vin ex-  
cellent.*

*Dîner de  
estable.*

*Meaux*

*Et l'Épée  
Roiiale le  
jardin est  
au second  
étage.*

A Clais chasses surprenantes ,  
 Tout fut bien fait ,  
 Les Dames furent contentes ;  
 Mais en effet ,  
 Au grenier étoit le jardin.

DC

Muse finis ton Ouvrage ,  
 Et ta Chançon ;  
 Voilà le " charmant Voiage  
 Fait à Chaumont ,  
 Devoit-il jamais prendre fin.  
 Vive du Vaulx , & le bon Vin ,  
 Et le bon Vin.

L A  
SERENADE.

C O M E D I E.

REPRESANTE'E EN 1693.





A C T E U R S.

**M**R. GRIFON, *Pere de Valere.*

V A L E R E , *Amant de Leonore.*

Mad. ARGANTE , *Mere de Leonore.*

L E O N O R E .

Mr. MATHIEU.

S C A P I N , *Valet de Valere.*

M A R I N E , *Servante de Mad. Argante.*

C H A M P A G N E , *Valet de Mr. Mathieu.*

*Musiciens & danseurs.*

*La Scène est à Paris.*





L A  
**SERENADE**  
 C O M E D I E.

\*\*\*\*\*

SCENE PREMIERE.

Mr. MATHIEU, MARINE.

M A R I N E.

**J**

E vous dis encore une fois , que Madame n'est pas au logis , & qu'il faut que vous reveniez , si vous voulez lui parler.

Mr. MATHIEU.

A la bonne heure, je reviendrai. Cependant , Marine , dis-lui que j'ai vendu un colier à la personne qui doit épouser Mademoiselle sa fille.

N 2

## 138 LA SERENADE,

M A R I N E.

Je voudrois, Monsieur Mathieu, que vous fussiez étranglé par votre gorge, avec votre diantre de colier. C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire ? Ne devriez-vous pas songer que les mariages légitimes ne sont point de votre compétence ? Un courtier d'usure, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, & laisser les honnêtes filles en repos.

Mr. M A T H I E U.

A Dieu ne plaise, ma pauvre Marine, qu'on voie jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie, c'est un métier trop périlleux. Une fille est une marchandise qu'on ne sçauroit garantir, & l'on n'en a pas plutôt fait l'emplette, qu'on voudroit en être défait à moitié de perte.

M A R I N E.

Oùï, mais ceux qui font des mariages ne s'embarassent guères du succès ; & quand ils ont reçu leur pot de vin, & que le poisson est dans la nasse, sauve qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on lui destine, puisque vous lui avez vendu un Collier ?

Mr. M A T H I E U.

Je vai le lui livrer, & en recevoir de l'argent.

Ce n'est pas-là ce que je demande ; quel homme est-ce ?

Mr. M A T H I E U.

C'est un fort honnête homme , fort riche , fort vieux , & fort gouteux.

M A R I N E.

Que la peste te creve !

Mr. M A T H I E U.

Sa figure n'est peut-être pas des plus ragoûtantes : mais comme vous sçavez , entre l'utile & l'agréable il n'y a pas à balancer.

M A R I N E.

Oùi , pour des ladres comme vous , qui ne connoissent d'autre bonheur que celui d'amasser du bien ; & de faire travailler leur argent à gros , & très-gros intérêt : mais pour une jeune personne , comme Leonore , qui cherche à passer ses jours dans le plaisir , vous trouverez bon , s'il vous plaît , vous & Madame sa mere , qu'elle préfère l'agréable à l'utile , & que moi de mon côté , je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

Mr. M A T H I E U.

Hélas ! ma pauvre enfant , rompts , casse le mariage en mille pièces , je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même en cas de besoin , pourvu que tu me fasse paier de mes peines un peu graslement.

140 LA SERENADE,  
M A R I N E.

Un peu graslement : Eh ! mort de ma vie n'êtes-vous pas déjà assez gras ? Allez , vous devriez mourir de honte , d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

Mr. M A T H I E U.

Marine est toujours railleuse ; mais je ne songe pas que mon homme m'attend. Il veut donner tantôt une Serenade à sa Maîtresse : Musiciens & filles de chambre ont volontiers commerce ensemble ; n'y en a-t-il point quelque'un de tes amis , à qui tu voulais faire gagner cet argent-là ?

M A R I N E.

Qu'il aille au diable , avec sa Serenade. Je vais songer à lui donner l'aubade , moi.

Mr. M A T H I E U.

Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrois bien rester plus long-tems avec toi , je ne m'y ennuie jamais.

M A R I N E.

Et moi , je m'y ennuie toujours.

Mr. M A T H I E U.

Adieu.

M A R I N E seule.

Je prie le Ciel qu'il te conduise , & que tu te puisse casser le cou. Il n'y auroit pas grand mal , quand tous ces maquignons de mariages - là seroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valere. Il ne sçait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de ma Maîtresse. Voici son Valet à propos.





SCENE II.

SCAPIN , MARINE.

SCAPIN.

**B**on jour , ma charmante.

MARINE.

Bon jour , mon adorable.

SCAPIN.

Comment se porte ta Maîtresse ?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujourn quelque chose à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton Maître ?

SCAPIN.

Il se porteroit assez bien , s'il avoit un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ai jamais connu un Gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monsieur Grifon , son père , est bien riche , mais il est bien ladre.

MARINE.

Nous nous en apercevons.

142 LA SERENADE,

SCAPIN.

Tel que tu me vois , je fers mon Maître sans gages , & *incognito*.

MARINE.

Comment *incognito* ?

SCAPIN.

Oüi , Monsieur Grifon ne sçait pas que son fils a l'honneur d'être à moi , il ne me connoît pas même , je loge en Ville , & je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaise chere.

SCAPIN.

Assez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon Maître , quand il est mal avec son Pere.

MARINE.

Voilà un beau ménage.

SCAPIN.

Hé , dis-moi un peu . . .

MARINE.

Je n'ai rien à te dire. Tien , rends cette lettre là à ton Maître.

SCAPIN.

Comme tu fais , Marine ! regarde-moi un peu.

MARINE.

Hé bien , que me veux-tu ?

SCAPIN.

Vous plairoit-il seulement , ô Beauté Leopardé me dire le contenu de cette lettre ?

COMEDIE.

145

MARINE.

Je n'ai pas le tems.

SCAPIN.

Tu me romps si souvent la tête de ton babil,  
quand je te prie de ne dire mot !

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on souhaite.

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire,  
Marine, c'est le moyen de te faire parler.

MARINE.

Je parlerai, s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tairai, si je veux.

SCAPIN.

Dis, si tu peux, mon enfant ? cela est difficile.

MARINE.

Mais voyez cet animal, qui veut m'empêcher de  
parler ?

SCAPIN.

Je n'ai garde.

MARINE.

Voilà encore un plaissant visage, pour fermer  
la bouche à une femme !

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi, ni ton pere, ni ta mere, ni toute ta petite  
génération, ne me feroit pas rabattre une syllabe.

144 LA SERENADE,

SCAPIN.

Quelle est agréable !

MARINE.

Quand on parle bien , on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrois pas parler souvent.

MARINE.

Va , va , quand je ferai morte ; je me tairai assez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc sçavoir le contenu de la lettre ?

SCAPIN.

Moi , point du tout , je ne veux rien sçavoir.

MARINE & SCAPIN *parlent ensemble.*

MARINE.

Oh ! tu sçauras pourtant malgré que tu en ayes , que ma Maîtresse se marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vû ; que sa mere a terminé l'affaire , qu'elle prie Valere . . . Que la peste te creve , adieu.

SCAPIN.

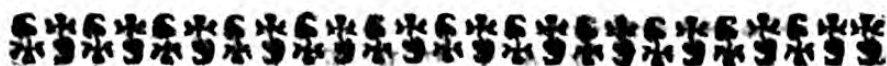
Oh ! tu auras menti , & il ne sera pas dit que tu me feras attendre malgré moi. Je ne veux rien sçavoir , laisse-moi en repos , garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puisse t'étrangler , adieu.



SCENE III.

SCAPIN *seul.*

**P** Ar ma foi c'est une charmante chose qu'une femme ! Quelle docilité d'esprit ! quelle complaisance ! Voilà une des plus raisonnables que je connoisse. Mais je m'amuse ici , & je dois aller promptement porter cette lettre à mon Maître , car il est diablement amoureux. Qui dit amoureux , dit impatient ; & qui dit impatient , suppose un homme qui a plutôt donné un coup de pied au cul que le bon jour. Mais le voilà.



SCENE IV.

VALERE , SCAPIN.

VALERE.

**H** E' bien , Scapin , aprens-moi des nouvelles de Leonore. L'as-tu vûë ? que t'a dit Marine ?

SCAPIN.

Marine ? Rien du tout. C'est une fille dont on ne scauroit tirer une parole.



46 LA SERENADE,

V A L E R E.

Marine ne t'a rien dit, elle qui parle tant.

S C A P I N.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien ; mais tout ce que j'ai pû comprendre de la volubilité de son discours, c'est qu'il faut renoncer à Leonore ; & le pis que j'y trouve, c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.

V A L E R E.

Quoi ! que dis-tu ? parle, explique-toi. Renoncer à Leonore !

S C A P I N.

Oùi, Monsieur.

V A L E R E.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement ?

S C A P I N.

Non, Monsieur.

V A L E R E.

Quoi ! tu n'as pû pénétrer. . . .

S C A P I N.

Oh, Monsieur, Marine est une fille impénétrable.

V A L E R E.

Que je suis malheureux !

S C A P I N.

Elle m'a seulement donné une petite lettre, qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

V A L E R E.

Eh ! donne donc, maçaut, donne donc.

*Il lit.*

*Si vous*

**S** I vous m'aimez autant que je vous aime , nous sommes les plus malheureuses personnes du monde. Ma Mere prétend me marier à un homme que je ne connois point. Détournez le malheur qui nous menace , & soiez certain que je choisirai plutôt la mort , que d'être jamais à d'autre qu'à vous.

Scapin ?

**S C A P I N.**

Monfieur ?

**V A L E R E.**

Que dis-tu de cette lettre-là ?

**S C A P I N.**

Je dis , Monfieur , que ce n'est pas-là une lettre de change.

**V A L E R E.**

Et je me laisserai enlever Leonore ; Non , non , Scapin , à quelque prix que ce soit , il faut empêcher . . . .

**S C A P I N.**

Monfieur , le Ciel m'a donné des talens merveilleux pour faire des mariages ; & je puis dire , sans vanité , qu'il n'y a guères de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie , qui n'ont jamais été achevez ; mais j'aime trop la propagation de l'espece , pour avoir le courage d'en rompre aucun.

**V A L E R E.**

Que tu fais mal à propos le mauvais plaisant ! Il faut . . . .

148 LA SERENADE,  
SCAPIN.

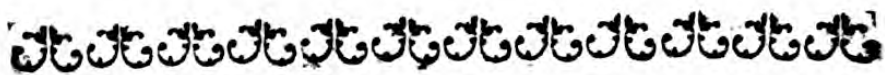
Paix, voici vôtre pere , le vilain Usurier, qui nous  
vendit si cher l'argent l'année passée , est avec lui,

V A L E R E,

Vient-il lui demander ce que je lui dois ?

S C A P I N.

Il seroit mal adressé. Ecoutons.



S C E N E V.

Mr. GRIFON, Mr. MATHIEU,

V A L E R E , S C A P I N.

Mr. G R I F O N.

**J**E vous donnai il y a huit jours , un sac de mille  
francs à faire valoir, dont j'ai vôtre billet, Mon-  
sieur Mathieu.

Mr. M A T H I E U.

Cela est vrai , Monsieur Grifon.

S C A P I N *à part.*

Le bon homme négocie avec les usuriers aussi-  
bien que nous , mais ce n'est pas de la même ma-  
nière.

Mr. G R I F O N.

Nous sommes convenus à trois mille huit cens  
livres , ce font encore deux cens Louis qu'il faut  
vous donner pour le Colier , Monsieur Mathieu,

Mr. M A T H I E U,

Oùi , Monsieur Grifon.

SCAPIN *à part.*

Cela nous accommoderoit bien.

VALERE *bas à Scapin.*

Paix , tai-toi.

Mr. GRIFON.

Passiez tantôt chez moi , ou envoyez-y quelqu'un de vôtre part , avec un billet de vôtre main , cela suffira ; c'est de l'argent comptant , Monsieur Mathieu.

Mr. MATHIEU.

Je n'en suis point en peine , & je vous laisse le Colier , Monsieur Grifon.

SCAPIN.

Un Colier de trois mille huit cens livres ? Le friand morceau !



## SCENE VI.

Mr. GRIFON , VALERE , SCAPIN.

Mr. GRIFON.

AH , vous voilà , mon fils ; que faites-vous-là ? y a-t-il long-tems que vous y êtes ?

VALERE.

Je ne fais que d'arriver.

Mr. GRIFON.

Qui est cet homme-là ?

150 LA SERENADE,

V A L E R E.

C'est , mon pere .....

Mr. G R I F O N.

Quoi ? c'est .....

V A L E R E.

Un Musicien de l'Opera.

Mr. G R I F O N.

Mauvaise connoissance , qu'un Musicien de l'Opera ! ils menent les gens au cabaret , il faut toujours paier pour eux.

S C A P I N.

De quoi diantre vous avisez-vous de me faire Musicien ? J'aimerois mieux être tout autre chose.

V A L E R E.

Tai-toi.

Mr. G R I F O N.

O ça , mon fils , j'ai une nouvelle à vous apprendre ; la presence du Musicien ne gâtera rien , & peut-être pourra-t'il nous être utile.

S C A P I N.

Vôtre imagination m'a fait Musicien par hazard , vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

Mr. G R I F O N.

Je vais me marier.

V A L E R E.

Vous marier , vous , mon pere.

Mr. G R I F O N.

Moi-même , en propre personne.



COMEDIE.

151

SCAPIN *à part.*

Je ne m'attendois pas à celui-là.

Mr. GRIFON.

Que dit Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous louer, Monsieur, de former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une première femme, vous hazardez d'en prendre une seconde, le péril ne vous rebute point ; cela est fier, cela est grand, cela est héroïque ; & pour ma part, je n'ai garde de manquer d'applaudir à une résolution aussi généreuse que la vôtre.

Mr. GRIFON.

Voilà un joli garçon.

VALERE.

Ce que j'en ai dit, mon pere, n'est que par l'intérêt que je prens à votre santé.

Mr. GRIFON.

Ne t'en mets point en peine, ce sont mes affaires.

SCAPIN.

Oùi, Monsieur, que Monsieur votre Pere vous donne seulement une Belle-mere bien faite, belle & jeune, & laissez-le faire : vous serez ravi qu'il se soit remarié sur ma parole.

Mr. GRIFON.

Oh ! je suis sûr qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant, Mr. de l'Opera, ce seroit que vous m'aidassiez à donner une petite Serenade à ma Maîtresse,

152 LA SERENADE,  
S C A P I N.

Une Serenade, dites-vous? Vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi. Musique Italienne, Française, je suis un homme à deux mains.

Mr. G R I F O N.

Tout de bon ?

S C A P I N.

Demandez à Monsieur votre fils. Je suis le premier homme du monde pour les Serenades, il m'en doit encore deux ou trois.

V A L E R E.

Oùi, mon Pere.

S C A P I N.

Ce n'est pas pour me vanter; mais en cas de Chanteurs, Simphonistes, Violistes, Theorbistes, Claveffinistes, Operas, Operateurs, Operatrices, Madelonistes, Catinistes, Margotistes, si difficiles qu'elles soient, j'ai tout cela dans ma manche.

Mr. G R I F O N.

Je voudrois une Serenade à bon marché.

S C A P I N.

Je ménagerai votre bourse, ne vous mettez pas en peine. Ils ne nous faudra que trente-six Violons, vingt Haut-bois, douze Basses, six Trompettes, vingt-quatre Tambours, cinq Orgues, & un Flageolet.

Mr. G R I F O N.

Eh fy donc ! voilà pour donner une Serenade à tout un Roiaume.

S C A P I N.

Pour les voix, nous prendrons seulement douze

COMEDIE. 153

basses , huit concordants , si basses-tailles , autant de quintes , quatre hautes - contres , huit faussés & douze dessus , moitié entiers , & moitié hongres.

Mr. G R I F O N

Vous nommez-là de quoi faire un regiment de Musique.

S C A P I N.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez - nous faire , je veux qu'il y ait dans cette Musique - là un espece de petit charivari , qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons Monsieur vôtre fils & moi , donner maintenant les ordres pour . . . .

Mr. G R I F O N.

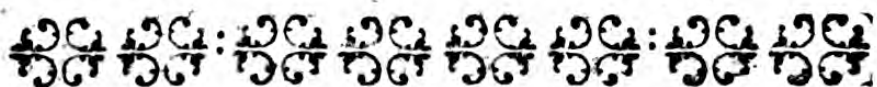
Attendez , on doit m'amener ma Maîtresse , je suis bien - aise que vous la voiez , & que vous m'en disiez vôtre sentiment l'un & l'autre.

S C A P I N.

Prenez-là belle & jeune, au moins; sur-tout d'humeur complaisante : tous vos amis vous conseilleroient la même chose.

V A L E R E.

Allons-nous en , je me meurs d'inquiétude.



SCENE VII.

Mr. GRIFON, VALERE, SCAPIN,  
Mad. ARGANTE, LEONORE,  
M A R I N E.

Mr. G R I F O N.

**N**E vous avois-je pas bien dit , qu'on devoit  
l'amener ? Voilà la Mere , & la Fille de  
chambre.

V A L E R E.

Que vois-je , Scapin ! C'est Leonore.

S C A P I N.

Autre incident.

Mad. A R G A N T E.

Allons , ma fille , aprochez , & saluez le Mari  
que je vous ai destiné.

L E O N O R E.

Quoi ! Madame , voilà la personne . . .

Mad. A R G A N T E.

Qu'avez-vous donc , Mademoiselle ? est-ce que  
Monsieur ne vous plaît pas ?

L E O N O R E.

Je ne dis pas cela , Madame , & je n'aurai jamais  
d'autres volontez que les vôtres.

COMEDIE. 155

VALERE.

Scapin, elle obéit à sa Mere, je suis perdu.

MARINE.

Il y a de l'erreur de calcul.

Mad. ARGANTE.

Je suis ravi, ma fille, de vous voir des sentimens raisonnables, & j'ai toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me desobéir.

LEONORE.

Vous desobéir, moi? j'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

Mr. GRIFON.

Voilà une fille bien née, n'est-il pas vrai?

SCAPIN.

Il y a ici du qui pro quo, sur ma parole.

LEONORE.

Tout ce que j'ai à me reprocher, Madame, c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion; & les choses sont dans un état à me permettre d'avoüer sans honte, que vôtre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble.

Mr. GRIFON.

Comme elle m'aime déjà! cela n'est pas croyable.

LEONORE.

Mais j'ai lieu de me plaindre; est-ce à moi de parler comme je fais, quand vous êtes si peu sensible, Valere, aux bontez que ma Mere a pour nous?

Mad. ARGANTE.

Comment donc, Valere? à qui en avez-vous?



156 LA SERENADE.

Mr. GRIFON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCAPIN.

Nous aprochons du dénouement.

Mad. ARGANTE.

Que voulez-vous dire avec votre Valere ?

LEONORE.

Ne m'avez-vous pas dit , Madame , que vous aviez conclu mon mariage ?

Mad. ARGANTE.

Qu'a de commun Valere avec votre mariage ? c'est à Monsieur Grifon que voilà , que je vous marie.

Mr. GRIFON.

Oüi , mignonne , c'est moi qui aurai l'honneur que de ...

LEONORE.

Vous , Monsieur ?

Mad. ARGANTE.

Je voudrois bien , pour voir , que vous ne le trouvassiez pas bon !

Mr. GRIFON.

Monsieur mon Fils , par quelle aventure est-il mention de vous dans tout ceci ?

VALERE.

Par une aventure fort naturelle , mon Pere ,

Mr. GRIFON.

Comment , une aventure fort naturelle ?

MARINE.

Oüi , Monsieur ; Mademoiselle est fille , Monsieur est garçon ; elle est aimable , il est joli homme , ils

COMEDIE. 157

ont fait connoissance , ils s'aiment , ils sont dans le goût de s'épouser , y a-t'il rien-là que de fort naturel ?

SCAPIN.

Il n'est point question de la nature là-dedans , c'est la raison & l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages. Monsieur est le pere , Madame est la mere ; la raison est de leur côté , la nature est une forte , & vous aussi , ma mie.

Mad. ARGANTE.

Il a raison.

LEONORE.

Quoi ? à l'âge que j'ai , ma Mere , vous voudriez me faire épouser un homme comme Monsieur ? Vous n'y songez pas.

VALERE.

Quoi ? à l'âge que vous avez , mon Pere , vous voudriez vous marier à une fille comme Mademoiselle , je croi que vous rêvez.

LEONORE.

En vérité , ma Mere , vous êtes trop raisonnable pour exiger de moi une chose aussi éloignée de bon sens.

VALERE.

Sérieusement parlant , mon Pere , vous n'êtes point d'âge encore à radoter.

Mad. ARGANTE.

Oùais ! & où sommes-nous donc ? allons , petite ridicule , qu'on donne tout-à-l'heure la main à Monsieur.

158 LA SERENADE,

V A L E R E.

Non pas , Madame , s'il vous plaît.

Mr. G R I F O N.

Qu'est-ce à dire ?

V A L E R E.

Avec votre permission , mon Pere , cela ne sera pas , je vous assure.

Mr. G R I F O N.

Cela ne sera pas ! que dites-vous à cela, Monsieur le Musicien ?

S C A P I N.

Vous avez-là un grand garçon bien mal moriginé , Monsieur.

Mr. G R I F O N *à Valere.*

Pendart !

V A L E R E.

Que diroit-on dans le monde, si en ma presence je vous laissois faire une action aussi extravagante que celle-là ?

Mr. G R I F O N.

Quoi donc ! extravagante ? comment donc ? à son pere , malheureux !

M A R I N E.

A votre pere !

S C A P I N.

A votre propre pere !

V A L E R E.

Quand il seroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'est encore , je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

Mr.

COMÉDIE. 159

Mr. GRIFON.

Ma's quelle Comédie jouons - nous donc ici ? Je vous demande pardon pour mon fils , Madame.

Mad. ARGANTE.

Cela n'est rien ; j'ay bien des excuses à vous faire pour ma fille , Monsieur.

MARINE.

Voilà des enfans bien obstinez : mais aussi , pourquoi vous exposer à vous marier , sans sçavoir si Monsieur vôtre fils le voudra bien.

Mr. GRIFON.

S'il le voudra bien ?

SCAPIN.

Monsieur , avec trois ou quatre cens pistoles nous pourrions-nous point le mettre à la raison.

Mr. GRIFON.

Je l'y mettrai bien sans cela.

Mad. ARGANTE.

Et moi, je vous répons de cette petite impertinente-là ; elle vous épousera , ou je la mettrai dans un lieu , d'où elle ne sortira de long-tems.

LEONORE.

J'y demeurerai plutôt toute ma vie , que d'épouser un homme que je n'aime point.

Mr. GRIFON.

Elle s'en va , Madame.

Mad. ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine , je sçaurai la réduire : elle sera vôtre femme aujourd'hui , ou vous mourrez de mort subite.

Mr. G R I F O N.

De mort subite ! Voila à quoi vous m'exposez ,  
 Monsieur le coquin. Laisse-moi faire , je veux l'é-  
 pouser à ta barbe ; je m'en vais dépenser tout mon  
 bien pour m'en faire aimer : je lui donnerai des Pre-  
 ens , des Bijoux , des Maisons , des Contrats , des  
 Cadeaux , des Festins , des Serenades. Des Serena-  
 des. Monsieur le Musicien ; je lui ferai des enfans ,  
 pour te faire enrager.

S C A P I N.

Oh ! pour celui-là on vous en défie.



## S C E N E V I I I .

V A L E R E , S C A P I N .

V A L E R E .

**N** On , Scapin , il n'y a point d'extrémité où je  
 ne me porte , pour empêcher ce mariage.

S C A P I N .

Doucement , Monsieur , nous abaisserons les fu-  
 mées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai pris  
 le soin d'une Serenade ; il vient de négocier un Co-  
 lier : laissez-moi faire. Mais le diable est que nous  
 n'avons point d'argent.

V A L E R E .

{ Ah ! mon pauvre Scapin , cherche , imagine , in-



C O M E D I E. 161

vente des moyens , pour en trouver ; engage tout ,  
vend tout , donne tout.

S C A P I N.

Hé ! que diable engager , que vendre ? Pour tout  
meuble & immeuble , vous n'avez que vôtre habit  
& le mien , encore le Tailleur n'est-il pas païé.

V A L E R E.

Quoi tu ne peux trouver ?

S C A P I N.

Depuis que je travaille pour vous , les ressorts de  
mon esprit emprunteur sont diablement usez.

V A L E R E.

Mais , quoi...

S C A P I N.

Laissez-moi un peu rêver tout seul. J'ai ma Sere-  
nade en tête. Si je pouvois avoir seulement de quoi  
paier les Musiciens dont je me veux...

V A L E R E.

A quoi bon...

S C A P I N.

J'ai besoin de me recueillir , vous dis-je , laissez-  
moi en repos , & allez fortifier Leonore dans le  
dessein de ne point épouser vôtre pere.

V A L E R E.

Il faut vouloir tout ce qu'il veut , j'ai besoin de  
lui.



## SCENE IX.

## SCAPIN.

**C**E n'est pas une petite affaire pour un valet d'honneur, d'avoir à soutenir les intérêts d'un Maître qui n'a point d'argent. On s'acoquine à servir ces gredins-là, je ne sçai pourquoi, ils ne paient point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois; on a plus d'esprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies, dont ils ne sont tout au plus que de moitié; & avec tout cela nous sommes les valets, & ils sont les Maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétens à l'avenir travailler pour mon compte; ceci fini je veux devenir Maître à mon tour. Mais que vois-je ?





SCENE X.

CHAMPAGNE, SCAPIN.

CHAMPAGNE.

**H**E' c'est toi, mon pauvre Scapin.

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce pais-ci !

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu, mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une espece de scrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avoit deffendu de paroître à la Ville, elle me prescrivoit un tems pour voiajer : mes voiajes sont finis, je reparois sur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à present ? Je t'ai vû autrefois le plus adroit grison, &, soit dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela, mon ami. La Justice aujourd-

164 LA SERENADE,  
d'hui a l'esprit si mal tourné ; il n'y a plus rien à  
faire dans le commerce. Elle prend toujours les  
choses du mauvais côté , j'ai renoncé aux vanitez  
du monde , & je me suis jetté dans la réforme.

S C A P I N.

Toi , dans la réforme.

C H A M P A G N E.

Oùï , mon enfant. Il faut faire une fin. Je me  
suis retiré , je prête sur gages.

S C A P I N.

La retraite est méritoire.

C H A M P A G N E.

Ma foi , il n'y a plus que ce métier - là pour  
faire quelque chose ; il n'y a rien de tel, quand on  
a de l'argent , d'en aider des particuliers dans leurs  
nécessitez pressantes.

S C A P I N.

Voilà un motif fort charitable.

C H A M P A G N E.

Je me suis associé d'un fort honnête homme ,  
qui est , je pense , lui , associé d'un autre fort hon-  
nête homme chez qui il m'envoie prendre deux  
mille huit cens livres.

S C A P I N.

Deux mille huit cens livres ; ( *à part* ) Serions-  
nous assez heureux . . . Cela seroit admirable. Tu  
es associé avec Monsieur Mathieu ?

C H A M P A G N E.

Avec Monsieur Mathieu ; mais je fais un peu su-  
balterne à la vérité. Nous demeurons ensemble , il

COMEDIE. 165

me logé fort haut , me meuble modestement ,  
m'habille chaudement pour l'Esté , fraîchement  
pour l'Hiver , me nourrit sobrement , ne me don-  
ne point de gages , mais ce que je prens c'est pour  
moi.

S C A P I N.

Voilà une bonne condition. Et, dis-moi, es-tu tou-  
jours aussi ivrogne qu'avant ta Lettre de cachet ?

C H A M P A G N E.

Je bois beaucoup de vin , mais je ne l'aime pas.

S C A P I N.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cens livres ?

C H A M P A G N E.

Deux mille huit cens livres.

S C A P I N.

Chez Monsieur Grifon.

C H A M P A G N E.

C'est le nom de nôtre associé. Qui te l'a dit ?

S C A P I N.

Pour le surplus d'un colier que Monsieur Mathieu  
lui a vendu ?

C H A M P A G N E.

Je l'ai ouï-dire ainsi.

S C A P I N.

Et tu as un billet de Monsieur Mathieu , pour  
marque que tu ne viens pas à faux ?

C H A M P A G N E.

Cela est comme tu le dis. Voilà le billet. Hé !  
d'où diantre sçais-tu tout cela ?

S C A P I N.

Je suis l'associé du fils de Monsieur Grifon , moi.



166 LA SERENADE,  
CHAMPAGNE.

Quoi tu te mêles aussi...

SCAPIN.

Nous ne sommes associés que pour emprunter,  
nous autres. Le connois-tu Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connoît-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN.

Tant mieux. Monsieur Grifon n'est pas au logis ;  
& en attendant qu'il vienne , nous pouvons aller re-  
nouveler connoissance au cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur , je ne refuse point des parties  
d'honneur.

SCAPIN.

Morbleu, j'enrage. Voilà un homme à qui j'ai af-  
faire , mais ce ne sera que pour un moment. Va t'en  
m'attendre ici près, aux Barreaux verds ; & faire tirer  
bouteille. Voilà un fripon que je friponnerai sur ma  
parole , si je puis seulement attraper le billet.



SCENE XI.

Mr. GRIFON, MARINE, SCAPIN.

MARINE.

**J**E vous dis, Monsieur, que vous aurez plus de peine que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, je vous cherchois pour vous dire que dans peu votre Serenade fera en état.

Mr. GRIFON.

Bon, voilà ma maison, & voilà celle de ma Maîtresse.

SCAPIN.

Tant mieux, cela est fort commode pour mon dessein.

Mr GRIFON.

Tu dis donc, Marine, que tu viens de la part de Leonore.

MARINE.

Oùi, Monsieur, pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevûë.

Mr GRIFON.

Elle revient à elle, j'en suis bien-aïse.

MARINE.

Elle est au desespoir de n'avoir pû se contrain-

168 LA SERENADE,

dre devant Madame sa mere ; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

Mr. G R I F O N.

Voilà un fort sot compliment. Je n'ai que faire de ces excuses-là.

M A R I N E.

Elle sçait trop bien vivre pour manquer à la civilité ; elle m'a chargé de vous prier de ne point presser Madame sa mere sur vôtre mariage , & de lui donner du tems pour s'accoûtumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

Mr. G R I F O N.

Vous êtes une impertinente , ma mie , & je ne sçai ....

M A R I N E.

Je vous demande pardon, Monsieur , je vous respecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous déplaît. Ce sont les sentimens de ma Maîtresse que je vous explique le plus clairement & le plus succinctement qu'il m'est possible.

Mr. G R I F O N.

Je ne veux point sçavoir ses sentimens, tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

M A R I N E.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change ; & quelque aversion qu'elle ait pour vous , elle ne laissera pas de vous épouser , si elle m'en veut croire. Vous n'avez que vôtre âge , vôtre air , & vôtre visage contre vous , dans le fond ; je gagerois que vous avez les meilleures manieres du monde.

Mr. G R I F O N.

Voilà une insolente , qui a mon nez , me vient chanter pouille.

M A R I N E.

C'est vôtre phisionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée ; elle en reviendra peut-être , & vous aimera à la folie , que sçait-on ? Vous ne seriez pas le premier magot qui auroit épousé une jolie fille.

Mr. G R I F O N.

Malgré tout ce qu'elle me dit , je ne veux point me fâcher , elle peut me rendre service. Tu me parois d'agréable humeur.

M A R I N E.

Je suis assez franche , comme vous voyez.

Mr. G R I F O N.

C'est ce qui me semble. Je veux être de tes amis ; & si le mariage se fait , ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu en confidence , quelle sorte de caractère est-ce que Leonore , & que faudroit-il que je fisse pour lui plaire ?

M A R I N E.

Vous n'avez qu'à mourir , Monsieur ; c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

Mr. G R I F O N.

Ce n'est pas-là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle ?

M A R I N E.

Ah ! de l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connois qu'un petit défaut,

170 LA SERENADE;

Mr. GRIFON.

Quel est-il ?

M A R I N E.

C'est , Monsieur , que quand elle s'est mis quelque chose en tête , & qu'on s'avise de la contredire, elle crie , elle peste , elle jure , elle bat , elle mord, elle égratigne , elle estropie même en cas de besoin , mais dans le fond c'est une bon enfant.

Mr. GRIFON.

Voilà une humeur bien douce vraiment ! Et avec cela n'a-t'elle point quelque passion dominante ?

M A R I N E.

Non , Monsieur , rien ne la domine , elle a du goût pour toutes les belles manieres: elle vend, pour jouer , tout ce qu'elle a ; elle met ses nipes en gages pour aller à l'Opéra & à la Comédie , elle court le Bal sept fois la semaine seulement , elle fesse son vin de Champagne à merveille , & sur la fin du repas elle devient fort tendre.

Mr. GRIFON.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer ?

M A R I N E.

Oüi , Monsieur , sur la fin d'un repas ; & je vais lui faire entendre que pour un mari vous valez cent fois mieux qu'un autre.

Mr. GRIFON.

Cela est vrai , au moins.

M A R I N E.

Assurément. Dans ce siècle-ci , quand un mari laisse faire à sa femyne tout ce qu'elle veut , c'est un homme



COMEDIE. 171

Homme adorable , on ne peut pas lui demander autre chose.

Mr. GRIFON.

Ah , mon enfant , tu peux l'assurer de ma part que si jamais elle est ma femme , je ne la contraindrai jamais en la moindre bagatelle.

M A R I N E.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vais lui proposer vos conventions ; & comme il n'y a rien dans ces articles-là qui répugne à la Coutume , je ne doute point qu'elle ne les accepte.

Mr. GRIFON.

Cette fille a quelque chose de bon dans ses manières. Ah , ah , voilà une plaisante figure d'homme ?

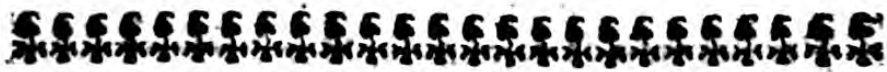


SCENE XII.

Mr. GRIFON , SCAPIN *déguisé* ;  
*une emplâtre sur l'œil.*

S C A P I N.

**N**E pourriez-vous point , Monsieur , me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon ?



SCENE XIII.

SCAPIN , VALERE , LEONORE ,  
MARINE.

SCAPIN.

**P**Ar ma foi , voilà qui ne va pas mal ; mais voici mon Maître avec sa Maîtresse , il ne me reconnoîtra pas.

LEONORE.

Comptez , Valere , que rien ne me peut faire changer.

VALERE.

Ah ! charmante Leonore , que vous devez me paroître adorable avec de pareils sentimens.

SCAPIN.

Monfieur , je vous donne le bon jour. Y a-t'il long-tems que vous êtes en cette Ville ? Vos affaires vont-elles bien ? comment gouvernez-vous la joie avec cet aimable enfant ?

VALERE.

Que me veut cet ivrogne-là ? Qui êtes-vous , mon ami ?

SCAPIN.

Je fuis un honnête garçon , qui connois vos befoins, & qui viens vous offrir deux cens pistoles que

me va donner Monsieur votre pere. (*Scapin ôte son emplâtre.*)

V A L E R E.

C'est toi, Scapin ! qui t'auroit reconnu ?

S C A P I N.

Vous voyez, Monsieur, ce qu'on fait pour vous.

M A R I N E.

Par ma foi, voilà un méchant borgne.

V A L E R E.

Et tu as trouvé le moien de tirer deux cens pistoles de mon pere ?

S C A P I N.

Il va me les livrer. J'ai encore un colier à escamoter, mais j'aurois besoin tout à l'heure de quelques gens de main.

V A L E R E.

Tout à l'heure ? & où veux-tu que je les cherche à present ?

M A R I N E.

Monsieur, je suis à votre service. Pour la main, je l'ai aussi bonne que la langue.

S C A P I N.

Toi ? mais serois-tu fille à travailler de nuit ?

M A R I N E.

Pourquoi non ? c'est dans ce tems-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies, qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

S C A P I N.

Bon, bon, il ne me faut pas de plus vaillans cham-

176 LA SERENADE,  
pions pour mon dessein. Mais j'entens Monsieur  
Grifon, allez m'attendre au prochain détour, je  
vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.



## SCENE XIV.

**Mr. GRIFON, SCAPIN** *remettant  
son emplâtre sur l'autre œil, voyant  
Monsieur Grifon arriver.*

**Mr. GRIFON.**

**I**L y a deux cens Louis neufs dans cette bourse.  
Voyons si je ne me suis point trompé.

**SCAPIN.**

Vous êtes trop exact, & vous sçavez trop bien  
compter.

**Mr GRIFON.**

Il n'importe, Monsieur; pour plus grande seu-  
reté...

**SCAPIN.**

Je ne regarderai point après vous, Monsieur; &  
le compere Mathieu me l'a deffendu.

**Mr. GRIFON.**

Vous êtes le maître, serviteur.

COMEDIE. 77  
SCAPIN.

Voilà de quoi paier la Serenade.



SCENE XV.

Mr. GRIFON *seul.*

**M**R. Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois, me voilà quitte. Je ne sçai ce que cela signifie, mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour! La nuit devient obscure, & le Musicien se yroit être ici





180 LA SERENADE,  
CHAMPAGNE.

Le diable emporte, si je l'aurois deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons, Monsieur Mathieu, cet autre vilain, ce ladre . . .

Mr. GRIFON.

Ce pendart-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience ; oui, c'est bien dit, allons doucement à Monsieur Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il est arrivé que par la concomitance d'un colier ; enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.

Mr. GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t-on pour jouer le personnage que tu fais ?

CHAMPAGNE.

Comme Monsieur Mathieu est un vilain, je ne gagne pas grande chose ; mais je suis sobre.

Mr. GRIFON.

Il y paroît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous êtes Mr. Grifon, je suis Mr. Champagne, donnez-moi de l'argent au plus vite, car j'ai hâte.

Mr. GRIFON.

Que je te donne de l'argent ?

CHAMPAGNE.

Oùï parbleu, de l'argent, je ne perds point le jugement, j'ai beau boire, il me faut huit cens

C O M E D I E. 181.

deux mille & quelques livres, j'ai le billet de Mr. Mathieu, vous allez voir, car je n'y voi gouté.

Mr. G R I F O N.

Voilà justement l'encloûture. Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami. Si tu as le billet de Mr. Mathieu, je t'en donnerai.

C H A M P A G N E.

Cela est fort judicieux & fort raisonnable, j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point, ce diable de billet.

Mr. G R I F O N.

Cherche bien.

C H A M P A G N E.

Je ne trouve rien, la peste m'étouffe. Je l'avois pourtant avant que d'aller au cabaret.

Mr. G R I F O N.

Trouve-le donc.

C H A M P A G N E.

Oh! vous en demandez trop. Quand on a bû, on ne peut pas trouver sa maison; vous voulez que je retrouve un billet: il n'y a pas de raison à cela.

Mr. G R I F O N.

Tu en as beaucoup, toi.

C H A M P A G N E.

Ecoutez, ne nous brouillons point. J'étois de sang froid quand je l'ai perdu, je le trouverai quand je serai de sang froid, cela est infailible; jusqu'au revoir.

Mr. G R I F O N.

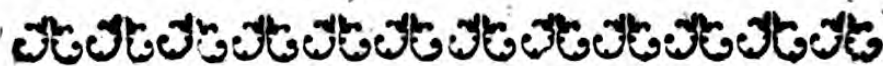
Il n'est pas si yvre qu'il paroît.



SCENE XVII.

Mr. GRIFON *seul.*

**M**onsieur mon fils choisit mal les gens ; il est plus mal-aisé de m'attraper qu'on ne s' imagine : quelque nuit qu'il fasse , je connois les fourbes d'une lieuë.



SCENE XVIII.

SCAPIN , Mr. GRIFON.

SCAPIN.

**A**llons , Monsieur , de la joie , vive l'Amour & la Musique , je vous amene ici tout un Opéra.  
Mr. GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

SCAPIN.

Pour nous éclairer , Monsieur ; ma Musique est une Musique de conséquence , il faut voir clair à ce qu'on fait ; allons , Messieurs de la symphonie.

FIN

SERENADE

COMEDIE.

185

SERENADE.

Mr. GRIFON, SCAPIN, PLUSIEURS  
SIMPONISTES, DANSEURS  
ET MUSICIENS.

UN VENITIEN chante,

**H** Or che piu belle  
Splendor le stelle

*Il sonno sbandite amanti*

*Con suoni , con canti ,*

*La cruda svegliate ,*

*Fate , fate ,*

*Che veda i suo rigori ,*

*E miei dolori.*

LA VENITIENNE.

*Forse chil lungo piangere ,*

*Potra frangere*

*Sua crudeltà ,*

*Ed undi merce ,*

*La tua fe ritrouvera.*

LE VENITIEN.

*Amanti*

*Costanti,*

Tome II.

LR

## LA SERENADE ;

*Sofrite le penne ,  
 Portate catene ,  
 Sperate merce ,  
 Tra doglie martiri ,  
 Fra pianti , e sospiri ,  
 Si prova la fe.  
 Amanti costanti ,  
 Sperate merce.*

## LA VENITIENNE.

*Spero , spero chun di l'amor  
 Dara pace al dolor ,  
 Il mio fedel ardor ,  
 Pol ben far  
 Triomphar  
 Questo misero cuor.*

## SCAPIN.

Peut-être que l'Italien ne vous plaît pas , il faut vous servir à la Françoisé.

*Scapin va chercher six femmes déguisées avec des manteaux rouges , qui viennent en dansant , & font un spectacle.*

## SCAPIN,

*Amis , tenez-vous tout prêts ,  
 La bête est dans nos filets ;  
 Lorsqu'un vieux fou s'échape*



COMEDIE. 185

*D'être amoureux sur ses vieux ans ,  
Il faut qu'il mette la nape ,  
Et qu'on boive à ses dépens.*

LE CHOEUR.

*Il faut qu'il mette la nape ,  
Et qu'on boive à ses dépens.*

A I R.

*Vive la jeunesse ,  
Vive le Printemps ,  
C'est le tems  
De la tendresse.  
Fuyez d'ici sombre vieillesse ;  
Car en amour les vieillards ne sont bons  
Qu'à païer les violons.*

UNE MUSICIENNE.

*Un jour un vieux hibou  
Se mit dans la cervelle  
D'épouser une hirondelle ,  
Jeune & belle ,  
Dont l'Amour l'avoit rendu fou.  
Il pria les oiseaux de chanter à la fête.  
Tout s'enfuit en voyant une si laide bête.  
Il n'y resta que le coucou.*

186 LA SERENADE,

Mr. G R I F O N.

Monfieur le Muficien , voilà de vilaines paroles.

S C A P I N.

Pardonnez-moi , Monfieur , ce font des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus & de Vulcain. Mais allons au fait.

*Les Violons jouent un air , fur lequel les femmes de la Serenade dansent , & en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de Monfieur Grifon & de Scapin.*

Mr. G R I F O N.

Miféricorde ! des pistolets , Mr. le Muficien !

S C A P I N.

Paix , paix , ne faisons point de bruit , nous ne fommes pas les plus forts.

Mr. G R I F O N.

Ils prennent mon chapeau , Mr. le Muficien.

S C A P I N.

Et paix , paix , ils prennent le mien , & je ne dis mot.

Mr. G R I F O N.

Ils me deshabilent , Mr. le Muficien.

S C A P I N.

Hé comme vous criez ! faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps ?

Mr. G R I F O N.

Ils fouillent dans mes poches , Mr. le Muficien & prennent ma bourse.

COMEDIE. 187

SCAPIN.

Ils fouillent aussi dans les miennes ; mais il n'y a rien , ils seront bien attrapez.

Mr. GRIFON.

Ils me prennent un colier de quatre cens pistoles , Mr. le Musicien.

SCAPIN.

Bon , bon , ils ne tuèrent personne,

Mr. GRIFON.

Ah ! la maudite Serenade !



\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

VALERE, SCAPIN, Mr. GRIFON,  
LEONORE, MARINE,  
DANSEURS.

VALERE.

AH, mon Pere ! comme vous voilà ! & d'où venez-vous ?

SCAPIN.

Nous venons de donner une Serenade.

Mr. GRIFON.

Ah ! Valere , je suis mort , on vient de me voler un colier de quatre cens pistoles.

VALERE.

Ne vous allarmez point , mon Pere , je vous amene vos Voleurs.

*Leonore & Marine jettent leurs manteaux.*

M. GRIFON.

Miséricorde ! Leonore , Marine !

MARINE.

Oùi, Monsieur, c'est nous qui avons fait le coup.

SCAPIN.

Ah ! coquine , tu iras aux galeres,

VALERE.

Si vous voulez consentir que j'épouse Leonore, je vous montrerai votre colier.

Mr. GRIFON.

Mon colier ? Ah ! je te promets que si je le retrouve , je consens à tout.

VALERE.

Je n'irai pas loin.

Mr. GRIFON *voulant prendre le colier.*

Ah ! mon cher colier !

VALERE.

'Ah ! tout beau , s'il vous plaît , mon Pere ; je vous ai dit que je vous le ferois voir , mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrois. Quand une fille se marie , elle a besoin d'un colier , en voilà un tout trouvé. Je vous prie , Mademoiselle , de l'accepter pour l'amour de moi.

Mr. GRIFON.

Comment donc ?

SCAPIN.

Vous voulez bien , Monsieur , que je vous fasse aussi mes petites excuses , & que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantôt donné deux cens Louïs , c'étoit moi , & que je ne suis qu'une façon de Musicien.

Mr. GRIFON.

Double pendart. Ah ! je suis assassiné. Quelle maudite journée ! Non , je ne veux jamais entendre parler ni de fils , ni de maîtresse , ni d'amour , ni



190 LA SERENADE, &c.

de mariage , & je vous donne tous à tous les diables.

M A R I N E.

Tant mieux. Voilà peut-être la première chose qu'il ait donné de sa vie.

S C A P I N chante , & le Chœur répète.

*J'offre ici mon sçavoir faire  
A tous ceux qui n'ont point d'argent ,  
Je croi que le nombre en est grand ,  
Et je n'aurai pas peu d'affaire.*

*Malgré toute ma ressource ,  
Gardez-vous d'un sexe enchanteur ;  
Non content de prendre le cœur ,  
Il en veut encore à la bourse.*



**L E B A L.**

**C O M E D I E.**

**REPRESENTE'E EN 1694.**



## A C T E U R S.

**L**EONORE.

VALERE, *Amant de Leonore.*

L I S E T T E.

M E R L I N.

GERONTE, *Pere de Leonore.*

Mr. DE SOTANCOUR, *Bourgeois  
de Falaise.*

FIJAC, *Gascon.*

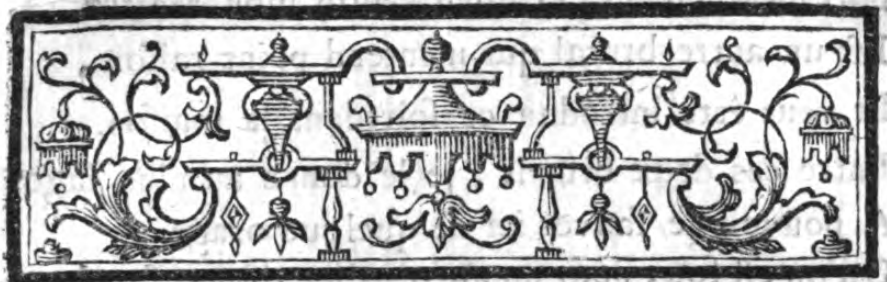
MATHIEU CROCHET, *Cousin  
de Mr. de Sotancour.*

Mr. GRASSET, *Rotisseur.*

Mr. DE LA MONTAGNE, *Mar-  
chand de Vin.*

G I L L E T T E.

*Troupe de Masques.*



# LE BAL.

C O M E D I E.

\*\*\*\*\*

SCENE PREMIERE.

M E R L I N *seul.*



E voici dans Charone , & voilà le  
logis

Où l'amour nous conduit , gardons  
d'être surpris.

Il fait ma foi bien chaud ; j'ai bien eu de la  
peine ,

Je suis venu sans boire , ouf ! je suis hors d'ha-  
leine ,

Je risque dans ce lieu bien plus qu'au Cabaret.

Monseigneur Geronte a l'air d'un petit indiscret ,

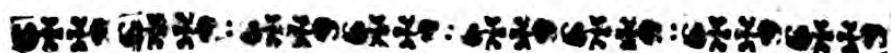
S'il me voit , ce vieillard me conduira peut-être

Fort incivilement. D'ailleurs aussi mon Maître,  
 Est un autre brutal qui n'entend point raison,  
 Et veut être introduit ce soir dans la maison.  
 Entre ces deux écüeils, je le donne au plus sage  
 A pouvoir se sauver ici de quelque orage.  
 Qu'on est fou, pour un autre, aller risquer son dos!  
 Ah ! qu'un grand Philosophe a dit bien à propos,  
 Qu'un bon valet étoit une pièce bien rare !  
 On dit que pour la nôce ici tout se prépare ;  
 Je veux en tapinois faire la guerre à l'œil.  
 Déjà la nuit commence à s'habiller de deüil ;  
 Lisette dans ces lieux m'a promis de se rendre,  
 Pour sçavoir quel parti mon Maître pourra prendre.

Mais j'entrevois quelqu'un,



SCENE



SCENE II.

MERLIN, Mr. GRASSET,  
*Rotisseur, tenant un plat de rot; & Mr.*  
 LA MONTAGNE, *un panier*  
*de Bouteilles.*

Mr. GRASSET.

**M**onsieur, voilà le rôti.

Mr. LA MONTAGNE.

Monsieur, voilà le vin.

MERLIN.

Vous venez à propos,  
 Ils me prennent sans doute ici pour l'œconome;  
 Profitons de l'erreur, faisons le Majordôme.

Mr. GRASSET.

Voilà douze poulets à la pâte nouris,  
 Autant de pigeons gras dont les culs sont farcis?  
 Poules de Caux, pluviers, une demi-douzaine  
 De raffles de genets, six lapins de garenne,  
 Deux jeunes marcaffins, avec quatre faisans,  
 Le tout est couronné de soixante ortolans,  
 Et des perdrix, morbleu, d'un fumet admirable,  
 Sentez plutôt. Quel baume!

MERLIN.

Oùï, je me donne au Diable.



Ce gibier est charmant , & je le garantis  
Bourgeois , & né natif en plaine S. Denis.

Mr. G R A S S E T.

Monfieur !

M E R L I N.

Oh ! je connois vos tours. Qu'il vous fouviene  
Qu'un jour étant chez vous, par malheur la garenne  
S'ouvrit , & qu'aussi-tôt on vit tous vos garçons  
S'armer habilement de broches , de bâtons ,  
Et qu'ils eurent grande peine avec cet air fi brave ,  
A faire rembûcher au fond de vôtre cave ,  
Et dans vôtre grenier , tous les lapins hiards ,  
Qu'on voit dans la ruë abondamment épars.

Mr. G R A S S E T.

Je ne mérite pas , Monfieur , un tel reproche.

M E R L I N *prend deux perdrix qu'il met  
dans fa poche.*

Donnez-moi deux perdrix, allez coucher en broche,  
Et fouvenez-vous bien , vous & vos galopins  
De mieux à l'avenir enfermer vos lapins :

Entrez. Pour vous , Monfieur , qui portez la ven-  
dange ,

Vous ne valez pas mieux, on ne perd rien au change.  
C'est-là tout mon vin ?

Mr. L A M O N T A G N E.

Tout. On n'est pas un fripon ,  
Il faut être en ce monde ou marchand ou larron.

M E R L I N *tirant une bouteille.*

On est bien tous les deux. Voyons, sans vous déplaire.

C O M E D I E.

197

Cette bouteille-ci me paroît bien legere.  
Vous êtes un fripon , un scelerat.

Mr. L A M O N T A G N E.

Monfieur ,

Vous me rendez confus ,

M E R L I N.

Un Arabe , un voleur.

Mr. L A M O N T A G N E.

Vous avez des bontez !

M E R L I N.

Sans parler de la colle ,  
Ni des ingrédiens dont vôtre art nous defole ,  
Je vous y tiens ; voilà , Monfieur le Gargotier ,  
Des bouteilles qui font faites d'un triple ozier.  
Ah ! Monfieur le pendart !

*Il défait une bouteille couverte de trois ou  
quatre oziers , enforte qu'il n'en demeure  
qu'un fort petit.*

Mr. L A M O N T A G N E.

Mais ce n'est pas ma faute,

Le Marchand. ....

M E R L I N.

Se peut-il volerie auffi haute ?  
De l'or & des grandeurs je n'en demande pas ,  
Juste Ciel : feulement fais qu'avant mon trépas ,  
Je puiſſe de mes yeux voir trois de ces Corfaires ,  
Ornant superbement trois bois patibulaires ,  
Pour prix de leurs larcins , en public élevez ,

Danser la sarabande à deux pieds des pavez.

Voilà les vœux ardents que fait pour vôtre avancé ;

Le plus sincère ami que vous aiez en France.

Adieu. . . . Laissez-m'en d'eux, comme un échantillon,

Pour montrer qu'à bon droit vous passez pour fripon.

*Il les met dans ses poches, & en prend une troisième.*

Mr. LA MONTAGNE.

Vous m'avez pris mon vin ?

Mr GRASSET.

Qui me paiera ma viande ?

M E R L I N.

Je l'ai fait à dessein. Hipocrate commande,

Et dit en quelque endroit, que pour se bien porter ;

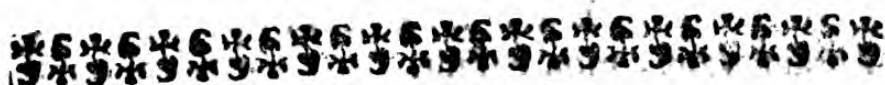
Il se faut quelquefois dérober un souper.

Si toute cette troupe, & celui qui l'envoie,

Etoit au fond de l'eau que j'en aurois de joie !

Voilà la nôce en branle. ( *Il boit.* )





SCENE III,

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

**A**H! Merlin, te voilà  
La bouteille à la main, que diantre fais-tu-là ?

MERLIN *boit.*

En t'attendant, tu vois que je me défennuie.

LISETTE.

Tout est perdu, Merlin, Leonor se marie.  
Monsieur de Sotancour, pour nous faire enrager,  
De Falaise à Paris vient par le Messager.  
Il arrive en ce jour; & pour lui faire fête,  
Hors ma maîtresse & moi, tout le monde s'apprête.

MERLIN *boit.*

Que j'en ai de chagrin !

LISETTE.

Pour faire un plein régal,  
Ce soir avant la nôce, on donne ici le bal.

MERLIN *vidant sa bouteille.*

On donne ici le bal ? l'affaire est donc finie ?

L E B A L ,  
L I S E T T E .

Autant vaut , mon enfant .

M E R L I N .

Morbleu , j'entre en furie ,  
En songeant qu'un morceau si tendre & si friand  
Doit tomber sous la main d'un maudit Bas-Nor-  
mand ,

Et de Falaise encor . Dis-moi , Monsieur Geronte ,  
Pere de Leonor , ne meurt-il point de honte ?

L I S E T T E .

Ce Normand a , dit-il , plus de cent mille écus ?  
Et pour faire un mari , c'est autant de vertus .

M E R L I N .

Et que dit ta Maîtresse ?

L I S E T T E .

Elle se desespere ,  
S'arrache les cheveux .

M E R L I N .

Autant en fait Valere .

A table aux Entonnoirs , dans un grand embarras ,  
Le pauvre Diable attend sa vie ou son trépas .

L I S E T T E .

Il peut donc maintenant , puisque l'affaire est faite ,  
Mourir quand il voudra .

M E R L I N .

Quoi , ma pauvre Lisette ,  
Laisserons-nous crever un pauvre agonisant ?

L I S E T T E .

N'as-tu point de remède à ce mal si pressant ?  
Quelque elixir heureux , quelque once d'emetique ?

C O M E D I E.

204

M E R L I N.

Mais toi , ne peux-tu rien tirer de ta boutique ?  
J'ai fait le Diable à quatre.

L I S E T T E.

Et j'ai fait le dragon ;

Moi. J'attends même encore un mien parent Gascon  
A qui j'ai fait le bec , & qui ce soir s'engage  
A venir traverser ce maudit mariage.

M E R L I N.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'emploi ?

L I S E T T E.

C'est un fourbe , un fripon , à peu près comme toi.

M E R L I N.

Comme moi , des fripons ! Fijac seul me ressemble.

L I S E T T E.

C'est lui.

M E R L I N.

Je le verrai , nous agirons ensemble.

Si Valere pouvoit seulement se montrer....

L I S E T T E.

Bon ! cela ne se peut ? comment pouvoir entrer ?

Tout le monde au logis vous connoît l'un & l'autre.

M E R L I N.

Ne sçais-tu pas encor quelle adresse est la nôtre ?

On m'a dit que ce soir , on doit danser , chanter.

L I S E T T E.

On me l'a dit ainsi.



L E B A L,  
M E R L I N.

J'en sçaurai profiter ;

Aidez-nous seulement.

L I S E T T E.

Je suis prête à tout faire.

M E R L I N.

Et moi je te promets que si dans cette affaire ,  
Mon Maître plus heureux épouse *incognito* ,  
Je pourrai t'épouser de même *ex abrupto*.

L I S E T T E.

Depuis que mon mari, par grace singuliere ,  
D'un surtout de sapin, que l'on apelle bierre ,  
Dont on sort rarement, a voulu se munir ,  
J'ai fait vœu d'être veuve , & je le veux tenir.

M E R L I N.

Oüida , l'état de veuve est une doute chose ,  
On a plusieurs Amants , sans que personne en glose ,  
Et l'on fait justement , du soir jusqu'au matin ,  
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin ,  
Sans acheter d'aucun , à chaque pièce on tâte ,  
On laisse celui-ci , de peur qu'il ne se gâte :  
On ne veut pas de l'un parce qu'il est trop vert ?  
Celui-ci trop paillet , cet autre trop couvert.  
D'un tel vin la couleur est malade & bizarre ,  
Cet autre dans le chaud peut tourner à la barre ;  
L'un est trop plat au goût , l'autre trop pétillant ,  
Et ce dernier enfin a trop peu de montant.  
Ainsi sans rien choisir , de tout on fait épreuve ,  
Et voila justement comme fait une veuve.

COMEDIE. 203

L I S E T T E.

Une veuve a raison ; j'aime mieux , prix pour prix ,  
Deux Amants comme il faut, que cinquante maris,  
Un époux est un vin difficile à revendre ,  
On peut en essayer , mais il n'en faut point prendre.

M E R L I N.

Si tu voulois de moi faire un petit essai ,  
J'ai du montant de reste , & le vin assez gai.  
Mais je m'arrête trop , & je laisse mon Maître  
Se distiler en pleurs , & s'ennivrer peut-être.  
Je te quitte , & je vais arrêter ses transports ,  
Si Lisette est pour nous , nous sommes assez forts.



S C E N E I V.

L I S E T T E *seule.*

J E veux à les servir m'employer toute entiere ,  
Ce Monsieur Bas-Normand me choque la vi-  
sere,





## S C E N E V.

G I L E T T E , L I S E T T E.

G I L E T T E.

**D**E la joie ! ah Lisette ! à la fin dans la Cour,  
 Arrive avec fracas Monsieur de Sotancour :  
 Monsieur de Sotancour.

L I S E T T E.

Au diantre la begueule,  
 Avec son Sotancour ! voiez comme elle gueule !

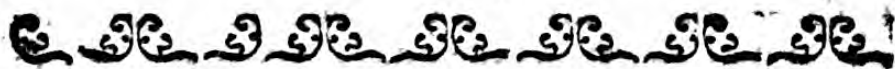
G I L E T T E.

Je l'ai vû de mes yeux descendre de cheval,  
 Il amene un coufin , un grand original ,  
 Qu'on avoit mis en croupe ainsi qu'une valise.  
 Mais les voici tous deux.

L I S E T T E.

L'affaire est dans la crise.





## SCENE VI.

Mr. DE SOTANCOUR , MA-  
THIEU CROCHET *en guêtres* ,  
UN VALET *qui porte une lanterne*  
& *un sac.*

SOTANCOUR.

**T**rop heureuse maison ! & vous murs trop épais,  
Qui cachez à mes yeux le plus beau des objets ,  
Qui dans vos noirs détours recelez Leonore ;  
Faites de vôtre pis , cachez la mieux encore :  
Mais bien-tôt malgré-vous je verrai ses apas  
Cap à cap , sans réserve , & du haut jusqu'en bas.  
Je verrai son nez... son... Mais j'aperçois Lisette,  
Maîtresse subalterne , adorable Soubrette ;  
Tu me vois en ces lieux en propre original ,  
Pour serrer le doux nœud du lien conjugal.

L I S E T T E.

Le bourreau t'en fasse un qui te serre la gorge ,  
Maudit Provincial !

SOTANCOUR.

De plaisirs je regorge ,  
En songeant ,... Ah , cousin ! qu'elle a le nez joli ,  
Le minois égrillard , le cuir fin & poli !

Sur son blanc estomac deux globes se soutiennent ;  
 Qui pourtant à l'envi sans cesse vont & viennent ;  
 Et qui font que d'amour je suis presque enragé ;  
 Pour le reste , Cousin , quel heureux préjugé !  
 L'eau m'en vient à la bouche.

MATHIEU CROCHET *en Normand.*

Est-elle brune ou blonde ?

SOTANCOUR.

Oh, non; elle est baine claire, ses cheveux sont en onde,  
 Et fort négligemment flotans à gros bouillons  
 Sur sa gorge d'albâtre , & vont jusqu'aux talons.  
 Son teint est... tricolor ; elle est ma foi charmante,  
 La Belle de me voir est bien impatiente ?  
 Comment se porte-t'elle ?

LISETTE.

Assez mal ; elle dit

Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans son lit.

SOTANCOUR.

Dans peu nous calmerons le tourment qu'elle endure ,

Et nous l'empêcherons de tourner , je te jure.

LISETTE.

Sans cesse elle soupire.

SOTANCOUR.

Et bien , Cousin , tu vois ,

Ai-je tort quand je dis qu'elle est folle de moi ?

LISETTE.

Tout est feinte , Monsieur , souvent dans une fille ,  
 Ne vous y fiez pas ; l'une paroît gentille ,

Pour

Pour sçavoir se servir d'une beauté d'emprun ,  
 Mettre un visage blanc sur un visage brun :  
 L'autre , de faux cheveux composent sa coëffure ;  
 Cette autre de ses dents bâtit l'Architecture :  
 Cette-ci doit sa taille à son patin trompeur ,  
 Et l'autre ses tetons à l'art de son Tailleur.  
 Des charmes aparens on est souvent la dupe ,  
 Et rien n'est si trompeur qu'un animal porte-jupe.

S O T A N C O U R.

Leonore auroit-elle aucun de ces défauts ?

L I S E T T E.

Je ne dis pas cela , mais le monde est si faux ,  
 Une fille toujours a quelque fer qui loche.

M A T H I E U C R O C H E T.

Oh , Cousin , n'allez pas acheter chat en poche ,  
 Pour sçavoir si la belle est droite , ou de travers ,  
 Faites-là visiter avant par des Experts.

S O T A N C O U R.

Bon , bon ! va , s'il faisoit que cette marchandise  
 Fût sujette à visite , avant que d'être prise ;  
 Malgré tant d'acheteurs , je te jure , cousin ,  
 Qu'elle demeureroit long-tems au Magasin ,  
 Mais je la voi paroître.







## SCENE VII.

Mr. GERONTE , LEONORE ,  
SOTANCOUR , MATHIEU-  
CROCHET , LISETTE.

Mr. GERONTE.

**A**H ! serviteur mon Gendre ,  
Soiez le bien-venu , vous vous faites attendre ;  
Vôtre retardement alloit m'inquiéter ,  
Et ma fille étoit prête à s'impatienter.

SOTANCOUR.

J'en suis persuadé ; mais vous aussi , Madame ,  
D'impatiens transports vous bourez mon ame ;  
Mon cœur tout panchelant comme un cerf aux bois ,  
Par avance à vos pieds vient apporter son bois.  
Vos beaux yeux deormais sont le Nord ou le Pole ,  
Où de tous mes desirs tournera la boussole :  
Vos apas , vos attraits . . . qui vous font tant  
d'honneur ,  
Vous ne répondez rien , doux objet de mon cœur.

COMÉDIE. 209

Mr. GERONTE.

La joie & le plaisir....

SOTANCOUR.

Je vous entends, Beau-pere,  
Le plaisir de me voir la gonfle de maniere  
Qu'elle ne peut parler.

Mr GERONTE.

Justement.

SOTANCOUR.

Dans ce jour

Nous ne serons plus qu'un, vous & moi Sotancour.

L I S E T T E.

Ah ! la belle union !

SOTANCOUR.

Moi bien-fait, vous gentille,  
Nous allons mettre au monde une belle famille.  
Beau-pere, on dit bien vrai, quant à moi, j'y souf-  
cris,  
On a beau faire, il faut prendre femme à Paris;  
L'on y taille en plein drap. Nos femmes de Province  
Ont l'abord repoussant, la mine plate & mince,  
L'esprit sec & bouché, le regard de hibou,  
L'entretien discourtois, & l'accueil loup-garou:  
Mais le Sexe à Paris a la mine jolie,  
L'air attractif, sur-tout la croupe rebondie;  
Mais il est diablement sujet à caution.

MATHIEU-CROCHET.

On dit qu'à forligner il a propension.

L E B A L ,  
S O T A N C O U R .

Je veux croire pourtant , malgré la destinée ,  
Que je pourrai toujours aller tête levée ;  
Que malgré vôtre nez , & cet air égrillard ,  
Mon front entre vos mains ne court point de hazard .  
Voudriez-vous , Mignonne , à la fleur de mon âge  
Mettre inhumainement mon honneur au pillage ;  
Me réserveriez-vous pour un tel accident ?  
Hem ? vous ne dites mot .

L I S E T T E .

Qui ne dit mot , consente .

S O T A N C O U R .

Beau-pere , jusqu'ici , s'il faut que je le dise ,  
La future n'a point encore dit de sottise ;  
Peut-être qu'elle en pense : en tout cas , j'avertis  
Qu'elle a l'entretien maigre , & le discours concis .

M r . G E R O N T E .

Tant mieux pour une femme .

S O T A N C O U R .

Oùi , quand par retenuë  
Elle caquette peu : mais si c'est une gruë . . .  
Dans sa famille au moins on ne voit point de sots .  
Lui , par exemple , il a plus d'esprit qu'il n'est gros .

M A T H I E U - C R O C H E T .

Le Cousin me connoît ; oh ! je ne suis pas cruche ,  
Tel que vous me voiez .

S O T A N C O U R .

Lui . . . c'est la coqueluche  
Des filles de Falaise ; Il étudie en Droit ,

Et sçait tout son Cujas sur le bout de son doigt.

MATHIEU CROCHET.

Oh ! quand on a du Code acquis quelque teinture ,  
Près des femmes de reste on sçait la procédure :  
Nous autres du bareau , nous sommes des gaillards.

L I S E T T E.

Vous êtes Avocat ?

MATHIEU CROCHET.

Et de plus , Maître és Arts.

S O T A N C O U R.

Très-alteré , beau-pere , au moins ne vous déplaîse ,  
On a soif volontiers , quand on vient de Falaise.  
Allons tâter du vin.

Mr. G E R O N T E.

Allons , c'est fort bien dit.

S O T A N C O U R.

Je me sens là-dedans un terrible apétit.

MATHIEU CROCHET.

Depuis trois jours je jeûne , afin d'être capable  
De pouvoir dignement faire figure à table.

L I S E T T E.

Monfieur est prévoiant.

S O T A N C O U R.

Vraiment c'est fort bien fait ;

Allons , suivez-moi donc , Cousin Mathieu Crochet,  
Bien-tôt nous reviendrons , ô Beauté mon idole ,  
Voir si vous n'avez point retrouvé la parole.



## S C E N E V I I I .

L E O N O R E , L I S E T T E *regardant partir Mathieu Crochet.*

L I S E T T E .

**V**oilà ce qui s'appelle un garçon fait au tour.

L E O N O R E .

Lisette , que dis-tu de Monsieur Sotancour ?

L I S E T T E .

Et de Mathieu Crochet , qu'en dites-vous , Madame ?

L E O N O R E .

De Monsieur Sotancour je deviendrois la femme ?

A ne t'en point mentir , je suis au desespoir.

L I S E T T E .

Oh ! qu'il ne vous tient pas encore en son pouvoir ?

Valere n'est pas homme à quitter la partie ,

Il faut qu'il vous épouse , ou j'y perdrai la vie.



S C E N E IX.

MERLIN en Maître de Musique, avec  
des porteurs d'Instrumens, dans l'un des-  
quels est Valere : Il entre en chantant.

A I R.

*Pour attraper un Rossignol.*

*Re mi fa sol,*

*Je disois un jour à Nanette,  
Il faut aller au bois : mais chut !*

*Mi fa sol ut.*

*Je me trouvai dans sa cachette,  
Le Rossignol y vint aussi,*

*Mi re ut si*

*Et si-tôt qu'il fut sur la branche,  
Prêt à chanter de son bon gré,*

*Sol fa mi re.*

*Elle le prit de sa main blanche,  
Et puis dans sa cage le mit,*

*La sol fa mi.*

L I S E T T E.

*Que cherchez-vous, Monsieur, avec cet équipage ?*



**L E B A L ,**  
**M E R L I N .**

Vous voiez un Breton prêt à vous rendre hommage,  
Depuis plus de vingt ans je rode l'Univers,  
Où je fais admirer l'effet de mes Concerts.

**L I S E T T E .**

Tant mieux pour vous, Monsieur, j'en ai l'ame ravie,  
Mais nous ne sommes point en goût de simphonie ;  
Laissez-nous , s'il vous plaît , avec tous nos ennuis.

**M E R L I N .**

Quand vous me connoîtrez . . . . vous sçaurez qui je  
suis.

**L I S E T T E .**

Je le croi bien.

**M E R L I N .**

Je suis un Musicien rare ,  
Charmé de mon sçavoir , gueux , yvrogne & bizarre.

**L I S E T T E .**

Pour la profession voilà de grands talens.

**M E R L I N .**

Voudriez-vous m'entendre ?

**L E O N O R E .**

Oh ! je n'ai pas le tems.  
De chagrins trop cuisans j'ai l'ame pénétrée.

**M E R L I N .**

Tant mieux , je vous voudrois encore désespérée.

**L I S E T T E .**

Elle n'en est pas loin.

**M E R L I N .**

C'est comme je la veux .

C O M E D I E : 219

Pour donner à mon Art un exercice heureux.

L E O N O R E.

Pour des Bretons , Monsieur , gardez vôte science.

M E R L I N.

J'ai tout ce qu'il vous faut , autant qu'homme  
de France.

Tout Breton que je suis , je sçai vôte besoin.

L I S E T T E.

Ne le renvoions pas , puisqu'il vient de si loin.

M E R L I N.

Dans un concert d'himen , lorsque quelqu'un dis-  
corde ,

Je sçais juste baisser , ou hauffer une corde ;

Nul ne sçait de l'amour mieux le diapason ,

Ni mettre comme moi deux cœurs à l'unisson.

L I S E T T E.

Oh ! vous aurez grand peine , avec vôte industrie ,

A faire ici chanter deux Amans en partie.

M E R L I N.

J'ai dans cet étui-là , Madame , un instrument

Qui calmeroit bien-tôt vos maux assurément.

Il est doux , amoureux , insinuant & tendre ,

Et qui va droit au cœur.

L I S E T T E.

Ne peut-on point l'entendre ?

L E O N O R E.

Ah ! laisse-moi , Lisette , en proie à mon malheur.

L I S E T T E.

Madame , un air ou deux calment bien la douleur.

M E R L I N.

Ecoutez-le , de grace , un seul moment sans peine ,  
Et s'il ne vous plaît pas , soudain je le rengaine.

MERLIN ouvre l'étui dans lequel est Valere.

Cet instrument , Madame , est-il de votre goût ?

L E O N O R E.

Que vois-je ! c'est Valere ?

L I S E T T E.

Et Merlin.

M E R L I N.

Point du tout

Je suis un Bas-Breton.

V A L E R E.

Non belle Leonore !

Je n'ai pû résister au feu qui me dévore ;

Et puisqu'on rompt les nœuds qui nous avoient liez,

Je viens dans ce moment expirer à vos piez.

L E O N O R E.

A quoi m'exposez-vous ?

V A L E R E.

Pardonnez à mon zèle.

L E O N O R E.

Mon pere va venir.

L I S E T T E.

Je ferai sentinelle.

L E O N O R E.

Mais que prétendez-vous ?

V A L E R E.

Vous prouver mon amour.

C O M E D I E. 217

Pour détourner l'himen qu'on veut faire en ce jour ;  
Souffrez que cet amour soit en droit de tout faire.

L I S E T T E.

Gare , tout est perdu , j'aperçois votre pere.

M E R L I N.

Rentrez vite.

L I S E T T E.

Non , non , ce n'est pas encore lui.

M E R L I N.

Maugrébleu de la masque ! allons r'ouvrir l'étui.  
C'est Lisette , Monsieur , qui cause ce vacarme.  
Fais mieux le guet au moins ; une seconde alarme  
Démonteroit morbleu l'instrument pour toujourns.

V A L E R E *sortant de l'étui.*

Ah ! Madame ! aujourd'hui secondez nos amours,  
Evitez d'un rival l'odieuse poursuite ,  
Ce soir pendant le Bal livrez-vous à sa suite.

L E O N O R E.

Mais comment ?

V A L E R E.

De Merlin vous sçauvez pleinement...

L I S E T T E.

Vîte , vite , rentrez , Monsieur de l'instrument.

Ah ! Merlin , pour le coup , c'est Geronte en per-  
sonne.

V A L E R E *rentre dans l'étui.*

Ah ! Madame !

LE BAL,  
MERLIN.

Et rentrez.

LEONORE *en s'en allant.*

A toi je m'abandonne.



SCENE X.

Mr GERONTE, SOTANCOUR,  
LISETTE, MERLIN.

MERLIN *en colere.*

**O**ui, vous êtes un sot en bécare en bémol,  
Par la clef de f ut fa, c sol ut, g re sol.  
De la sorte insulter la Musique Bretonne !

SOTANCOUR.

Lisette, quelle est donc cette mine bouffonne !

LISETTE.

C'est un Musicien Bas-Breton.

SOTANCOUR.

Bas-Breton ?

Cet homme doit chanter sur un diable de ton ;  
Jamais de son país il n'est venu d'Orphée,  
Je croi dès-à-present sa musique enragée ;  
Pour des double bidets, passe,

MERLIN.

M E R L I N.

Fat, animal,  
Vil Carabin d'orchestre, atome musical.  
Par la mort . . . .

S O T A N C O U R *l'arrêtant.*

Doucement.

M E R L I N.

Tenez-moi, je vous prie :  
Si j'échape une fois, je veux avoir la vie ;  
Laissez . . . (*Il lui donne un coup sur les doigts.*)

S O T A N C O U R.

Si je te tiens, je veux être empalé.

M E R L I N *revenant.*

Comment me soutenir, que mon air est pillé !  
Un air délicieux, que j'estime, que j'aime,  
Et que j'ai pris plaisir, à composer moi-même.  
Dans Kimpercorientin.

Mr G E R O N T E.

Il a tort.

L I S E T T E.

Entre nous,

Cela ne se dit point.

S O T A N C O U R.

Là, là consolez-vous,

Ce n'est pas un grand mal; on ne voit point en France  
Punir de ces larcins la fréquente licence :

Mais que vois-je ? est-ce à vous ce petit instrument ?

M E R L I N.

Pour vous servir, Monsieur.

*Tome II,*

V.



L E B A L,  
S O T A N C O U R.

J'en jouë élégamment

Je vais vous régaler d'un petit air.

M E R L I N *l'arrêtant.*

De grace,

Je ne puis m'arrêter . . . . Il faut . . . .

S O T A N C O U R.

Sur cette Basse

Je veux que l'on m'entende un moment préluder.

M E R L I N.

Vous seriez trop long-tems, Monsieur, à l'accorder,  
Et de plus, mon valet a la clef à sa poche.

S O T A N C O U R.

Tous ces gens-là sont faits de croche & d'anicroche:  
Je vous dis que je veux. . . . .

L I S E T T E.

Vous en jouërez fort mal

L'Instrument est Breton.

M E R L I N.

Et tant soit peu brutal

Vous l'entendrez tantôt, je me ferai connoître,  
Et vous verrez pour lors quel homme je puis être.

S O T A N C O U R.

Quoi, vous voulez, Monsieur, donner concert ceans ?

M E R L I N.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles gens.

S O T A N C O U R.

Vous venez tout à point, ce soir je me marie,  
De la nôce & du bal, souffrez que je vous prie.

MERLIN.

Volontiers , j'y prétens figurer comme il faut.

L I S E T T E.

Faites toujous porter votre Instrument là-haut.

S O T A N C O U R.

Allons, venez, Monsieur, je m'en vais vous conduire,

Moi-même dans le bal je veux vous introduire.

MERLIN *en reportant son étui.*

Et je m'introduirai de moi-même au souper.

Ma foi , nous & l'étui , l'avons bien échapé.



S C E N E X I.

S O T A N C O U R , L I S E T T E.

S O T A N C O U R.

**H**E' bien , que dirons-nous , où donc est la ma-  
treffe ?

Je vois qu'à me trouver la belle peu s'empresse :

Si nous ne nous cherchons jamais plus volontiers ;

Je ne lui promets pas grand nombre d'heritiers.

L I S E T T E.

Bon , je sçai des maris qui pour éviter noise ,

N'ont jamais aproché leurs femmes d'une toise ;

Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison

Un grand nombre d'enfans qui portent tous leur nom  
S O T A N C O U R.

Je sçai que Leonore aime un certain Valere ,  
Un fat , un freluquet , qui n'a l'heur de lui plaire  
Que par son air pincé : mais c'est un petit fou ,  
Sans esprit , sans mérite , & qui n'a pas un sou ;  
On m'a dit seulement que sa langue babille.

L I S E T T E.

Et que faut-il de plus pour toucher une fille ?

S O T A N C O U R.

Oùi . . . dis à Leonore en termes clairs & nets  
Que je ne veux point être époux *ad honores*.  
Vois-tu , je ne suis pas de ces gens de bonnaires  
Qui font valoir leur femme en des mains étrangères ;  
Et mettant à profit un salutaire affront ,  
Levent à petit bruit un impôt sur leur front.

\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*

## S C E N E X I I .

L E B A R O N D'AUBIGNAC ;  
L I S E T T E , S O T A N C O U R .

L E B A R O N *Gascon*.

**A** H ! Monsieur , je vous cherche , eh ! permettez de grace ,  
Que sans plus différer ici je vous embrasse.

S O T A N C O U R.

Pour la première fois l'accueil est fraternel.

L E B A R O N.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez un tel ?

S O T A N C O U R.

Oùi, je me nomme un tel, mais j'ai ne vous déplaît,  
Encore un autre nom.

L E B A R O N.

Je viens vous montrer l'aïse  
Que j'ai d'avoir appris que vous vous mariez.

S O T A N C O U R.

Je ne mérite pas, Monsieur, tant d'amitié.

L E B A R O N.

Nul ne prend plus que moi de part à cette affaire.

S O T A N C O U R.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous  
plaître ?

L E B A R O N.

Pourquoi ? cette demande est bonne, maintenant.

Que vous allez rouler dessus l'argent comptant,

Vous ne ferez, je croi, loial comme vous êtes,

Nulle difficulté de bien paier vos dettes.

S O T A N C O U R.

Graces au Ciel, Monsieur, je ne dois nul argent,

Et vai le front levé, sans crainte du Sergent.

L E B A R O N.

Cinq cens Louis pour vous, c'est une bagatelle.

Allons, paiez les moi.

**L E B A L ,  
S O T A N C O U R**

La demande est nouvelle ,  
Sotancour est mon nom , me connoissez-vous bien ?

**L E B A R O N .**

Sotancour . . justement, c'est pour vous que je viens.

**S O T A N C O U R .**

Je vous dois quelque chose ?

**L E B A R O N .**

Hé ! donc , le tour est drôle  
C'est cet argent , Monsieur , que sur votre parole ,  
Je vous ai très-gagné l'autre hiver à trois dez,

**S O T A N C O U R .**

A moi , Monsieur ,

**L E B A R O N .**

A vous ?

**S O T A N C O U R .**

Et parbleu vous rêvez ,  
Pour connoître vos gens mettez mieux vos lunettes,

**L E B A R O N .**

Comment , chétif mortel , vous déniez vos dettes ,  
Vous ne connoissez plus le Baron d'Aubignac ,  
Vicomte de Dougnac , Croupignie , Foulignac ,  
Gentilhomme Gascon , plus noble que personne ,  
D'une race ancienne autant que la Garonne.

**S O T A N C O U R .**

Quand elle le seroit encore plus que le Nil ,  
Votre propos , Monsieur , n'est ni beau ni civil ,  
Je ne vous connois point , ni ne veux vous connoître,

COMEDIE

225

LE BARON.

Il ne me connoît pas , le scelerat , le traître,  
Ne vous souvient-il plus de cet Hiver dernier,  
Quand nôtre Régiment fut chez vous en quartier  
Un jour de Carnaval chez cette Conseillère ,  
Qui m'adoroit , hé donc ! vous mémorez l'affaire.

SOTANCOUR.

Pas plus qu'au paravant , je ne sçai ce que c'est.

LE BARON *mettant la main sur son épée.*

Ah ! je vous en ferai souvenir s'il vous plaît ;

Car cadedis , je veux que le Diable me scie ...

L I S E T T E *l'arrêtant.*

Ah ! tout beau , dans ce lieu point de bruit , je vous  
prie ,

Monfieur est honnête homme & qui vous paiera bien.

SOTANCOUR.

Moi paier : hé pourquoi , si je ne lui dois rien ?

LE BARON.

Vous ne me devez rien ?

L I S E T T E.

Un Gascon n'est pas homme

A venir sans sujet demander une somme.

SOTANCOUR.

Un Gascon. Un Gascon a grand besoin d'argent ,

Et pourvû qu'il en trouve , il n'importe comment :

Jamais de son País ne vint lettre de change ,

Et quoi-qu'il mange peu , si faut-il bien qu'il mange.

L I S E T T E.

Donnez-lui seulement deux ou trois cens écus.



LE BAL,

SOTANCOUR.

J'aimerois mieux cent fois vous voir tous deux  
pendus.

LE BARON *l'épée à la main.*

C'est trop contre un faquin retenir ma colere.

L I S E T T E.

Hé ! de grace , Monsieur !

LE BARON.

Non , non , laissez-moi faire

Que je le perce à jour.

S O T A N C O U R.

A l'aide , je suis mort.



## S C E N E X I I I .

GERONTE , *les susdits deux Valets.*

G T R O N T E .

**P**our quel sujet , Messieurs , criez-vous donc si  
fort ?

L E B A R O N .

Un atome Bourgeois , qui perd sur sa parole ,  
Et ne veut pas paier , mais ce qui me console ,  
Je veux devenir nul , ou j'en aurai raison.

COMEDIE.

227

GERONTE.

Que veut dire cela !

SOTANCOUR.

Mon sieur, c'est un fripon,  
Un Gascon affamé qui cherche à vous surprendre,

LE BARON *le voulant percer.*

Retirez-vous, Monsieur.

GERONTE.

Ah ! tout-beau, c'est mon gendre,

LE BARON.

Cet homme est votre gendre ?

GERONTE.

Il le sera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux, vous me paierez ce qu'il me doit au  
jeu.

Je fais arrêt sur vous, sur la fille & la dote.

GERONTE.

Quoi ! vous avez perdu ?

SOTANCOUR.

Je vous dis qu'il radote,

Je ne sçai...

LE BARON.

Nuit & jour il hante les brelans,  
Il doit encore au jeu plus de vingt mille francs,

GERONTE.

Plus de vingt mille francs ?

LE BARON.

Oùi ; Monsieur.

LE BAL,  
SOTANCOUR.

Je vous jure ,  
Foi de vrai bas Normand , que c'est une imposture ;  
Que je ne comprends rien à ce maudit jargon ,  
Et ne sçai pour tout jeu que l'oie & le toton.

LE BARON.

Vous me gêtez ici bien du tems en paroles ;  
Monfieur , je veux toucher mes quatre cens pistoles ,  
Ou cadedis , je veux le saigner à l'instant.

GERONTE.

Si mon gendre vous doit . . .

LE BARON.

S'il me doit !

GERONTE.

Je prétens  
Que vous soiez païé ; mais sans plus de colere ,  
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire :  
Je marie aujourd'hui ma fille , & je retiendrai  
Sur sa dot cet argent que je vous donnerai.

LE BARON.

C'est parler comme il faut , quand on est raisonnable ;  
Tout Gascon que je suis , je suis doux & traitable :  
Adieu , jusqu'à demain , mais souvenez-vous-en ,  
Que j'ai vôtre parole , & grand besoin d'argent.



SCENE XIV.

GERONTE, LISETTE,  
SOTANCOUR.

GERONTE.

**V**ous êtes donc Joüeur ?

SOTANCOUR.

Que l'on me pilorie ;  
Si j'ai hanté ni vû ce Gascon de ma vie.

GERONTE.

Mais pourquoi viendrait-il ?

SOTANCOUR.

C'est un fourbe , & sans vous  
J'allois vous le bourer comme il faut.

LISETTE.

Entre nous ,  
Vous avez d'un joüeur acquis la renommée ,  
Et le feu comme on dit , ne va point sans fumée.

SOTANCOUR.

Oh ! quittons ce propos , & ne songeons qu'au bal ,  
J'aperçois le cousin , il n'est ma foi point mal.



SCENE XV.

MATHIEU-CROCHET *en habit de Cupidon*, GERONTE, LISETTE, LEONORE *couverte d'une grande mante de tafetas, un masque à la main. Une Troupe de Masques de toutes manières.*

MATHIEU-CROCHET.

**M**E voilà, mon cousin, dans mon habit de masque.

SOTANCOUR.

L'équipage est galant, & l'attirail fantasque.  
Ma prétendue aussi n'est pas mal, sur ma foi,  
Mon cœur en la voiant me dit je ne sçai quoi.

LEONORE.

Oh! qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien pense!

LISETTE.

Le cousin est masqué mieux que personne en France.  
Il est tout à manger: les femmes dans le bal  
Le prendront pour l'Amour en propre original.

MATHIEU-CROCHET.

N'est-il pas vrai?

SOTANCOUR.

Parbleu, plus d'une curieuse,

De

De l'Aîné des Amours va tomber amoureux ,  
Et voudra de plus près connoître le cousin .

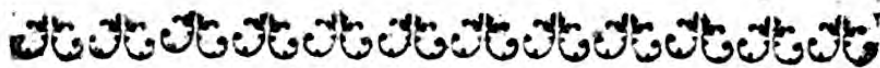
MATHIEU CROCHET.

Qu'on s'y frote . . . on verra.

L I S E T T E.

Ho ! le petit lutin !

Qu'il va blesser de cœurs !



S C E N E X V I.

MERLIN , SOTANCOUR ,  
MATHIEU CROCHET.

M E R L I N.

**M**onsieur , je viens vous dire  
Que mon concert est prêt.

S O T A N C O U R.

C,à ne songeons qu'à rire.

Cousin , il faut ici remuër le gigot.

MATHIEU CROCHET.

Laissez-moi faire , allez , je ne suis pas un sot ;  
Je vais plus qu'on ne veut , quand on m'a mis en  
danse.

Allons , ferme , Monsieur ; il est tems qu'on com-  
mence.

C'est à nous de danser , & d'entamer le bal.



*Dans le mouvement qu'on fait pour commencer le bal , Fijac couvert d'une pareille mante que Leonore , prend la place , & Sotancour danse avec lui.*

S O T A N C O U R .

Qu'en dites-vous , beau-pere ? hé , cela va-t'il mal ?

\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*

S C E N E X V I I .

GILLETTE , GERONTE ,  
SOTANCOUR , MERLIN ,  
LE BARON .

G I L L E T T E .

O Secours , ô secours , votre fille l'emporte ,  
Des Carême-prenans lui font passer la porte ,

G E R O N T E .

Que dis-tu-là ?

G I L L E T T E .

Je dis que quatre hommes là-bas ,  
La font aller , Monsieur , plus vite que le pas .

G E R O N T E .

Quoi ! ma fille . . .

C O M E D I E. 233

G I L L E T T E.

Oüi , Monsieur

S O T A N C O U R.

La plaisante nouvelle !

Tu rêves ! tien voila que je danse avec elle.

M E R L I N.

Monsieur , laissez-la dire , elle a perdu l'esprit.

G I L L E T T E.

Non , vous dis-je.

S O T A N C O U R.

On te dit que dessous cet habit ,

C'est Leonore.

G I L L E T T E.

Et non , je n'ai pas la berluë ,

Je viens de la quitter à l'instant dans la ruë.

S O T A N C O U R.

Au Diable la pecore avec ses visions !

Il faut te détromper de tes opinions.

Tien , voila Leonor.

( *Il ôte le masque , & on reconnoit le Baron*  
*Fijac. )*

L E B A R O N.

Serviteur.

S O T A N C O U R.

C'est le Diable.

L E B A R O N.

Prêt à vous emporter ; mais pourtant fort traitable ,

Vous me devez ; cherchons quelque accommodement.

J'ai vôtre Leonor pour mon nantissement ,  
 Et je la fais conduire au Château de la Garde.  
 De l'argent , je la rens ; point d'argent , je la garde.

G E R O N T E.

On m'enleve ma fille ! au secours , au voleur.



## S C E N E X V I I I .

VALERE , GERONTE , SOTAN-  
 COUR , MATHIEU - CROCHET ,  
 MERLIN , LEONORE.

V A L E R E .

**M** Onsieur , pour Leonor n'ayez aucune peur ,  
 Loin qu'on veuille lui faire aucune violence ,  
 Contre un himen injuste on a pris sa deffense.

G E R O N T E .

Ah ! Valere , c'est vous !

S O T A N C O U R .

Quoi ! Valere . . . comment ?  
 Que veut dire ceci ?

V A L E R E .

Que très-civilement  
 Je viens ici vous dire , en parlant à vous-même ,  
 Que Leonor pour vous sent une haine extrême ,  
 Qu'elle mourroit plutôt que . . .

COMEDIE. 235  
SOTANCOUR.

Leonor me hait !

VALERE,

Si vous ne m'en croiez , croiez-en ce billet.

SOTANCOUR *lit.*

*Pour éviter l'himen dont mon amour mur-  
mure ,*

*Et pour ne jamais voir vôtre sotte figure ,  
J'irois au bout du monde , & plus loin même  
encore ;*

*On ne peut vous haïr plus que fait Leonor.*

En termes clairs & nets cette lettre s'explique ;  
Et le tour n'en est point trop amphibologique.

Oh ! bien , la Belle peut revenir sur ses pas :

Je vous cède les droits que j'ai sur l'Accordée ,

Et ne me charge point de fille hazardée.

GERONTE.

Oh ! ma fille est à vous.

SOTANCOUR.

Non , parbleu , par bonheur ,

Je lui baise les mains , & la rends de bon cœur.

GERONTE.

Vous me faites plaisir , Monsieur , de me la rendre.

SOTANCOUR.

Oh ! vous ne manquerez sur ma foi pas de gendre ,

Ni vos petits enfans de pere. Allons , Mathieu ,

Retournons à Falaise.

LE BAL,  
MATHIEU CROCHET.

Adieu, Messieurs, adieu.

MERLIN.

Place à Mathieu Crochet.

LEONORE.

A vos genoux, mon pere.

GERONTE.

Oublions le passé, ma fille, en cette affaire ;  
Je n'ai point prétendu forcer tes volontez.

LEONORE.

Que ne vous dois-je point, pour de telles bontez.

GERONTE.

Pour vous, dont je connois le bien & la famille,  
Valere, je veux bien que vous ayez ma fille.

VALERE.

Monsieur...

GERONTE.

Nous vous devons assez en ce moment,  
De nous avoir défait de ce couple Normant.

MERLIN.

L'honnête homme morbleu! vive Monsieur Geronte!  
Ma foi, sans moi la belle en avoit pour son compte.  
Puisque tout est d'accord maintenant entre vous,  
Rions, chantons, dansons, & divertissons-nous.

*Tous les Masques qui sont sur le Théâtre,  
font une espece de Bal, & après qu'on  
a dansé un passe-pied, Fijac chante l'air  
Gascon suivant.*

## A I R.

*Cadedis , vive la Garonne !  
 En valeur on n'y craint personne ,  
 Les faquins y sont des Héros :  
 Je vous le dis en quatre mots ,  
 En amour comme au jeu je grille ,  
 Et comme un dé , j'escamote une fille .*

On reprend la danse , après laquelle Merlin chante  
 un passe-pied Breton.

## M E R L I N.

*Un jour de Printemps ,  
 Tout le long d'un verger ,  
 Colin va chantant ,  
 Pour ses maux soulager ,  
 Ma Bergere , laisse-moi , la la la la , rela , rela ,  
 Ma Bergere , laisse-moi  
 Prendre un tendre baiser .*

Les Masques se prennent par la main , & dan-  
 sent en chantant .

*Ma Bergere , laisse-moi , la la la la la , &c.*

## M E R L I N.

*La belle à l'instant  
 Répond à son Berger :  
 Tu veux en chantant*



## LE BAL,

*Un baiser dérober.*

## UNE BERGERE.

*Non, colin, ne le prens pas,*

*La la la la, rela rela.*

*Non, Colin ne le prens pas,*

*Je vais te le donner.*

## LE CHOEUR.

*Non, Colin, ne le prens pas,*

*La la la la, rela rela.*

*Non, Colin, ne le prens pas,*

*Je vais te le donner.*

Tous les Masques aiant formé une danse en rond, se retirent, & Merlin chante au Parterre le couplet suivant.

*Si mon air Breton*

*A scû vous divertir,*

*Messieurs, d'un haut ton*

*Daignez nous applaudir.*

*Mais s'il ne vous plaisoit,*

*La la la.*

*Mais s'il ne plaisoit pas,*

*Dites-le-nous tout-bas.*

# LE JOUEUR.

COMEDIE.

REPRESENTE'E EN 1695.



## A C T E U R S.

**G**ERONTE, *Pere de Valere.*

**V**ALERE, *Amant d'Angelique.*

**A**NGELIQUE, *Amante de Valere.*

**L**A COMTESSE, *Sœur d'Angelique.*

**L**E MARQUIS.

**D**ORANTE, *Amant d'Angelique.*

**N**ERINE, *Servante d'Angelique.*

**H**ECTOR, *Valet de Valere.*

**Mr. TOUT-A-BAS**, *Maitre de TrièTrac.*

**Mr. GALONIER**, *Tailleur.*

**Madame ADAM**, *Selliere.*

*La Scène est à Paris, dans un Hôtel garni.*



# LE JOUEUR.

COMEDIE.

\*\*\*\*\*

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

HECTOR *seul dans un fauteuil,  
près d'une toilette.*

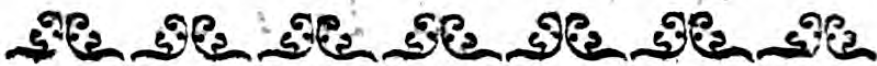


L est parbleu grand jour. Déjà de leur  
ramage

Les Coqs ont éveillé tout nôtre voisi-  
nage.

Que servir un Joüeur est un maudit métier !  
Ne serai-je jamais Laquais d'un Sous-Fermier ?  
Je ronflerois mon saoul la grosse matinée ,  
Et lje m'enivrerois le long de la journée ,  
Je ferois mon chemin , j'aurois un bon emploi ,

Je serois dans la suite un Conseiller du Roi ,  
 Rat de Cave, ou Commis, & que sçait-on, peut-être  
 Je deviendrois un jour aussi gras que mon Maître ;  
 J'aurois un bon carosse à ressorts bien lians ,  
 De ma rotondité j'emplirois le dedans ;  
 Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;  
 Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune ,  
 Qui Jasmin autrefois , d'un drap du Steau couvert ,  
 Bornoit sa garde-robe à son just-au-corps vert.  
 Quelqu'un vient. Si matin ; Nerine , qui t'envoie ?



## SCENE II.

NERINE , HECTOR.

NERINE

Que fait Valere ?

HECTOR.

Il dort.

NERINE

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va , mon Maître ne voit personne quand il dort.

NERINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix ne parle pas si fort.

NERINE.

N E R I N E.

Ah ! j'entrai , te dis-je.

H E C T O R.

Ici je suis de garde ,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

N E R I N E.

Tes sots raisonnemens sont pour moi super flus.

H E C T O R.

Voudrois-tu voir mon Maître *in naturalibus* ?

N E R I N E.

Quand se levera-t'il ?

H E C T O R.

Mais avant qu'il se leve ,

Il faudra qu'il se couche ; & franchement . . .

N E R I N E.

Acheve.

H E C T O R.

Je ne dis mot.

N E R I N E.

Oh ! parle , ou de force , ou de gré.

H E C T O R.

Mon Maître en ce moment n'est pas encore rentré.

N E R I N E.

Il n'est pas rentré ?

H E C T O R.

Non , il ne tardera guère.

Nous n'ouvrons pas matia. Il a plus d'une affaire .

Ce garçon-là.



244    L E J O U E U R ,  
          N E R I N E .

J'entens. Autour d'un tapis vert ,  
Dans un maudit brelan ton Maître joue & pert :  
Ou bien réduit à sec , d'une ame familiere ,  
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange manière.  
Par ordre très-exprès d'Angelique , aujourd'hui  
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.  
Des sermens les plus forts apuiant sa tendresse ,  
Tu sçais qu'il a cent fois promis à ma Maîtresse  
De ne toucher jamais cornet , carte , ni dez ,  
Par quelque espoir de gain dont son cœur fut guidé ,  
Cependant . . .

          H E C T O R .

Je voi bien qu'un rival domestique  
Consigne entre tes mains pour avoir Angelique.

          N E R I N E .

Et quand cela seroit , n'aurois-je pas raison ?  
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison ?  
Angelique entre nous seroit extravagante  
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante ;  
Lui , c'est un homme d'ordre , & qui vit congru-  
ment.

          H E C T O R .

L'Amour se plaît un peu dans le dérèglement.

          N E R I N E .

Un Amant fait & meur.

          H E C T O R .

                          Les filles d'ordinaire  
Aiment mieux le fruit vert.

C O M E D I E. 245

N E R I N E.

D'un fort bon caractère ,  
Qui ne sçût de ses jours ce que c'est que le jeu.

H E C T O R.

Mais , mon Maître est aimé.

N E R I N E.

Dont j'enrage , morbleu.  
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées  
De ces colifichets , de ces fades poupées.  
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air débraillé ,  
Un nez de tous côtez de tabac barboüillé ,  
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus merveille ,  
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille ,  
Une longue Stinkerque à replis tortueux ,  
Un haut de-chausse bas prêt à tomber sous eux ;  
Qui faisant le gros dos , la main dans la ceinture ,  
Viennent pour tout mérite étaler leur figure ?

H E C T O R.

C'est le goût d'apresent , tes cris sont superflus ,  
Mon enfant.

N E R I N E.

Je veux , moi , réformer cet abus.  
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma Maîtresse ,  
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse ;  
Qu'elle épouse un Jouëur , un petit brelandier ,  
Un franc dissipateur , & dont tout le métier ,  
Est d'aller de cent lieux faire la découverte ,  
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte ,  
Et qui le conduiront tout droit à l'Hôpital.

246    L E J O U E U R ,  
          H E C T O R .

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.  
Mais tant que tu voudras , parle , prêche , tempête ;  
Ta Maîtresse est coëffée.

N E R I N E .

Et crois-tu dans ta tête ,  
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir ,  
Elle est fille d'esprit , peut-être dès ce soir  
Dorante par mes soins l'épousera.

H E C T O R .

Tarare !

Elle est dans mes filets.

N E R I N E .

Et moi je te déclare  
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

H E C T O R .

Bon , bon !

N E R I N E .

Que Dorante a pour lui Nerine & la raison.

H E C T O R .

Et nous avons l'amour. Tu sçais que d'ordinaire ,  
Quand l'amour veut parler , la raison doit se taire ,  
Dans les femmes s'entend.

N E R I N E .

Tu verras que chez nous  
Quand la raison agit , l'amour a le dessous.  
Ton Maître est un Amant d'une espee plaisante ,  
Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;  
Son feu pour Angelique est un flus & reflux.

H E C T O R.

Elle est après le jeu , ce qu'il aime le plus.

N E R I N E.

Oùi , c'est la passion qui seule le devore.

Dès qu'il a de l'argent son amour s'évapore.

H E C T O R.

Mais en revanche aussi , quand il n'a pas un sou ,

Tu m'avoüeras qu'il est amoureux comme un fou.

N E R I N E.

Oh ! j'empêcherai bien. . . .

H E C T O R.

Nous ne te craignons guère ;

Et ta Maîtresse encore hier promit à Valere

De lui donner dans peu pour prix de son amour

Son portrait enrichi de brillans tout autour.

Nous l'attendons , ma chere , avec impatience

Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

N E R I N E.

Ce portrait est tout prêt , mais ce n'est pas pour  
lui ,

Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

H E C T O R.

A d'autres.

N E R I N E.

N'est-ce pas une honte à Valere ,

Erant Fils de famille , ayant encore son pere ,

Qu'il vive comme il fait , & que comme un banni ,

Depuis un an il loge en cet hôtel garni ?

Et vous y logez bien , & vous & vôtre clique.

N E R I N E.

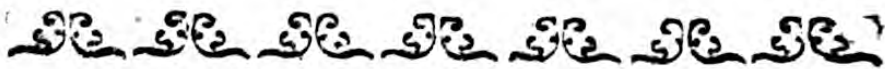
Est-ce de même , dis ? Ma Maîtresse Angelique ,  
Et la veuve sa sœur ne sont dans ce pays  
Que pour un tems ; & n'ont point de pere à Paris.

H E C T O R.

Valere a deserté la maison paternelle :  
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle :  
Et si Monsieur son pere avoit voulu sortir ,  
Nous y serions encore , à ne t'en point mentir.  
Ces peres bien souvent sont obstinez en diable.

N E R I N E.

Il a tort en effet d'être si peu traitable !  
Quoi qu'il en soit enfin , je ne t'abuse pas ,  
Je fais la guerre ouverte , & je vais de ce pas.  
Dire ce que je vois , avertir ma Maîtresse  
Que Valere toujours est faux dans sa promesse ,  
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours ,  
Qu'il a joué , qu'il joue , & qu'il jouera toujours.  
Adieu.

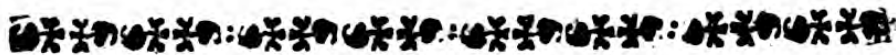


### S C E N E III.

H E C T O R *seul.*

**B** On jour. Autant que je m'y peux con-  
noître ,

Cette Nerine-ci n'est pas trop pour mon Maître:  
 A-t-elle grand tort ? Non. C'est un panier percé.  
 Qui... Mais je l'aperçois. Qu'il a l'air harassé !  
 On soupçonne aisément , à sa triste figure ,  
 Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à tri-  
 ple usure.



SCENE IV.

VALERE , HECTOR.

*Valere paroît en desordre , comme un homme  
 qui a joué toute la nuit.*

VALERE.

Quelle heure est-il ?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas ?

HECTOR.

Non , Monsieur.

VALERE.

Je suis la

De tes mauvais discours , & tes impertinences . . .

HECTOR *à part.*

Ma foi , la vérité répond aux apparences.



250 LE JOUEUR;

V A L E R E.

Ma robe de chambre. Euh !

H E C T O R.

Il jure entre ses dents.

V A L E R E.

Hé bien; me faudra-t-il attendre encore long-tems?

H E C T O R.

Hé ! le voilà , Monsieur.

*V A L E R E se promene , & Hector le suit  
tenant sa robe de chambre toute déployée.*

Une école maudite

Me coûte en un moment douze trous tout de suite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te sçaurai,

Maudit jeu de Triétrac , ou bien je ne pourrai.

Tu peux me faire perdre , ô fortune ennemie !

Mais me faire paier , parbleu je t'en défie ,

Car je n'ai pas un sou.

*H E C T O R tenant toujours la robe.*

Vous plairoit-il , Monsieur ? ...

V A L E R E.

Je me ris de tes coups , j'incague ta fureur.

H E C T O R.

Vôtre robe de chambre, est, Monsieur , toute prête.

V A L E R E.

Va te coucher , maraut , ne me romps point la tête.

Va-t-en.

H E C T O R.

Tant mieux.



SCENE V.

VALERE *se mettant dans le fauteuil.*

**J**E veux dans ce fauteuil. . . .  
 Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil ,  
 Je dois de tous côtez , sans espoir , sans ressource ,  
 Et n'ai pas , grace au Ciel , un écu dans ma bourse.  
 Hector . . . Que ce coquin est heureux de dormir !  
 Hector ?

HECTOR *derriere le Théâtre.*

Monsieur.

V A L E R E.

Mé bien , bourreau ! veux-tu venir ?  
 N'es-tu pas las encore de dormir , misérable ?





## SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *à moitié deshabillé.*

**L**As de dormir, Monsieur ? hé, je me donne au diable,

Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon just'au-corps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR.

Il a le diable au corps.

VALERE.

Est-il venu quelqu'un ?

HECTOR.

Il est selon l'usage,

Venu maint Créancier ; de plus un gros visage,

Un Maître de Trictrac qui ne m'est pas connu,

Le Maître de Musique est encore venu.

Ils reviendront bien-tôt.

VALERE.

Bon. Pour cette autre affaire

M'as-tu déterré ? ...

C O M E D I E. 253

H E C T O R.

Qui ? cette honnête usuriere,  
Qui nous prête par heure à vingt sous par écu ?

V A L E R E.

Justement , elle-même.

H E C T O R.

Oùi , Monsieur , j'ai tout vu  
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse ?  
Mais enfin j'ai tant fait avec un peu d'adresse ,  
Qu'elle ma reconduit d'un air fort obligeant ,  
Et vous aurez , je croi , au plutôt votre argent.

V A L E R E.

J'aurois les mille écus ; ô Ciel ! quel coup de grace ?  
Hector , mon cher Hector , vien-ça que je t'em-  
brasse.

H E C T O R.

Comme l'argent rend tendre ?

V A L E R E.

Et tu crois qu'en effet ,  
Je n'ai pour en avoir qu'à donner mon billet ?

H E C T O R.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.

Vous êtes aussi bon que Banquier de la Ville.  
Pour la réduire au point où vous la souhaitez ,  
Il a fallu lever bien des difficultez.  
Elle est d'accord de tout , du tems , des arrérages ,  
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

V A L E R E.

Des gages ?

Oùi , Monsieur.

V A L E R E.

Mais y penses-tu bien ?

Où les prendrai-je , dis ?

H E C T O R.

Ma foi , je n'en sçai rien.

Pour nipes nous n'avons qu'un grand fond d'espe-  
rance

Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ,  
Et dans ce siècle-ci , Messieurs les usuriers  
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

V A L E R E.

Mais quel gage , dis-moi , veux-tu que je lui donne ?

H E C T O R.

Elle viendra tantôt elle-même en personne ,  
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots :  
Mais , Monsieur , s'il vous plaît , pour changer de  
propos ,

Aimeriez-vous toujours la Charmante Angelique ?

V A L E R E.

Si je l'aime ? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.  
Je l'adore.

H E C T O R.

Tant pis. C'est une signe fâcheux.

Quand vous êtes sans fond , vous êtes amoureux ,  
Et quand l'argent renaît votre tendresse expire.  
Vôtre bourse est , Monsieur , puis qu'il faut vous le  
dire,

Un

COMEDIE. 259

Un Termometre sûr , tantôt bas , tantôt haut ,  
Marquant de vôtre cœur ou le froid ou le chaud.

V A L E R E.

Ne crois pas que le jeu , quelque fort qu'il me  
donne ;

Me fasse abandonner cette aimable personne.

H E C T O R.

Oùi , mais j'ai bien peur , moi , qu'on ne vous plane  
te-là.

V A L E R E.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

H E C T O R.

Nerine sort d'ici , qui m'a dit qu'Angelique  
Pour Dorante vôtre Oncle en ce moment s'explique,  
Que vous joüez toujours malgré tous vos sermens,  
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

V A L E R E.

Dieux ! que me dis-tu là ?

H E C T O R.

Ce que je viens d'entendre.

V A L E R E.

Bon , cela ne se peut , on t'a voulu surprendre.

H E C T O R,

Vous êtes assez riche en bonne opinion ,  
A ce qu'il me paroît.

V A L E R E.

Point , sans présomption

On sçait ce que l'on veut.

Tome II.

L



256 LE JOUEUR ;

HECTOR.

Mais si sans vouloir rire ,  
Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire ,  
Et qu'Angelique enfin pût changer...

V A L E R E.

En ce cas ,  
Je prends le parti.... mais , cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit , qu'une passion neuve....

V A L E R E.

En ce cas je pourois rabattre sur la veuve ,  
La Comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort ,  
J'aime un amour fondé sur un bon coffre fort.  
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle ,  
Cette Veuve , je croi , ne seroit point cruelle ,  
Ce seroit une éponge à presser au besoin.

V A L E R E.

Cette éponge entre nous ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR.

C'est dans son caractère une espèce parfaite ,  
Un ambigu nouveau de prude & de coquette,  
Qui croit mettre les cœurs à contribution ,  
Et qui veut épouser , c'est-là sa passion.

V A L E R E.

Epouser ?

HECTOR.

Un Marquis de même caractère ,

C O M E D I E. 257

Grand époufeur auffi , la galope & la flaire.

V A L E R E.

Et quel eft ce Marquis ?

H E C T O R.

C'eft , à vous parler net ,  
Un Marquis de hazard fait par le lansquenet ?  
Fort brave, à ce qu'il dit ? intrigant, plein d'affaires.  
Qui croît de fes appas les femmes tributaires ,  
Qui gagne au jeu beaucoup , & qui , dit-on , jadis ,  
Etoit valet de Chambre avant d'être Marquis.  
Mais sauvons-nous , Monsieur , j'aperçois votre  
pere.



S C E N E VII.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

G E R O N T E.

**D**oucement , j'ai deux mots à vous dire , Va-  
lere ,  
Pour toi , j'ai quelques coups de canne à te prê-  
ter.

H E C T O R.

Excusez-moi , Monsieur , je ne puis m'arrêter.

258 LE JOUEUR ;  
GERONTE.

Demeure-là , maraut.

H E C T O R.

Il n'est pas tems de rire.

G E R O N T E.

Pour la dernière fois , mon fils , je viens vous dire  
Que vôtre train de vie est si fort scandaleux ,  
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux ;  
Je ne puis retenir ma bile davantage ,  
Et ne sçaurois souffrir vôtre libertinage.  
Vous êtes pillier né de tous les lansquenets ,  
Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets ?  
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage ,  
Dans ces lieux jour & nuit ce n'est que brigandage.  
Il faut opter des deux ; être dupe , ou fripon.

H E C T O R.

Tous ces jeux de hazard n'attirent rien de bon ,  
J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie.  
C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'Oye.

G E R O N T E.

Tais-toi. Non , à present le jeu n'est que fureur ;  
On joüe argent , bijoux , maison , contract , hon-  
neur ,  
Et c'est ce qu'une femme en cette humeur à crain-  
dre ,  
Risque plus volontiers , & perd plus sans se plain-  
dre ,

H E C T O R.

Oh! nous ne risquons pas , Monsieur , de tels bijoux.

G E R O N T E.

Vôtre conduite enfin m'enflâme de couroux.  
 Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte,  
 Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte,  
 J'étois las, attendant chez moi vôtre retour,  
 Qu'on fit du jour la nuit, & de la nuit le jour.

H E C T O R.

C'est bien-fait. Ces Joüeurs qui courent la fortune,

Dans leurs déréglemens ressemblent à la Lune,  
 Se couchant le matin & se levant le soir.

G E R O N T E.

Vous me poussez à bout, mais je vous ferai voir  
 Que si vous ne changez de vie & de manière,  
 Je sçaurai me servir de mon pouvoir de Pere;  
 Et que de mon couroux vous sentirez l'effet.

H E C T O R.

Vôtre Pere a raison.

G E R O N T E.

Comme le voila fait!

Débraillé, mal peigné, l'œil hagard! A sa mine  
 On croiroit qu'il viendrait dans la forêt voisine  
 De faire un mauvais coup.

H E C T O R.

On croiroit vrai de lui;

Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

G E R O N T E.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite;  
 Parlez; que dois-je enfin espérer dans la suite?

260 LE JOUEUR ;

V A L E R E.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement ,  
Et ne veux plus joüer , mon Pere , absolument.

H E C T O R.

Voila le fruit nouveau dont son fils le régale.

G E R O N T E.

Quand ils n'ont pas un fou , voila de leur morale,

V A L E R E.

J'ai de l'argent encore , & pour vous contenter ,  
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquiter.

G E R O N T E.

S'il est ainsi , vraiment , j'en ai bien de la joie.

H E C T O R *bas.*

Vous acquitter , Monsieur , avec quelle monnoie ?

V A L E R E.

Te tairas-tu ? mon Oncle aspire dans ce jour  
A m'ôter d'Angelique & la main & l'amour ;  
Vous sçavez que pour elle il a l'ame blessée ,  
Et qu'il veut m'enlever. . . .

G E R O N T E.

Oüi, je sçai ma pensée .

Et je serai ravi de le voir confondu.

H E C T O R.

Vous n'avez qu'à parler, c'est une homme tondu.

G E R O N T E.

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite.  
Angelique est fort riche , & point du tout coquette ,  
Maîtresse de son choix : avec ce bon dessein ,  
Va te mettre en état de mériter sa main .

Paier tes Créanciers . . . .

V A L E R E.

J'y vais, j'y cours . . . Mon Pere . . .

G E R O N T E.

Hé ! plaît-il ?

V A L E R E.

Pour sortir entierement d'affaire ,

Il ne manque environ quatre ou cinq mille francs .

Si vous vouliez , Monsieur . . .

G E R O N T E.

Ah, ah ! je vous entens ,

Vous m'avez mille fois bercé de ces fornettes.

Non , comme vous pourrez , allez paier vos dettes.

V A L E R E.

Mais , mon Pere , croiez . . .

G E R O N T E.

A d'autres , s'il vous plaît.

V A L E R E.

Prêtez-moi mille écus.

H E C T O R.

Nous paierons l'intérêt.

Au denier un.

V A L E R E.

Monsieur . . . .

G E R O N T E.

Je ne puis vous entendre.

V A L E R E.

Je ne veux point , mon Pere , aujourd'hui vous surprendre ,



Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,  
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

H E C T O R.

Ah ! parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

G E R O N T E.

Et de combien encore êtes-vous redevable ?

V A L E R E.

La somme n'y fait rien.

G E R O N T E.

La somme n'y fait rien ?

H E C T O R.

Non, quand vous le verrez vivre en homme de bien,  
Vous ne regretterez nullement la dépense,  
Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

G E R O N T E.

Ecoutez, je veux bien faire un dernier effort,

Mais après cela si...

V A L E R E.

Modérez ce transport.

Que sur mes sentimens vôtre ame se repose,  
Je vais voir Angelique, & mon cœur se propose  
D'arrêter son couroux déjà prêt d'éclater.

*Il sort.*

H E C T O R.

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,  
A vous faire, en raisons claires & positives,  
Le memoire succinct de nos dettes passives,  
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

*Il sort.*

GERONTE *seul.*

Mon frere en son amour n'aura pas trop beau-jeu  
 Non , quand ce ne seroit que pour le contredire ,  
 Je veux rompre l'hymen où son amour aspire ,  
 Et j'aurai deux plaisirs à la fois , si je puis ,  
 De chagriner mon frere , & marier mon fils.



SCENE VIII.

Mr TOUT-A-BAS, GERONTE.

T O U T - A - B A S .

**A** Vec tous les respects d'un cœur vraiment fin-  
 cere ,

Je viens pour vous offrir mon petit ministere.  
 Je suis , pour vous servir, Gentilhomme Auvergnac,  
 Docteur dans tous les Jeux, & Maître de Tric-trac:  
 Mon nom est Tout-à-bas , Vicomte de la Case ,  
 Et vôtre serviteur pour terminer ma phrase.

G E R O N T E .

Un Maître de Tric-trac? il me prend pour mon Fils,  
 Quoi! vous montrez, Monsieur , un tel art dans  
 Paris ?

Et l'on ne vous a pas fait present en galere  
 D'un brevet d'Espalier ?

T O U T - A - B A S .

A quel homme ai-je affaire ?

264      L E J O U E U R ,

Comment ? Je vous soutiens que dans tous les états ?  
On ne peut de mon art assez faire de cas ;  
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire  
Dévrait sçavoir jouër avant que sçavoir lire.

G E R O N T E.

Monfieur le Professeur avec vos raisons  
Il faudroit vous loger aux petites Maisons.

T O U T - A - B A S.

Dequoi sert , je vous prie , un foule inutile  
De Chanteurs , de Danseurs qui montrent par la  
Ville ?

Un jeune homme en est-il plus riche , quand il  
sçait

Chanter re mi fa sol , ou danser un menuet ?

Payera-t'on des Marchands la cohorte pressante ,  
Avec un Vaudeville , ou bien une Courante !

Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune Cavalier  
De mon art au plutôt se fasse initié ?

Qu'il sçache , quand il perd , d'une ame non com-  
mune ,

A force de sçavoir , rapeller la fortune ;

Qu'il aprenne un métier qui par de sûrs secrets ,  
En le divertissant l'enrichisse à jamais ?

G E R O N T E.

Vous êtes riche à voir ?

T O U T - A - B A S.

Le jeu fait vivre à l'aïse

Nombre d'honnêtes gens , Fiacres , Porteurs de  
Chaises ;

Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans ,  
 Qui vont de doigts en doigts tous les jours circu-  
 lans ;

Des Gascons à souper dans les brelans fidèles ,  
 Des Chevaliers sans ordre , & tant de Demoiselles ,  
 Qui sans le lansquenet , & son produit caché ,  
 De leur foible vertu feroient fort bon marché ,  
 Et dont tous les hivers la cuisine se fonde ,  
 Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

## G E R O N T E.

S'il est quelque Joüeur qui vive de son gain ,  
 On en voit tous les jours mille mourir de faim ,  
 Qui forcez à garder une longue abstinence ,  
 Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

## T O U T - A - B A S .

Et c'est de-là que vient la beauté de mon Art ,  
 Et suivant mes leçons on court peu de hazard  
 Je sçai quand il le faut , par un peu d'artifice ,  
 D'un sort injurieux corriger la malice ,  
 Je sçai dans un Tric-trac quand il faut un sonnez ,  
 Glisser des dez heureux , ou chargez , ou pipez ;  
 Et quand mon plein est fait , gardant mes avan-  
 tages ,

J'en substitué aussi d'autres prudens & sages ,  
 Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups ,  
 Me font en un instant enfiler douze trous.

## G E R O N T E.

Et Monsieur Tout-à-bas , vous avez l'insolencé  
 De venir dans ces lieux montrer vôtre science ?

Oùi, Monsieur, s'il vous plaît.

G E R O N T E.

Et vous ne craignez pas  
Que j'arme contre vous quatre paire de bras,  
Qui le long de vos reins...

T O U T - A - B A S.

Monsieur, point de colere,  
Je ne suis point venu ici pour vous déplaire.

G E R O N T E *le pousse.*

Maître juré filou, sortez de la maison.

T O U T - A - B A S.

Non, je n'en fors qu'après vous avoir fait leçon,

G E R O N T E.

A moi leçon ?

T O U T - A - B A S.

Je veux, par mon sçavoir extrême,  
Que vous escamotiez un dé comme moi-même,

G E R O N T E.

Je ne sçai qui me tient, tant je suis animé,  
Que quelques bons soufflets donnez à poing fermé...  
Va-t'en.

( *Il le prend par les épaules* )

T O U T - A - B A S.

Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante  
Vous rend l'ame aux leçons un peu recalcitrante,  
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

G E R O N T E.

Reviens !

T O U T -

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

**GERONTE** *le poussant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici , vrai gibier de potence ?

Je ne puis respirer , & j'en mourai , je pense ,

Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon ,

Il me prenoit pour lui dans cette occasion.

Sçachons ce qu'il a fait , & sans plus de mystère ,

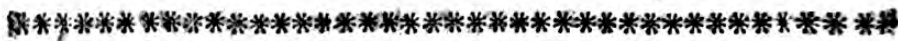
Concluons son hymen , & finissons l'affaire.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.



### SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.



ON cœur seroit bien lâche après tant  
de sermens ,  
D'avoir encore pour lui de tendres  
mouvemens ;

Nerine , ç'en est fait , pour jamais je l'oublie ,  
Je ne veux ni l'aimer , ni le voir de ma vie ,  
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.  
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NERINE.

Moi parler pour Valere ? il faudroit être folle.  
Que plutôt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point desormais , pour calmer mon dépit ,

Rapeller à mes sens son air & son esprit,  
Car tu sçais qu'il en a.

NERINE.

De l'esprit, lui, Madame?  
Il est plus journalier mille fois qu'une femme.  
Il rêve à tout moment, & sa vivacité  
Dépend presque toujours d'une carte, ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croiez-moi, je connois le grimoire,  
Souvent tous ces dépits sont ces hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non; l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bien-tôt fait son gîte,  
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il venoit à l'instant

Avec cet air flateur, soumis, insinuant,  
Que vous lui connoissez; que d'un ton pathétique,

( Elle se met à ses pieds. )

Il vous dit à vos pieds: Non, charmante Angelique,  
Je ne veux oposer à tout vôtre courroux,

Qu'un seul mot: je vous aime, & je n'aime que  
vous.

Vôtre ame à ma faveur n'est-elle point émuë?



270 LE JOUEUR ,

Vous ne me dites rien , vous détournez la vûë.

( Elle se relève. )

Vous voulez donc ma mort , il faut vous contenter ,

Peut-être en ce moment , pour vous épouventer ,

Il se souffletera d'une main mutinée.

Se donnera du front contre une cheminée ,

S'arrachera de rage un toupet de cheveux ,

Qui ne sont pas à lui ; mes dé ces airs fougueux

Ne vous étonnez pas ; contez qu'en sa colere

Il ne se fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laisse-moi faire.

NERINE.

Vous voila , grace au Ciel , bien instruite sur tout ,

Ne vous démentez point , tenez bon jusqu'au bout.



SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,

NERINE.

LA COMTESSE.

**O**N dit par-tout , ma Sœur , qu'un peu moins  
prévenuë.

Vous épouserez Dorante.

COMEDIE. 271

ANGELIQUE.

Oùi, j'y suis résoluë.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi, Valere est un vrai fou,  
Qui jouëroit vôtre bien jusques au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre vôtre tendresse,  
Cet amour, entre nous, étoit une foiblesse,  
Il faut se dégager de ces attachemens  
Que la raison condamne, & qui flâtent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,  
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.  
J'aimerois mieux qu'il fut gueux, avaricieux,  
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,  
Yvrogne, sans esprit, débauché, sot, colere,  
Que d'être un emporté, joueur, comme est Valere.

ANGELIQUE.

Je sçai que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire vôtre époux ?

ANGELIQUE.

Moi, Non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

272 LE JOUEUR,  
NERINE.

Il a ma foi reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien-fait. Puisqu'enfin vous renoncez à lui,  
Je vais l'épouser, moi.

ANGELIQUE.

L'épouser !

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Ce Joüeur qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je sçaurai le réduire.

On sçait sur les Maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoi, vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,

Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur ? fais-je donc un grand  
crime,

De rallumer les feux d'un amour légitime ?

J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.

Pour garder du défunt le souvenir charmant,

Je portois son portrait, & cette vive image

Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage ;

Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien  
fort ?

C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

COMÉDIE.

273

LA COMTESSE.

Cela raquette-t'il d'une perte aussi dure ?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris , vous deviez mieux choisir.

Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Oùi , ma sœur à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas ? croiez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime ! lui , s'il m'aime ! ah ! quel aveuglement !

On a certains attraits , un certain enjouement ,

Que personne ne peut me disputer , je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-tems de pleine jouissance ,

Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discretion.

ANGELIQUE.

Sans doute , & je voi bien qu'il n'est pas impossible ,

Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible ,

L'Or est d'un grand secours pour acheter un cœur ,

Ce métal en amour est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage.



274. LE JOUEUR,

La modération fut toujours mon partage ;  
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes at-  
traits ,

Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.  
Mes sentimens , ma sœur , sont différens des vôtres ,  
Si je connois l'amour , ce n'est que dans les autres.  
J'ai beau m'armer de fier , je vois de toutes parts  
Mille cœurs amoureux suivre mes étendarts ?  
Un Conseiller de robe , un Seigneur de Finance ,  
Dorante , le Marquis , briguent mon alliance ,  
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier ,  
Je prétens à Valere offrir un cœur entier ,  
Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? mon mérite , je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres sur lui , ma sœur , auroient les mêmes  
droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile ,  
Un petit feu léger , vagabond , volatile.  
Quand on veut inspirer une solide amour ,  
Il faut avoir vécu , ma sœur , bien plus d'un jour ,  
Avoir un certain poids , une beauté formée  
Par l'usage du monde , & des ans confirmée :  
Vous n'en êtes pas-là.

C O M E D I E. 279

A N G E L I Q U E.

J'attendrai bien du tems.

N E R I N E.

Madame est prévoiante , elle a pris les devans ?

Mais on vient.

U N L A Q U A I S.

Le Marquis , Madame , est-là qui monte.

L A C O M T E S S E.

Le Marquis ! hé non , non ! il n'est pas sur mon  
compte !



S C E N E I I I.

LE MARQUIS , LA COMTESSE ,  
ANGELIQUE , NERINE.

LE MARQUIS *se rajustant.*

**J**E suis tout en desordre , un maudit embarras  
Ma fait quitter ma chaise à deux ou trois cens pas  
Et j'y serois encore dans des peines mortelles ,  
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ses ailes.

L A C O M T E S S E.

Que Monsieur le Marquis est galand sans fadeur !

Oh ! point du tout , je suis vôtre humble serviteur ;  
 Mais à vous parler net , sans que l'esprit fatigue  
 Près du sexe je sçai me démêler d'intrigue :  
 Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Vôtre sœur ? vraiment c'est fort bien fait  
 Je vous sçais gré d'avoir une sœur aussi belle ,  
 On la prendroit parbleu , pour vôtre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit , il donne un joli tour !  
 Qu'il est sincère ! on voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour , moi ! Non. Ma foi , la Cour  
 m'ennuie ,

L'esprit de ce país n'est qu'en superficie ?  
 Si-tôt que vous voulez un peu l'aprofondir ,  
 Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir ,  
 J'ai de l'esprit , du cœur , plus que Seigneur de  
 France ,

Je joue , & j'y ferois fort bonne coñtenance ?  
 Mais je n'y vais jamais que par nécessité ,  
 Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé , Monsieur , de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt , soudain je perds haleine ,

# COMEDIE.

277

Ces fades complimens sur de grands mots montez ;  
Ces protestations qui sont futilitez ,  
Ces serremens de main dont on vous estropie ,  
Ces grands embrassemens dont un flâteur vous lie ,  
M'ôtent à tout moment la respiration ,  
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

## ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour sont bien mieux vôtre affaire.

## LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour leur plaire.

Leur sottre vanité croit ne pouvoir trop haut  
A des faveurs de Cour mettre un injuste taut.  
Moi, j'aime à pourchasser des beautez mitoiennes,  
L'Hiver dans un fauteuil avec des Citoiennes,  
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,  
Je pousse la fleurette, & conte mes raisons.  
Là toute la maison s'offre à me faire fête,  
Valets, fille de chambre, enfans, tout est honnête,  
L'époux même discret, quand il entend minuit,  
Mè laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.  
Voila comme je vis quand par fois dans la Ville  
Je veux bien déroger...

## NERINE.

La maniere est facile,  
Et ce commerce-là me paroît assez doux.

## LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous.

278 LE JOUEUR ;

Je suis tout naturel , & j'aime la franchise ,  
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise ,  
Et quand de mon amour je vous fais un aveu ,  
Madame , il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Ei donc , petit badin , un peu de retenuë ,  
Vous me parlez , Marquis , une langue inconnuë ,  
Le mot d'amour me blesse , & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'envelope ,  
Et ce mot dit à crû , lui cause une sincope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus  
doux.

LA COMTESSE.

Comment ? qu'est-ce ? plaît-il ? parlez , expliquez-  
vous ,

Parlez donc , parlez donc ; aprenez je vous prie ,  
Que mortel tel qu'il soit ne me dit de ma vie  
Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime , & souvent. . . .

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire.

Valere ? Un autre ici conjointement soupire.

Ah !

Ah ! si je le sçavois , je lui ferois morbleu . . .

Où loge-t-il ?

NERINE.

Ici.

LE MARQUIS. *Il fait semblant de s'en aller , & revient.*

Nous nous verrons dans peu

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit , ma Reine ?

Le droit de bien-seance , avec celui d'aubaine.

Vous me convenez fort , & je vous conviens mieux.

Sur vous l'on sçait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou , Marquis , de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sçais ce que je dis , ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liez par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement . . . Mais . . .

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? Comment . . .

Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sçai point prendre en main des trompettes  
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.



280 LE JOUEUR,  
ANGELIQUE.

Eh ! ma Sœur !

N E R I N E.

Des faveurs !

L E M A R Q U I S.

Suffit , je suis discret ,

Et sçais quand il le faut oublier un secret.

L A C O M T E S S E.

On ne connoît que trop ma retenüe austere ,

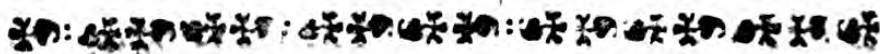
Il veut rire.

L E M A R Q U I S.

Ah ! parbleu , je sçaurai de Valere

Quel est en vous aimant le but de ses desirs ,

Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.



S C E N E I V.

L E M A R Q U I S , L A C O M T E S S E ,  
L E S L A Q U A I S.

I. L A Q U A I S , *rendant un billet au Marquis.*

**M** On sieur, c'est de la part de la grosse Comtesse.

L E M A R Q U I S *le mettant dans sa poche.*  
Je le lirai tantôt.

D E U X L A Q U A I S.

Cette jeune Duchesse

Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

COMÉDIE.

281

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

TROIS LAQUAIS.

Monfieur.

LE MARQUIS.

Encore ? ha ! paffambleu !

Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

TROIS LAQUAIS.

Je viens de voir , Monfieur , cette femme de robe ,  
Qui dit que cette nuit fon mari couche aux champs ,  
Et que ce foit fans bruit . . .

LE MARQUIS.

Il fuffit , je t'entens.

Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune ,  
De couleur de muraille , & tantôt fur la brune ,  
Va m'attendre en fecret où tu fus avant-hier ,  
Là . . .

TROIS LAQUAIS.

Je fçais.

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer  
Pour réfifter à tout. J'ai de l'ouvrage à faire ,  
Comme vous le voiez , mais je m'en veux distraire ,  
Vous ferez de formais tous mes foins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre , il pouroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu , charmant objet , à regret je vous quitte ,  
C'est un pefant fardeau d'avoir un gros mérite.

Bb 3



S C E N E V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,  
NERINE.

N E R I N E.

**C** Et homme-là vous aime épouventablement.

A N G E L I Q U E.

Je ne vous croiois pas un tel engagement.

L A C O M T E S S E.

Il est vif.

A N G E L I Q U E.

Il vous aime , & son ardeur est belle.

L A C O M T E S S E.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle ,

Il ne m'a pourtant vûë encore que deux fois.

N E R I N E.

Il en a donc bien fait la première. . . . Je crois

Voix Valere.



## SCENE VI.

VALERE, LA COMTESSE,  
ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

**L'**Amour auprès de moi le guide.

NERINE.

Il tremble en aprochant.

LA COMTESSE.

J'aime un Amant timide,  
Cela marque un bon fond. Aprochez, aprochez,  
Ouvrez de vôtre cœur les sentimens cachez.  
Vous allez voir ma sœur.

VALERE *à la Comtesse.*

Ah ! quel bonheur, Madame,  
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame !  
*à Angelique.*

Et quel plaisir de dire, en des transports si doux.  
Que mon cœur vous adore, & n'adore que vous ?

LA COMTESSE.

L'Amour le trouble. Hé quoy ! que faites-vous Valere ?

VALERE.

Ce que vous-même ici n'avez permis de faire,

184 LE JOUEUR,  
NERINE.

Voici du *qui pro quo*.

V A L E R E.

Que je serois heureux,  
S'il vous plaisoit encore de recevoir mes vœux !

L A C O M T E S S E.

Vous vous méprenez.

V A L E R E.

Non. Enfin, belle Angelique,  
Entre mon oncle & moi que vôtre cœur s'explique,  
Le mien est tout à vous, & jamais dans un cœur...

L A C O M T E S S E.

Angelique !

V A L E R E.

On ne vit une plus noble ardeur.

L A C O M T E S S E.

Ce n'est donc pas pour moi que vôtre cœur soupire ?

V A L E R E.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire ?

Regardez vôtre sœur, & jugez si ses yeux

Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

L A C O M T E S S E.

Quoi ! d'aucun feu pour moi vôtre ame est éprise ?

V A L E R E.

Quelques civilitez que l'usage autorise....

L A C O M T E S S E.

Comment ?

A N G E L I Q U E.

Il ne faut pas avec sévérité.

COMEDIE. 285

Exiger des Amans trop de sincérité.

Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat,

Vous êtes belle, riche, &c. . . .

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La modération qui fut votre partage,

Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Mon sieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux ?

C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

\*\*\*\*\*

SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE,

NERINE.

NERINE.

Elle connoît ses gens.

VALERE.

Où, pour vous je soupite.



Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

N E R I N E.

Allons , Madame , allons , ferme , voici le choc ,  
Point de foiblesse au moins , aiez un cœur de roc.

A N G E L I Q U E.

Ne m'abandonnez point.

N E R I N E.

Non , non laissez-moi faire.

V A L E R E.

Mais que me sert , hélas ! que mon cœur vous pré-  
fere ?

Que sert à mon amour un si sincère aveu ?

Vous ne m'écoutez point , vous dédaignez mon feu ,

De vos beaux yeux pourtant , cruelle , il est l'ou-  
vrage ;

Je sçai qu'à vos beautez c'est faire un dur outrage

De nourrir dans mon cœur des desirs partagez ;

Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez ;

Mais . . . . .

A N G E L I Q U E.

Cette passion est trop forte en *V*otre ame

Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflâme !

Suivez , suivez l'ardeur de vos emportemens ;

Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

N E R I N E.

*Optimè.*

V A L E R E.

Desormais plein de vôtre tendresse ,

Nullè autre passion n'a rien qui m'interresse ,

C O M E D I E. 287

Tout ce qui n'est point vous , me paroît odieux.

ANGELIQUE *d'un ton plus tendre.*

Non ; ne vous presentez jamais devant mes yeux.

N E R I N E.

Vous molissez.

V A L E R E.

Jamais ! quelle rigueur extrême ;

Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime.

Hé quoi ! rien ne pourra fléchir vôtre courroux ?

Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

A N G E L I Q U E.

Je prens peu d'intérêt , Monsieur à vôtre vie.

N E R I N E.

Nous allons bien-tôt voir jouër la Comédie.

V A L E R E.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

N E R I N E.

Qu'un Amant mort pour nous nous mettroit en  
crédit !

V A L E R E.

Vous le voulez : hé bien , il faut vous satisfaire.

Cruelle , il faut mourir.

( *Il veut tirer son épée.* )

A N G E L I Q U E *l'arrêtant.*

Que faites-vous Valere ?

N E R I N E.

Hé bien , ne voilà pas vôtre fendre maudit

Qui vous prend à la gorge ? Euh !

LE JOUEUR;  
ANGELIQUE.

Tu ne m'as pas dit,  
Nerine, qu'il viendrait se percer à ma vûe,  
Et je tremble de peur quand une épée est nuë.

NERINE.

Que les Amans sont fots !

VALERE.

Puisqu'un soin généreux  
Vous interesse encore aux jours d'un malheureux,  
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie,  
Il faut que par l'amour désarmée, attendrie,  
Vous me rendiez encore ce cœur si précieux,  
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE.

Nerine, qu'en dis-tu ?

NERINE.

Je dis qu'en la mêlée  
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos at-  
traits....

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez.....

VALERE.

Oùi, je vous le promets  
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,  
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flâme...

NERINE.

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

COMEDIE. 289

ANGELIQUE.

Il faut encor, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.

Oùi, je vous rends mon cœur.

VALERE *lui baisant la main.*

Ah ! quelle joie extrême !

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,

Je joint à ce present celui de mon portrait.

*(Elle lui donne son Portrait enrichi de diamans.)*

NERINE.

Hélas ! de mes sermons voilà quel est l'effet.

VALERE.

Quel excès de faveurs !

ANGELIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel ! Le reste de ma vie.

Que dis-je ? je prétens que ce portrait si beau

Soit mis avec moi dans le même tombeau ;

Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NERINE.

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre !

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon  
cœur

Ne se repente point de sa facile ardeur.

*Elle sort.*

VALERE.

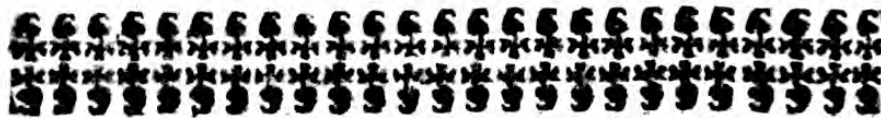
Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

490 LE JOUEUR ;  
NERINE.

Ah ! que voilà pour l'Oncle une époque fâcheuse !  
*Elle sort.*

V A L E R E.

Est-il dans l'Univers de Mortel plus heureux ,  
Elle, me rend son cœur, elle comble mes vœux,  
M'accable de faveurs. . .



SCENE VIII.

VALERE , HECTOR.

H E C T O R.

**M**onsieur , je viens vous dire . . .

V A L E R E.

Je suis tout transporté : voi , considère , admire ,  
Angelique m'a fait ce généreux present,

H E C T O R.

Que les brillans sont gros ! pour être plus content  
Je vous amene encore un lenitif de bourse ,  
Une usuriere.

V A L E R E.

Et qui ?

H E C T O R.

Madame la Ressource.

SCE-



SCENE IX.

Mad. LA RESSOURCE , VALERE ,  
HECTOR.

VALERE *l'embrassant.*

**H**E , bon jour , mon enfant , tu ne peux conce-  
voir

Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée , on ne peut davantage.

HECTOR,

Elle est jolie encore. Mais quel sombre équipage !

Vous voilà sans mentir aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de Cour ?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh, Monsieur, point du tout, je suis une bourgeoise,

Qui sçais me mesurer justement à ma toise.

J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas ,

Qui se font teindre en noir du haut jusqu'en bas :

Mais pour moi je n'ai point cette sottie manie ,

Et si mon pauvre époux étoit encore en vie . . .

*Elle pleure.*



292 LE JOUEUR ;

V A L E R E.

Quoi ! Monsieur la Ressource est mort ?

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement,

H E C T O R *pleurant.*

Subitement, hélas ! j'en suis fâché vraiment.

Au fait.

V A L E R E.

J'aurois besoin, Madame la Ressource,  
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

V A L E R E.

Je fais, bien entendu, mon biller au porteur,

H E C T O R.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec des gens d'honneur,

On ne perd jamais rien.

V A L E R E.

Je veux que tu le prennes ;

Nous faisons ici-bas des routes incertaines.

Je pourois bien mourir ; ce maraut m'avoit dit

Que sur des gages sûrs tu prêtois à crédit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur, c'est une médifance,

Je sçai que ce seroit blesser ma conscience.

Pour des nantissemens qui valent bien leur prix,

De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,

C O M E D I E. 293

Des Diamans usez , & qu'on ne sçauroit vendre ,  
Sans risquer mon honneur , je croi que j'en puis  
prendre.

V A L E R E.

Je n'ai pour te donner , vaisselle ni bijoux.

H E C T O R.

Oh ! parbleu, nous marchons sans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien ! nous attendrons , Monsieur , qu'il vous en  
vienne.

V A L E R E.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,  
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah ! Monsieur !

Je voudrois les avoir , ce seroit de grand cœur.

V A L E R E.

Ma charmante , mon cœur , ma Reine , mon aimable ,

Ma belle , ma mignone , & ma toute adorable,

H E C T O R *d genoux.*

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

H E C T O R.

Ah ! que nous sommes foux !

Tous ces gens-là , Monsieur , ont des cœurs de cailloux ;

Sans des nantissemens il ne faut rien prétendre.

194 LE JOUEUR ;

V A L E R E.

Dis-moi donc , si tu veux , où je les pourai prendre.

H E C T O R.

Attendez... Mais, comment, avec un cœur d'airain,  
Refuser un billet endossé de ma main ?

V A L E R E.

Mais voi donc.

H E C T O R.

Laissez-moi, je cherche en ma boutique

V A L E R E.

Ecoute. ... nous avons le Portrait d'Angelique,  
Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

H E C T O R.

Ah ! que dites-vous-là ! vous devez le garder.

V A L E R E.

D'accord , honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu , quelque'autrefois nous finirons l'affaire.

V A L E R E.

Attendez donc. Tu sçais jusqu'où vont mes besoins,  
N'ayant pas son portrait l'en aimerai-je moins ?

H E C T O R.

Fort bien , mais voulez-vous que cette perfidie ? . . .

V A L E R E.

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie  
De ces Joüeurs en fond qui doivent s'assembler.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu.

V A L E R E.

Demeurez donc , où voulez-vous aller ?  
 Je ferai de l'argent , ou celui de mon pere ,  
 Quoi-qu'il puisse arriver , nous tirera d'affaire.

H E C T O R.

Que peut dire Angelique alors qu'elle apprendra ,  
 Que de son cher portrait.

V A L E R E.

Et qui le lui dira ?

Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

H E C T O R.

Dans une heure ?

V A L E R E.

Oùi , vraiment.

H E C T O R.

Je commence à me rendre.

V A L E R E.

Je me mettrois en gage à mon besoin urgent.

H E C T O R *le considérant.*

Sur cette nipe-là vous auriez peu d'argent.

V A L E R E.

On ne perd pas toujours , je gagnerai sans doute.

H E C T O R.

Votre raisonnement met le mien en déroute.

Je sçai que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

V A L E R E.

Je m'en tirerai bien , Hector , je t'en répond.

Peut-on sur ce bijou sans trop de comp'aisance.

Mad. LA RESSOURCE.

Oùi, je puis maintenant prêter en conscience,  
 Je voi des diamants qui répondent du prêt,  
 Et qui peuvent porter un modeste intérêt,  
 Voilà les mille écus comptez dans cette bourse.

V A L E R E.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource,  
 Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,  
 Je prétens retirer mon portrait au plutôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers: nous aimons à changer de la sorte,  
 Plus nôtre argent fatigue, & plus il nous raporte.  
 Adieu, Messieurs, je suis toute à vous à ce prix.

*Elle sort.*

H E C T O R.

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris,  
 Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

V A L E R E.

Aux maux désesperez il faut de l'émetique,  
 Et cet argent offert par les mains de l'amour,  
 Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

*Fin du second Acte.*



## A C T E I I I.



## SCENE PREMIERE.

D O R A N T E , N E R I N E.

D O R A N T E.



U E L est donc le sujet pourquoi ton  
cœur soupire.

N E R I N E.

Nous n'avons pas , Monsieur , tous  
deux sujets de rire.

D O R A N T E.

Dis-moi donc , si tu veux , le sujet de tes pleurs ?

N E R I N E.

Il faut aller , Monsieur , chercher fortune ailleurs.

D O R A N T E.

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque pièce

Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta Maîtresse ?

N E R I N E *pleurant plus fort.*

Non , c'est de vôtre sort dont j'ai compassion ;



Et c'est-à-vous d'aller chercher condition.

D O R A N T E.

Que dis-tu ?

N E R I N E.

Qu'Angelique est une ame legere ,  
Et c'est mieux que jamais rengagée à Valere.

D O R A N T E.

Quoi-que pour mon amour ce coup soit assommant,  
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.  
Je sçai que cet Amant tout entiere l'occupe ,  
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;  
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour ,  
Je dois tout au dépit , & rien à son amour.  
Je ne veux point , Nerine , éclater en injures ,  
Ni rapeller ici ses sermens , ses parjures ,  
Ainsi que mon amour , je calme mon couroux.

N E R I N E.

Si vous sçaviez , Monsieur , ce que j'ai fait pour  
vous !

D O R A N T E.

Tien , reçois cette bague , & dis à ta Maîtresse ,  
Que malgré ses dédains elle aura ma tendresse ,  
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

N E R I N E prenant la bague en pleurant.

Ah ! ah ! je n'en puis plus , vous me fendez le cœur.

\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*

SCENE II.

GERONTE, HECTOR,  
DORANTE, NERINE.

HECTOR

Oui, Monsieur, Angelique époufera Valere ;  
Ils ont signé la paix.

GERONTE.

Tant mieux. Bon jour, mon frere,  
Qu'est-ce ? hé bien, qu'avez-vous ? vous êtes tout  
changé ?

Allons gai ? vous a-t-on donné vôtre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne,  
On ne me verra point violenter personne ;  
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,  
Mon Frere, je prétends moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voilà les sentimens d'un Heros de Cassandre.  
Entre-nous vous aviez fort grand tort de prétendre  
Que sur vôtre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne sçus jamais jusques-là me flâter ?

300 LE JOUEUR ;

La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ,  
L'amour est un enfant qui badine avec elles ;  
Et quand à certain âge on veut se faire aimer ,  
C'est un soin indiscret qu'on devroit réprimer.

GERONTE.

Je suis en vérité ravi de vous entendre ,  
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre ;

NERINE.

Si l'on m'en avoit cru , tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux ,  
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

*Il sort.*

GERONTE.

Allez , consolez-vous , c'est fort bien fait , mon  
Frere ,

Adieu. Le pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

NERINE *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR.

Moi , j'en pleure à moitié.

Le pauvre homme !





SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier roulé avec  
plusieurs autres papiers.*

**V**oilà , Monsieur , un petit rôle  
Des dettes de mon Maître. Il vous tient sa parole  
Comme vous le voiez , & crois qu'en tout ceci ,  
Vous voudriez bien , Monsieur , tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

C'a voions , expédie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de  
Pere !

Ah ! qu'à nôtre secours à propos vous venez !  
Encore un jour plus tard , nous étions ruinez.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre ,  
Foi d'honnête garçon je n'en puis rien rabattre :  
Les choses sont , Monsieur , tout au plus juste prix ,  
De plus je vous promets que je n'ai rien obmis.

LE JOUEUR;  
GERONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur les gardes.

*Mémoire juste & bref de nos dettes criardes ,  
Que Mathurin Geronte auroit tantôt promis ,  
Et promet maintenant de paier pour son fils.*

GERONTE.

Que je les paie ou non , ce n'est pas ton affaire ,  
Lis toujours.

HECTOR.

C'est , Monsieur , ce que je m'en vais faire.  
*Item , doit à Richard cinq cens livres dix sous ,  
Pour gages de cinq ans , frais , mises , loiaux  
coûts.*

GERONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moi , fort à vôtre service.

Ce nom n'étant point fait du tout à la propice  
D'un valet de Joueur , mon Maître de nouveau ,  
M'a mis celui d'Hector du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom ! Il devoit apeller Angelique  
Pallas , du nom connu de la Dame de Pique.

HECTOR.

*Secondement , il doit à Jeremie Aaron ,  
Usurier de métier , Juif de Religion . . .*

COMEDIE. 303  
GERONTE.

Tout beau , n'embroüillons point , s'il vous plaît  
les affaires ,

Je ne veux point paier les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé ! bien soit. *Plus, il doit à maint s particuliers,  
Ou quidans , dont les noms , qualités, & métiers  
Sont déduits plus au long avec les parties ,  
Et assignations dont je tiens les copies ,  
Dont tous lesdits quidams , ou du moins peu s'en  
faut ,*

*Ont obtenu déjà Sentence par défaut ;  
La somme de dix mil une livre une obole ,  
Pour l'avoir sans relâche un an sur sa parole ,  
Habillé , voituré , coëffé , chaussé , ganté ,  
Alimenté , rasé , desaltéré , porté.*

GERONTE.

Desaltéré , porté ! que le Diable t'emporte,  
Et ton maudit memoire écrit de telle sorte.

HECTOR.

Si vous ne m'en croiez , demain pour vous trouver  
J'enverrai les Quidams tous à vôtre lever.

GERONTE.

La belle cour !

HECTOR.

*De plus à Margot de la Plante,  
Personne de ses droits usante & jouissante.  
Est dû loialement deux cens cinquante écus  
Pour ses apointemens de deux quartiers échûs.*



304 LE JOUEUR,  
GERONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monfieur . . . . C'est une fille . . .

Chez laquelle mon Maître . . . Elle est vraiment  
gentille.

GERONTE.

Deux cens cinquante écus ?

HECTOR.

Ce n'est ma foi pas cher ,

Demandez ; c'est , Monfieur , un prix fait en hiver.

GERONTE.

Et tu prétens boureau . . .

HECTOR *tournant le rôle.*

Monfieur point d'invectives :

Voici le contenu de nos dettes actives :

Et vous allez bien voir que le compte fuyant ,

Païé fidèlement , fe monte à prefque autant.

GERONTE.

Voions.

HECTOR.

*Premièrement, Isaac de la Serre.*

Il est connu de vous.

GERONTE.

Et de toute la terre ;

C'est ce Négociant , ce Banquier fi fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verveux.

Cela sent comme baume ; or donc ce de la Serre ,

fi bien connu de vous & de toute la Terre ,

Ne nous doit rien.

C O M E D I E. 309

G E R O N T E.

Comment ?

H E C T O R.

Mais un de ses parens,

Mort aux champs de Fleurus , nous dois dix mille  
francs.

G E R O N T E.

Voilà certainement un effet fort bizarre.

H E C T O R.

Oh ! s'il n'étoit pas mort , étoit de l'or en barre.

*Plus à mon Maître est dû du Chevalier Fijac*

*Les droits bipotequez sur un tour de Triétrac.*

G E R O N T E.

Que dis-tu ?

H E C T O R.

La partie est de deux cens pistoles ,

C'est une dupe , il fait en un tour vingt écoles.

Il ne faut plus qu'un coup.

G E R O N T E *lui donnant un soufflet.*

Tiens maraut , le voila

Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.

Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

H E C T O R.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

G E R O N T E.

Impertinent maraut , va je t'apprendrai bien ,

Avec ton Triétrac.

H E C T O R.

Il a dix trous à rien ,



SCENE IV.

HECTOR *seul.*

**S**A main est à fraper , non à donner legere ,  
Et mon Maître a bien-fait de faire ailleurs affaires ;  
Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent ,  
Il a les yeux serens & l'accueil avenant.



SCENE V.

VALERE , HECTOR.

*Valere entre en comptant beaucoup d'argent  
dans son chapeau.*

HECTOR.

**P**Ar vôtre ordre , Monsieur , j'ai vû Monsieur  
Geronte :  
Qui de nôtre Memoire a fait fort peu de compte ,  
Sa monnoie est frapée avec un vilain coin ,  
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.

J'ai vû chemin faisant aussi Monsieur Dorante ,  
Morbleu qu'il est fâché !

V A L E R E *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

H E C T O R.

La Flote est arrivée avec les Galions ,  
Cela va diablement hausser nos actions.

J'ai vû pareillement par vôtre ordre Angelique ,  
Elle m'a dit. . .

V A L E R E *frapant du pied.*

Morbleu ce dernier coup me pique ,  
Sans les cruels revers de deux coups innoüis ,  
J'aurois encore gagné plus de deux cens Louïs.

H E C T O R.

Cette fille , Monsieur , de vôtre amour est folle.

V A L E R E *à part.*

Damon m'en doit encore deux cens sur sa parole.

H E C T O R *le tirant par la manche.*

Monsieur , écoutez-moi , calmez un peu vos sens ,  
Je parle d'Angelique , & depuis fort long-tems.

V A L E R E.

Ah , d'Angelique ! hé ! bien , comment suis-je avec  
elle ?

H E C T O R.

On n'y peut être mieux ; ah ! Monsieur , qu'elle est  
belle ,

Et que j'ai de plaisir à vous voir racroché !

V A L E R E.

A te dire le vrai , je n'en suis pas fâché.

308      L E J O U E U R ,  
            H E C T O R .

Comment?quelles froideurs s'empare de vôtre ame!  
Quelle glace ! tantôt vous étiez tout de flâme.  
Ai-je tort , quand je dis que l'argent de retour.  
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?  
Vous vous sentez à fond , *Ergò* plus de Maîtresse.

V A L E R E .

Ah ! juge mieux, Hector , de l'amour qui me presse,  
J'aime autant que jamais : mais sur ma passion  
J'ai fait en te quittant quelque réflexion.  
Je ne suis point du tout né pour le mariage :  
Des parens , des enfans , une femme , un ménage ,  
Tout cela me fait peur , j'aime la liberté.

H E C T O R .

Et le libertinage.

V A L E R E .

Hector , en vérité.

Il n'est point dans le monde un état plus aimable ,  
Que celui d'un Jouëur, sa vie est agréable,  
Ses jours sont enchaînez par des plaisirs nouveaux,  
Comedie , Opera , bonne chère , cadeaux ,  
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance ,  
On voit régner sur lui l'air de magnificence ,  
Tabatières , bijoux , sa poche est un tresor ,  
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

H E C T O R .

Et l'or devient à rien.

V A L E R E .

Chaque jour mille belles

Eui font la cour par lettre, & l'invitent chez elles,  
 La porte à son aspect s'ouvre à deux grands battans.  
 Là vous trouvez toujourns des gens divertiffans,  
 Dès femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,  
 Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche;  
 Des oisifs de métier, & qui toujourns sur eux  
 Portent de tout Paris le lardon scandaleux,  
 Des Lucreces du tems, là, de ces filles veuves,  
 Qui veulent imposer & se donner pour neuves,  
 De vieux Seigneurs toujourns prêts à vous cajoler,  
 Des plaifans qui font rire avant que de parler.  
 Plus agréablement peut-on passer la vie?

H E C T O R.

D'accord, mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

V A L E R E.

Le jeu rassemble tout, il unit à la fois  
 Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois:  
 La femme du Banquier dorée & triomphante,  
 Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.  
 Là, sans distinction on voit aller de pair  
 Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;  
 Et quoi qu'un sort jaloux nous ait fait injustice,  
 De sa naissance ainsi l'on vange les caprices.

H E C T O R.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,  
 Vous voila donc en grace avec l'argent comptant.  
 Tant mieux, pour se conduire en bonne politique,  
 Il faudroit retirer le portrait d'Angelique.



310 LE JOUEUR,  
VALÈRE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous sçavez . . . .

VALÈRE.

Je dois jouër tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALÈRE.

Oh ! non , c'est un dépôt.

HECTOR.

Pout mettre quelque chose à l'abri des orages ,  
S'il vous plaisoit du moins de me paier mes gages.

VALÈRE.

Quoi , je te dois . . . .

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous ,  
Je n'ai pas en cinq ans encôre reçu cinq sous.

VALÈRE.

Mon père te paiera , l'article est au mémoire.

HECTOR.

Vôtre Père : Ah ! Monsieur , c'est une mer à boire ,  
Son argent n'a point cours , quoi-qu'il soit bien de  
poids.

VALÈRE.

Va j'examinerai ton compte une autre fois.

J'entens venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre Sellier.

Elle a flairé l'argent.

V A L E R E *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

H E C T O R.

Et Monsieur Galonier votre honnête Tailleur.



S C E N E V I.

Mad. ADAM, Mr. GALONIER,  
V A L E R E , H E C T O R.

V A L E R E

Q Uel contre-tems ! Je suis vôtre humble ser-  
teur :

Bon-jour , Madame Adam, quelle joie est la mienne ?  
Vous voir ; c'est du plus loin, parbleu qu'il me sou-  
viennent.

Mad. A D A M.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ,  
Mais vous jouiez la nuit, & vous dormez le jour.

V A L E R E.

C'est pour cette calèche à velours à ramage ?

Mad. A D A M.

Oùi , s'il vous plaît.

312 LE JOUEUR,

V A L E R E.

Je suis fort content de l'ouvrage,  
Il faut vous la paier... Songe par quel moien  
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

Vous Monsieur Galonier, quel sujet vous amène ?

G A L O N I E R.

Je viens vous demander...

H E C T O R.

Vous prenez trop de peine.

G A L O N I E R.

Vous....

H E C T O R.

Vous faites toujors mes habits trop étroits.

G A L O N I E R.

Si....

H E C T O R.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

G A L O N I E R.

Je...

H E C T O R.

Vous cousez si mal...

Mad. A D A M.

Nous marions ma' fille.

V A L E R E.

Quoi ! vous la mariez ? Elle est vive & gentille,  
Et son époux futur doit en être content.

Mad. A D A M.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent com-  
tant.

C O M E D I E.

313

V A L E R E.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vûë,  
Si j'ai...

Mad. A D A M.

Depuis long-tems cette somme m'est dûë.

V A L E R E.

Que je sois un maraut deshonoré cent fois,  
Si l'on m'a vû toucher un sou depuis six mois.

H E C T O R.

Oüi, nous avons tous deux par pitié profonde  
Fait vœu de pauvreté, nous renonçons au monde.

G A L O N I E R.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher,  
Nôtre femme est, Monsieur, sur le point d'ac-  
coucher :

Donnez-moi cent écus sur & tant moins de dettes.

H E C T O R.

Et de quoi Diable aussi, du métier dont vous êtes,  
Vous avisez-vous-là de faire des enfans ?

Faites-moi des habits.

G A L O N I E R.

Seulement deux cens francs.

V A L E R E.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie  
Personne de paier n'eut jamais tant d'envie.

Demandez...

H E C T O R.

S'il avoit quelques deniers comptans,  
Ne me paieroit-il pas mes gages de cinq ans ?

Votre dette c'est pas meilleure que la mienné.

Mad. A D A M.

Mais quand faudra-t-il donc , Monsieur , que je revienne ?

V A L E R E.

Mais quand il vous plaira. Dès demain, que sçait-on?

H E C T O R.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

G A L O N I E R.

Pour moi , je ne fors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

H E C T O R.

Non , je ne vis jamais d'animal si tenace.

V A L E R E.

Ecoutez , je vous dis un secret qui , je croi ,  
Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moi.  
Je vais me marier tout-à-fait , & mon pere  
Avec mes Créanciers doit me tirer d'affaire,

H E C T O R.

Pour le coup . . .

Mad. A D A M.

Il me faut de l'argent cependant.

H E C T O R.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant ;  
Montrez-nous les talons.

G A L O N I E R.

Monsieur , ce mariage

Se fera-t-il bien-tôt ?

HEC.

COMEDIE. 315

HECTOR.

Tout au plutôt. J'enrage.

Mad. ADAM.

Sera-t-elle dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'espérons , adieu ;

Sortez , nous attendons la future en ce lieu ,

Si l'on vous trouve ici vous gâterez l'affaire.

Mad. ADAM.

Vous me promettez donc...

HECTOR.

Allez , laissez-moi faire.

Mad. ADAM & GALONIER ensemble.

Mais , Monsieur. . .

HECTOR *les mettant dehors.*

Que de bruit ! oh ! parbleu , détaléz.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

VALERE , HECTOR.

HECTOR *riant.*

**V**oilà des Créanciers assez bien régalez ;

Vous devriez pourtant , en fond comme vous êtes...

VALERE.

Rien ne porte malheur comme paier ses dettes.

*Tome II.*

*Ec*



316 LE JOUEUR,  
HECTOR.

Ah! je ne dois donc plus m'étonner désormais,  
Si tant d'honnêtes gens ne les paient jamais ;  
Mais voici le Marquis , ce Heros de tendresse.

V A L E R E.

C'est-là le soupirant . . . .

H E C T O R.

Oùi , de nôtre Comtesse.



SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, VALERE,  
HECTOR.

LE MARQUIS.

Q U E ma chaise se tienne à deux cens pas d'ici ?  
Et vous , mes trois Laquais , éloignez-vous aussi.  
Je suis *incognito*.

H E C T O R.

Que prétend-il donc faire ?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous , Monsieur , qui vous nommez  
Valere ?

V A L E R E.

Oùi , Monsieur , c'est ainsi qu'on m'a toujours  
nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur, j'en suis parbleu charmé;  
Faites que ce Valet à l'écart se retire.

VALERE.

Va-t-en.

HECTOR.

Monfieur.

VALERE.

Va-t-en, faut-il te le redire ?



## SCENE IX.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

**S**çavez-vous qui je suis ?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS.

Courage, allons Marquis, montre de la vigueur,  
Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la Ville ;  
Et si vous l'ignorez, sçachez que je faufile  
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Mar-

quis,

Et tout ce que la Cour offre de plus exquis :

E c 2

318 LE JOUEUR ;

Petits-Maîtres de robe à courte & longue queue ,  
J'évente les beautez , & leur plaît d'une lieue ;  
Je m'érige aux repas en Maître Architrclin ,  
Je suis le Chanfonnier & l'ame du feftin :  
Je fuis parfait en tout , ma valeur eft connue ,  
Je ne me bats jamais qu'auffi-tôt je ne tue ,  
De cent jolis combats je me fuis démêlé :  
J'ai la botte trompeufe , & le jeu très-brouillé ;  
Mes aïeux font connus , ma race eft ancienne :  
Mon trifaïeul étoit Vice-Baillif du Maine ;  
J'ai le vol du chapon : ainfi dès le berceau  
Vous voiez que je fuis Gentilhomme Manceau.

V A L E R E.

On le voit à vôtre air.

LE MARQUIS.

J'ai fur certaine femme  
Jetté fans y fonger quelque amoureuse flâme.  
J'ai trouvé la matière affez sèche de foi ;  
Mais la belle eft tombée amoureuse de moi.  
Vous le croiez fans peine , on eft fait d'un modèle  
A prétendre hypotèque à fort bon droit fur elle ,  
Et vouloir faire obftacle à de telles amours ,  
C'eft prétendre arrêter un torrent dans fon cours.

V A L E R E.

Je ne crois pas , Monsieur , qu'on fut fi téméraire.

LE MARQUIS.

On m'affure pourtant que vous le voulez faire.

V A L E R E.

Moi ?

LE MARQUIS.

Que sans respecter ni rang ni qualité ,  
 Vous nourrissez dans l'ame une velleïcité  
 De me bater son cœur.

V A L E R E.

C'est pure médifance ,  
 Je ſçai ce qu'entre nous le ſort mit de diſtance.

LE MARQUIS.

Il tremble. Sçavez-vous, Monsieur, du Lanſquenec,  
 Que j'ai de quoi rabattre ici vôtre caquet ?

V A L E R E.

Je le ſçai.

LE MARQUIS.

Vous croiez en vôtre humeur caustique ,  
 En agir avec moi comme avec l'as de pique.

V A L E R E.

Moi , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Il me craint. Vous faites le plongeon  
 Petit Noble à naſarde , enté ſur ſauvageon.

( Valere enfonce ſon chapeau. )

Je croi qu'il a du cœur , je retiens ma colére.

Mais. ....

V A L E R E *mettant ſa main à ſon épée.*

Vous le voulez donc , il faut vous ſatisfaire.

LE MARQUIS.

Bon , bon ! je ris.

V A L E R E.

Vos ris ne ſont point de mon goût.

320    **LE JOUEUR ,**  
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout . . .  
Vous êtes en faquin.

**LE MARQUIS.**

Cela vous plaît à dire.

**V A L E R E.**

Un fat , un malheureux.

**LE MARQUIS.**

Monfieur , vous voulez rire.

**V A L E R E** *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur le champ si les Vice-Baillifs  
Sont si francs du collier , que vous l'avez promis.

**LE MARQUIS.**

Mais faut-il nous broûiller pour un sot point de  
gloire ?

**V A L E R E.**

Oh ! le vin est tiré , Monfieur , il le faut boire.

**LE MARQUIS** *criant.*

Ah ! ah ! je suis blessé.





SCENE X.

HECTOR, VALERE,  
LE MARQUIS.

HECTOR.

Quels desseins emportez..?

LE MARQUIS *mettant l'épée à la main.*

Ah ! c'est trop endurer.

HECTOR.

Ah ! Monsieur arrêtez.

LE MARQUIS.

Laissez-moi donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Cesse de le contraindre,

Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet . . . .

LE MARQUIS *fierement.*

Vôtre Maître a certains petits airs . . .

*Doucement.*

Et prend mal à propos les choses de travers.



322 LE JOUEUR,

On vient civilement , pour s'éclaircir d'un doute.  
Et Monsieur prend la chèvre , il met tout en dé-  
route ,

Fait le petit mutin : oh ! cela n'est pas bien.

H E C T O R.

Mais encore quel sujet ?

L E M A R Q U I S.

Quel sujet ! moins que rien ?

L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle.

H E C T O R.

Ah , diable ! c'est avoir une vieille querelle.

Quoi ! vous osez , Monsieur , d'un cœur ambitieux ,

Sur nôtre patrimoine ainsi jeter les yeux ?

Attaquer la Comtesse , & nous le dire encore.

L E M A R Q U I S.

Bon , je ne l'aime pas , c'est elle qui m'adore.

V A L E R E.

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ,

C'est un bien que jamais on ne vous enviera ;

Vous êtes en effet un Amant digne d'elle ,

Je vous cede les droits que j'ai sur cette belle.

H E C T O R.

Oùi , les droits sur le cœur , mais sur la bourse , non.

L E M A R Q U I S.

Je le sçavois bien , moi , que j'en aurois raison ?

Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

H E C T O R.

N'aurez-vous point besoin d'un peu d'eau vulne-  
raire ?

Je suis ravi de voir que vous aiez du cœur ,  
Et que le tout se soit passé dans la douceur.  
Serviteur , vous & moi nous en valons deux autres :  
Je suis de vos amis.

V A L E R E.

Je ne suis pas des vôtres.



SCENE IX.

VALERE , HECTOR.

V A L E R E.

**V**oilà donc ce Marquis , cet homme dange-  
reux ?

H E C T O R.

Oùi , Monsieur , le voilà.

V A L E R E.

C'est un grand malheureux.

Je crains que mes Joüeurs ne soient sortis du gîte ;  
Ils ont trop attendu , j'y retourne au plus vîte.  
J'ai dans le cœur , Hector , un bon pressentiment ,  
Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

H E C T O R.

Votre cœur est , Monsieur , toujourn infatiable ;  
Ces inspirations viennent souvent du diable !

Je vous en avertis, c'est un futé matois.

V A L E R E.

Elles m'ont réüssi déjà plus d'une fois.

H E C T O R.

Tant va la cruche à l'eau . . . .

V A L E R E.

Paix : tu veux contredire ?

A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire ?

H E C T O R.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour.

V A L E R E.

Non.

H E C T O R.

Il m'en parlera peut-être à son retour.

*Fin du troisième Acte.*



## A C T E I V.



SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

N E R I N E.



N vain vous m'oposez une indigne ten-  
dresse,

Je n'ai vû de mes jours avoir tant de  
moleste.

Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous ;  
Valere n'est point fait pour être vôtre époux,  
Il ressent pour le jeu des fureurs non-pareilles,  
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

A N G E L I Q U E.

Le tems le guerira de cet aveuglement.

N E R I N E.

Le tems augmente encor un tel attachement.

LE JOUEUR;  
ANGELIQUE.

Ne combats plus, Nerine, une ardeur qui m'en  
chante,

Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante :  
Il est des nœuds formez sous des astres malins,  
Qu'on cherit malgré soi ; je cede à mes destins,  
La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire,  
Je voi le bon parti, mais je prens le contraire.

NERINE.

Hé ! bien, Madame, soit, contentez vôte ardeur,  
J'y consens, acceptez pour époux un Joueur,  
Qui pour porter au jeu son tribut volontaire,  
Vous laissera manquer même du nécessaire,  
Toujours triste, ou fougueux, pestant contre le jeu,  
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.  
Quel charme, qu'un époux qui flâtant sa manie,  
Fait vingt mauvais marchez tous les jours de sa vie,  
Prend pour argent comptant d'un usurier fripon  
Des singes, des pavez, un chantier, du charbon ?  
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle  
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle.  
Qui va, revient, retourne, & s'use à voiajer  
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger ;  
Quand après quelque tems, d'intérêt surchargée,  
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,  
Et prend, pour remplacer ses meubles écartez,  
Des diamans du Temple, & des plats argentez ;  
Tant que dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,  
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,  
Sa

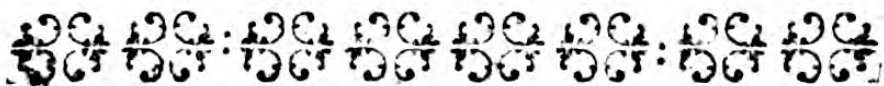
Sa femme signe enfin , & voit en moins d'un an  
Ses terres en decret , & son lit à l'encan.

A N G E L I Q U E.

Je ne veux point ici m'affliger par avance ,  
L'événement souvent confond la provoyance ,  
Il quittera le jeu.

N E R I N E.

Quiconque aime , aimera ,  
Et quiconque a joué , toujours joue , & jouera.  
Quelque Docteur l'a dit , ce n'est point menterie ;  
Et si vous le voulez , contre vous je parie  
Tout ce que je possède , & mes gages d'un an ,  
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brejan.  
Nous le sçaurons d'Hector , qu'ici je voi paroître.



S C E N E I I.

HECTOR , ANGELIQUE , NERINE.

A N G E L I Q U E.

**T**E voila bien soufflant : en quels lieux est ton  
Maître ?

H E C T O R *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit , je répons de son cœur ,  
Il sent toujours pour vous la plus sincere ardeur.



328 LE JOUEUR ;  
NERINE.

Ce n'est point-là maraut , ce que l'on te demande  
HECTOR *voulant s'échaper.*

Maraut ! je voi qu'ici je suis de contrebande,  
NERINE.

Non , demeure un moment.

HECTOR.

Le tems me presse , adieu.

NERINE.

Tout doux : n'est-il pas vrai qu'il est en quelque  
lieu ,

Où courant le hazard...

HECTOR.

Parlez mieux , je vous prie ,

Mon Maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGELIQUE.

Tien , voila dix Louïs : Ne me mens pas , dis - moi  
S'il n'est pas vrai qu'il joüe à present.

HECTOR.

Oh ! ma foi ,

Il est bien revenu de cette folle rage ,

Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGELIQUE.

Avec tes faux soupçons , Nerine , hé ! bien tu vois ?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGELIQUE.

Il joueroit donc ?

HECTOR.

Il joue , à dire vrai , Madame ?

Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame ;  
On voit qu'il se défait de son argent exprès ,  
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NERINE.

Hé bien , ai-je raison ?

HECTOR.

Son mauvais sort , vous dis-je ,  
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGELIQUE.

Quoi ...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?

Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté !  
Il sçait que l'homme est foible , il se met en défense ,  
Pour moi je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoi ! ton maître joueroit au mépris d'un serment ...

HECTOR.

C'est la dernière fois , Madame , absolument ,  
On le peut voir encore sur le champ de bataille ;  
Il frappe à droit , à gauche , & d'estoc & de taille :  
Il se défend , Madame , encore comme un lion.  
Je l'ai vû dans l'effort de la convulsion ,  
Maudissant les hazards d'un combat trop funeste ,  
De sa bourse expirante il ramassoit le reste ,  
Et paroissant encore plus grand dans son malheur ,  
Il vendoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

330 LE JOUEUR,  
ANGELIQUE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

H E C T O R.

Comme un Aide de Camp , je viens en diligence  
Appeler du secours ; il faut faire approcher  
Notre corps de réserve , & je m'en vais chercher  
Deux cens Louïs qu'il a laissez dans sa cassette.

N E R I N E.

Hé bien , Madame , hé bien , êtes-vous satisfaite ?

H E C T O R.

Les partis sont aux mains , à deux pas on se bat ,  
Et les momens sont chers en ce jour de combat.  
Nous allons nous servir de nos armes dernieres ,  
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme Auxiliaires.

*Il sort.*



S C E N E III.

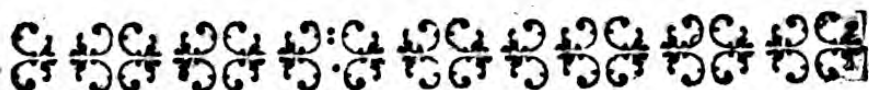
ANGELIQUE, NERINE.

N E R I N E.

**V**ous l'entendez , Madame. Après cette action,  
Pour Valere armez-vous de belle passion ;  
Cédez à votre étoile , épousez-le : j'enrage ;  
Lorsque j'entens tenir ce discours à votre âge ;  
Mais Dorante qui vient...

Ah ! sortons de ces lieux ,  
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

*Elle s'en va.*



## S C E N E I V.

D O R A N T E , N E R I N E.

D O R A N T E.

**H**E quoi , vous me fuyez ! daignez au moins  
m'apprendre . . .

Et toi , Nerine , aussi tu ne veux pas m'entendre ?  
Veux-tu de ta Maîtresse imiter la rigueur ?

N E R I N E.

Non ; Monsieur , je vous sers toujours avec vigueur,  
Laissez-moi faire.

*Elle sort.*

D O R A N T E.

O Ciel ! ce trait me desespere ,  
Je veux approfondir un si cruel mistere.



## SCENE V.

LA COMTESSE , DORANTE.

LA COMTESSE.

Où courez-vous , Dorante ?

DORANTE.

O ! contre-tems fâcheux !

Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux ,

J'ai deux mots à vous dire , &amp; vôtre ame contente.

Mais non , retirez-vous , un homme m'épouvente ,

L'ombre d'un tête à tête , &amp; dedans &amp; dehors ,

Me fait même en Eté frissonner tout le corps.

DORANTE.

J'obéis. . .

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide ,

Le respect à l'amour sçaura servir de bride ,

N'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame. . .

## L A C O M T E S S E.

En ce tems les Amans

Près du sexe d'abord sont si gesticulans ...

Quoiqu'on soit vertueuse il faut telle paroître

Et cela quelquefois coute bien plus qu'à l'être.

D O R A N T E.

Madame.

## L A C O M T E S S E.

En vérité j'ai le cœur douloureux

Qu'Angelique si mal reconnoisse vos feux :-

Et si je n'avois pas une vertu severe ,

Qui me fait renfermer dans une vertu austere

Je pourois bien. Mais non , je ne puis vous ouïr

Si vous continuez , je vais m'évanouïr.

D O R A N T E.

Madame.

## L A C O M T E S S E.

Vos discours , vôtre air soumis & tendre

Ne feront que m'aigrir au lieu de me surprendre

Bannissons la tendresse , il faut la supprimer ;

Je ne puis en un mot me résoudre d'aimer.

D O R A N T E.

Madame , en vérité je n'en ai nulle envie ,

Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

## L A C O M T E S S E.

Voilà , je vous l'avouë , un fort sot compliment

Me trouvez-vous , Monsieur , femme à manquer

d'amant ?



J'ai mille adorateurs , qui briguent ma conquête ,  
 Et leur encens trop fort me fait mal à la tête ,  
 Ah ! vous le prenez-là sur un fort joli ton ,  
 En vérité.

D O R A N T E.

Madame. ..

L A C O M T E S S E.

Et je vous trouve bon.

D O R A N T E.

Le respect. ..

L A C O M T E S S E.

Le respect est là mal en sa place ;  
 Et l'on ne dit point pareille chose en face.  
 Si tous mes soupirans pouvoient me négliger ,  
 Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.  
 Du respect ! du respect ! ah ! le plaisant visage !

D O R A N T E.

J'ai crû que vous pouviez l'inspirer à votre âge ;  
 Mais Monsieur le Marquis qui paroît en ces lieux  
 Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

L A C O M T E S S E.

Je suis au desespoir , je n'ai vû de ma vie  
 Tant de relâchement dans la galanterie.  
 Le Marquis vient , il faut m'assurer un parti ;  
 Et je n'en prétens pas avoir le démenti.

\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

**A** Mon bonheur enfin, Madame, tout conspire,  
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ?

Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent,  
Que je suis & serai vôtre seul conquérant ;  
Que si vous ne battez au plutôt la chamade,  
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi, que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon.

A Valere de près j'ai serré le bouton,  
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur vôtre ame.

LA COMTESSE.

Hé, le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! paffambleu, Madame.

336 LE JOUEUR ;

Il seroit un Achille , un Pompée , un César ,  
Je vous le conduirois poings liez à mon char.  
Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie ,  
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond , j'en ai l'ame ravie.  
Vous ne connoissez pas , Marquis , tout vôtre mal ,  
Vous avez à combattre encore plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de vôtre cœur couvre un peu trop de gloire ,  
Pour n'être que le prix d'une seule victoire ,  
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non , non , je ne veux pas  
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure ,  
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une heu-  
re ?  
Qui bâtit un Palais sur lequel on a mis ,  
Dans un grand marbre noir , en or , l'Hôtel Damié,  
Lui qui voioit jadis imprimé sur sa porte  
Bureau du pied-fourché, chair salée & chair morte,  
Qui dans mille portraits expose ses ayeux ,  
Son pere, son grand-pere, & les place en tous lieux,  
En sa maison de Ville , en celle de Campagne ,  
Les fait venir tout droit des Comtes de Champa-  
gne ,

C O M E D I E. 337

Et de ceux de Poitou , d'autant que pour certain ,  
L'un s'apelloit Champagne , & l'autre Poitevin ?

L A C O M T E S S E.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

L E M A R Q U I S.

C'est donc ce Sénateur , cet Adonis de Robe ,  
Ce Docteur en soupez , qui se tait au Palais ,  
Et sçait sur des ragoûts prononcer des artêts :  
Qui juge sans apel sur un vin de Champagne ,  
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne ;  
Qui de Livres de Droit toûjours débarassé ,  
Porte cuifine en poche , & poivre concassé.

L A C O M T E S S E.

Non , Marquis , c'est Dorante , & j'ai sçû m'en  
défaire.

L E M A R Q U I S.

Quoi Dorante ! cet homme à maintien debonnaire ,  
Ce croquant qui à l'instant je viens de voir sortir ?

L A C O M T E S S E.

C'est lui-même.

L E M A R Q U I S.

Et parbleu , vous deviez m'avertir ,  
Nous nous serions parlez sans sortir de la sale ;  
Je ne suis pas méchant : mais , sans bruit , sans scan-  
dale ,

Sans lui donner le tems seulement de crier ,  
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LE JOUEUR,  
LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,  
On pourroit...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoi-qu'un engagement m'ait toujourn fait hor-  
reur,

On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu volontiers. Vous me chatoüillez l'a-  
me.

Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoi ! vous prétendriez, si j'avois la foiblesse. . . .

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi, l'on n'a plus tant de délicatesse,

On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut,

Le mariage suit, & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétens que l'himen soit le but de l'affaire,

Et ne donne mon cœur que par devant Notaire,

Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,

Et non pas un himen qu'on rompt le lendemain.

## LE MARQUIS.

Vous aimez chastement , je vous en felicite ,  
 Et je me donne à vous avec tout mon mérite ,  
 Quoique cent fois le jour on me mette à la main  
 Des partis à fixer un Empereur Romain.

## LA COMTESSE.

Je croi que nos deux cœurs seront toujourns fidel-  
 les.

## LE MARQUIS.

Oh ! parbleu , nous vivrons comme deux Tourter-  
 relles.

Pour vous porter , Madame , un cœur tout dé-  
 gagé ,

Je vais dans ce moment signifier congé  
 A des beautez sans nombre à qui mon cœur renon-  
 ce ,

Et vous aurez dans peu ma derniere réponse.

## LA COMTESSE.

Adieu , fasse le Ciel , Marquis , que dans ce jour  
 Un himen soit le sceau d'un si parfait amour.







## SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

**H**E' bien , Marquis , tu vois , tout rit à ton  
mérite ,

Le rang , le cœur , le bien , tout pour toi sollicite ,

Tu dois être content de toi par tout pais ,

On le seroit à moins : allons , saute Marquis :

Quel bonheur est le tien : Le Ciel à ta naissance

Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;

Tu fus , je croi paîtri par les mains de l'amour ,

N'est-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour

Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine ,

Une jambe mieux faite , une taille plus fine ;

Et pour l'esprit , parbleu , tu l'as des plus exquis :

Que te manque-t'il donc ? Allons , saute Marquis :

La Nature , le Ciel , l'amour , & la fortune

De tes prospéritez font leur cause commune ;

Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ,

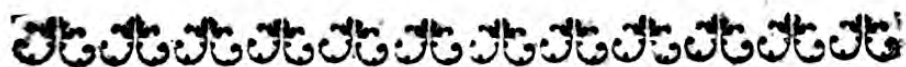
Tu chantes , danses , ris , mieux qu'on ne fit ja-  
mais.

Les yeux à fleur de tête , & les dents assez belles ,

Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?

Près du sexe tu vins , tu vis , & tu vainquis ,

Que ton sort est heureux ! allons , saute Marquis.



SCENE VIII.

HECTOR , LE MARQUIS.

HECTOR.

**A**tendez un moment. Quelle ardeur vous  
transporte ?

Hé quoi ! Monsieur , tout seul vous sautez de la  
sorte.

LE MARQUIS.

C'est un pas de balet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon Maître qui me suit , vous le fera danser ,  
Monsieur , si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu-là , ton Maître !

HECTOR.

Oùi , Monsieur , à l'instant vous l'allez voir paroî-  
tre.

LE MARQUIS.

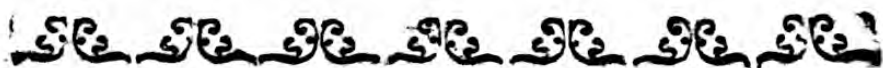
En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter ,  
Pour cause nous devons tous deux nous éviter ;  
Quand ma verve me prend je ne suis plus traitable ,  
Il est brutal , je suis emporté comme un diable ,  
Il manque de respect pour les Vice-Baillifs ,  
Et nous aurions du bruit. Allons , saute Marquis.



## SCENE IX.

HECTOR *seul.*

**A**llons saute Marquis. Un tour de cette sorte ,  
 Est volé d'un Gascon , ou le diable m'emporte.  
 Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu , dans ce tems  
 Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudens.  
 Je ris : & cependant mon Maître à l'agonie ,  
 Cede en un lansquenet à son mauvais génie.  
 Le voici : ses malheurs sur son front sont écrits ,  
 Il a tout le visage & l'air d'un premier-pris.



## SCENE X.

VALERE , HECTOR

VALERE.

**N**on , l'Enfer en courroux , & toutes ses furies  
 N'ont jamais exercé de telles barbaries.  
 Je te loüe , ô destin , de tes coups redoublez ,  
 Je n'ai plus rien à perdre , & tes vœux sont com-  
 blez ;

Pour assouvir encore la fureur qui t'anime ,  
Tu ne peux rien sur moi, cherche un autre victime,

H E C T O R.

Il est sec.

V A L E R E.

De serpens mon cœur est dévoré ,  
Tout semble en un moment contre moi conjuré,

( Il prend Hector à la cravatte. )

Parle , as-tu jamais vû le sort & son caprice  
Accabler un mortel avec plus d'injustice ,  
Le mieux assassiner ? Perdre tous les partis ,  
Vingt-fois le coupe-gorge, & toujours premier pris  
Répond-moi donc , bourreau ?

H E C T O R.

Mais ce n'est pas ma faute.

V A L E R E.

As-tu vû de tes jours trahison aussi haute ?  
Sort cruel ! ta malice a bien sçû triompher ,  
Et tu ne me flâtois que pour mieux m'étouffer.  
Dans l'état où je suis , je puis tout entreprendre ,  
Confus , désespéré , je suis prêt à me pendre.

H E C T O R.

Heureusement pour vous , vous n'avez pas un fou ;  
Dont vous puissiez , Monsieur , acheter un licou,  
Voudriez-vous souper ?

V A L E R E.

Que la foudre t'écrase,

G g 3,

344 LE JOUEUR,

Ah ! charmante Angelique ! en l'ardeur qui m'embrase ,

A vos seules bontez je veux avoir recours ,  
Je n'aimerai que vous , m'aimeriez-vous toujours ?  
Mon cœur dans les transports de sa fureur extrême,  
N'est point si malheureux, puis qu'enfin il vous aime.

H E C T O R.

Nôtre bourse est à fond , & par un fort nouveau ,  
Nôtre amour recommence à revenir sur l'eau.

V A L E R E.

Calmons le desespoir où la fureur me livre ,  
Aproche ce fauteuil , va me chercher un Livre.

H E C T O R.

Quel Livre voulez-vous lire en vôtre chagrin ?

V A L E R E.

Celui qui te viendra le premier sous la main ,  
Il m'importe peu , prends dans ma Bibliotheque,

H E C T O R.

Voilà Seneque.

V A L E R E.

Lis.

H E C T O R.

Que je lise Seneque ?

V A L E R E.

Oui , ne sçais-tu pas lire ?

H E C T O R.

Hé ! vous n'y pensez pas ?  
Je n'ai lû de mes jours que dans des Almanachs.

VALERE.

Ouvre , &amp; lis au hazard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI. Du mépris des richesses.  
*La fortune offre aux yeux des brillans menson-  
 gers ,*

*Tout les biens d'ici-bas sont faux & passagers ;  
 Leur possession trouble , & leur perte est legere ,  
 Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire.*

Lorsque Seneque fit ce Chapitre éloquent ,  
 Il avoit , comme vous , perdu tout son argent.

VALERE *se levant.*

Vingt-fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'éleve  
 Des mouvemens de rage. ( *Il s'assied.* ) Allons ,  
 poursuis , acheve.

HECTOR.

*L'or est comme une femme on n'y sçauroit  
 toucher ,*

*Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.  
 L'un & l'autre en ce tems , si-tôt qu'on les  
 manie ,*

*Sont deux grands remoras pour la Philosophie.  
 N'ayant plus de Maître & n'ayant pas un sou ,  
 Nous philosopherons maintenant tout le sou.*



346 LE JOUEUR,

V A L E R E.

De mon sort desormais vous serez seule arbitre,  
Adorable Angelique. Acheve ton Chapitre.

H E C T O R.

*Que faut-il ? ...*

V A L E R E.

Je benis le fort & ses revers,  
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos  
fers.

Finis donc.

H E C T O R.

*Que faut-il à la nature humaine ?  
Moins on a de richesse, & moins on a de peine.  
C'est posséder les biens que savoir s'en passer.  
Que ce mot est bien dit, & que c'est bien penser ?  
Ce Seneque, Monsieur, est un excellent homme.  
Etoit-il de Paris ?*

V A L E R E.

Non, il étoit de Rome.

Dix fois à carte triple être pris le premier !

H E C T O R.

Ah ! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fu-  
mier.

V A L E R E.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,  
J'ai cent moyens tout prêt pour m'empêcher de vi-  
vre,

La riviere, le feu, le poison & le fer.

H E C T O R.

Si vous vouliez , Monsieur , chanter un petit air ,  
Vôtre Maître à chanter est ici ; la Musique  
Peut-être calmeroit cette humeur frenetique.

V A L E R E.

Que je chante ?

H E C T O R.

Monsieur.

V A L E R E.

Que je chante , Bourreau !  
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau  
Qui pour moi desormais devient insupportable.

H E C T O R.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agreable ,  
Qu'un joieur est heureux ! sa poche est un tresor ,  
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or ,  
Difiez-vous.

V A L E R E.

Ah ! je sens redoubler ma colere.

H E C T O R.

Monsieur , contraignez-vous , j'aperçois vôtre pere.





SCENE XI.

GERONTE, VALERE,  
HECTOR.

GERONTE.

**P**our quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort ?

Est-ce toi, malheureux, qui causes son transport ?

VALERE.

Non pas, Monsieur.

HECTOR.

*Ce sont des vapeurs de Morale,*

*Qui nous vont à la tête, & que Seneque exhale.*

GERONTE.

Qu'est-ce à dire, Seneque ?

HECTOR.

Oùi, Monsieur, maintenant

Que nous ne jouons plus, nôtre unique ascendant

C'est la Philosophie, & voilà nôtre Livre,

C'est Seneque.

GERONTE.

Tant mieux, il apprend à bien vivre,

Son Livre est admirable, & plein d'instructions,

Et rend l'homme brutal maître des passions.

H E C T O R.

Ah ! si vous aviez lû son traité des Richesses ,  
Et le mépris qu'on doit faire de ses Maîtresses ;  
Comme la femme ici n'est qu'un vrai Remora ,  
Et que lorsqu'on y touche . . . on en demeure-là . . .  
Qu'on gagne quand on perd . . . que l'amour dans nos  
ames.

Ah ! que ce Livre-là connoissoit bien les femmes !

G E R O N T E.

Hector en peu de tems est devenu Docteur.

H E C T O R.

Oùï , Monsieur , je sçaurai tout Seneque par cœur,

G E R O N T E.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience ,  
Pour vous dire , mon fils , que vôtre himen s'a-  
vance :

Je quitte le Notaire , & j'ai vû les parens ,  
Qui d'une & d'autre part me paroissent contens ;  
Vous avez vû , je croi , Angelique , & j'espere  
Que son consentement . . .

V A L E R E.

Non pas encore , mon pere ,  
Certaine affaire m'a . . .

G E R O N T E.

Vraiment , pour un Amant  
Vous faites voir , mon fils , bien peu d'empresse-  
ment

Courez-y , dites-lui que ma joie est extrême ;

350 LE JOUEUR ;

Que charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même  
Lui faire compliment , & l'embrasser. . .

H E C T O R.

Tout doux ,

Monfieur fera cela tout auffi-bien que vous.

V A L E R E.

Pénétré des bontez de celui qui m'envoie ,  
Je vais de cet emploi m'acquiter avec joie.

H E C T O R.

Il vous plaira toujourn d'être mémoratif.  
D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif ,  
Et même avec fcandale. . .

G E R O N T E.

Oui da laiffe-moi faire

Le mariage fait , nous verrons cette affaire.

H E C T O R.

J'irai donc fur ce pied vous vifiter demain ?

*Il fort.*

G E R O N T E.

Graces au Ciel , mon fils eft dans le bon chemin.  
Par mes foins paternels il furmonte la pente  
Où l'entraînoit du jeu la paffion ardente.  
Ah ! qu'un Pere eft heureux qui voit en un mo-  
ment  
Un cher fils revenir de fon égarement.

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE



## ACTE V.

\*\*\*\*\*

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE,  
NERINE.

DORANTE.

**E**

H ! Madame cessez d'éviter ma présence ,

Je ne viens point , armé contre vôtre inconstance ,

Faire éclater ici mes sentimens jaloux ,  
Ni par des mots piquans exhaler mon courroux ,  
Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie ,  
Vôtre legereté veut que je vous oublie :

Mais loin de condamner vôtre cœur inconstant ,  
Je suis assez vangé si j'en puis faire autant.

ANGELIQUE.

Que vôtre emportement en reproches éclate ,  
Je mérite les noms de volage , d'ingrate :  
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi ,



352 LE JOUEUR ;

A l'himen que je crains m'entraîne malgré moi.  
J'en prévoi les dangers ; mais un sort tirannique. . .

D O R A N T E.

Vôtre cœur est hardi , généreux , héroïque ;  
Vous voyez devant vous une abîme s'ouvrir ,  
Et vous ne laissez pas , Madame , d'y courir.

N E R I N E.

Quand j'en devrois mourir, je ne puis plus me taire,  
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :  
Ou si dans cet amour votre cœur engagé  
Persiste en ses desseins , donnez-moi mon congé :  
Je suis fille d'honneur , je ne veux pas qu'on dise ,  
Que vous aiez sous moi fait pareille sottise ,  
Valere est un indigne , & malgré son serment ,  
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

A N G E L I Q U E.

• En faveur de mon foible il faut lui faire grace :  
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse ,  
Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui  
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui.

D O R A N T E.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les é-  
teindre ,  
Je ne suis point , Madame , ici pour vous contrain-  
dre ,  
Mon Neveu vous épouse , & je viens seulement  
Donner à votre himen un plein consentement.



SCENE II.

Me. LA RESSOURCE, ANGELIQUE,  
DORANTE, NERINE.

NERINE.

**M** Adame la Ressource ici! qu'y viens-tu faire?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...

On tâche autant qu'on peut dans son petit trafic

A gagner ses dépens en servant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nerine-là connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoissance.

C'est une illustre au moins, & qui sçait en secret

Couler adroitement un amoureux poulet.

Habile en tous métiers, intrigante parfaite,

Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete,

Met à perfection un himen ébauché,

Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Vôtre bonté pour moi toujours se renouvelle,

Vous avez si bon cœur...

354    **LE JOUEUR ;**  
**NERINE.**

Il fait bon avec elle,  
Je vous en avertis. En bijoux & brillans ,  
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.  
**D O R A N T E.**

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le si-  
lence...

**N E R I N E.**

Bon , bon ! tous les filoux sont de sa connoissance.  
**Mad. LA RESSOURCE.**

Nerine rit toujours.

**N E R I N E.**

Montrez-nous votre écrain.

**Mad. LA RESSOURCE.**

Volontiers. J'ai toujours quelques bijoux en main.  
Regardez ce rubis ; je vais en faire affaire  
Avec & pardevant un Conseiller Notaire ,  
Pour certaine Chanteuse , on dit qu'il en tient-là.

**N E R I N E.**

Le drôle veut passer quelque Acte à l'Opera.  
Mais voici la Comtesse.

**Mad. LA RESSOURCE.**

On m'attend , je vous quitte.

**N E R I N E.**

Non , non , sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

LA COMTESSE , ANGELIQUE ,  
DORANTE , NERINE ,  
Mad. LA RESSOURÇE.

LA COMTESSE.

Votre choix est-il fait ? peut-on enfin sçavoir  
A qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Oüi , ma sœur , il est fait , & ce choix doit vous  
plaire ,

Puis qu'avant moi pour vous vous avez sçû le faire.

LA COMTESSE.

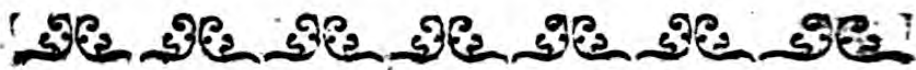
Aparemment , Monsieur , est ce Mortel heureux ,  
Ce fidelle aspirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.  
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,  
Plus que tout autre Amant j'aurois pû l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande , & se peut réparer.



SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,  
ANGELIQUE, DORANTE,  
Me. LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS.

**C**Harmé de vos beautez, je viens enfin, Madame,  
Ici mettre à vos pieds, & mon corps & mon ame,  
Vous serez par ma foi Marquise cette fois,  
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monfieur, je suis ravie.

De m'unir avec vous le reste de ma vie.

Vous êtes Gentilhomme, & cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis, du Déluge.

Mad. LA RESSOURCE.

Oùi, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

Et faisant avec moi cette heureuse alliance,

Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en  
France.

COMEDIE. 357

Ne tirera de vous , si vous me l'ordonnez ,  
Des enfans de tout point mieux conditionnez.  
Vous verrez si je ments. *A Mad. la Ressource:*  
Ah ! vous voilà , Madame !  
Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

N E R I N E.

Vous la connoissez ?

L E M A R Q U I S.

Moi ? je ne sçai ce que c'est.

Mad. L A R E S S O U R C E.

Ah ! je vous connois trop, moi , pour mon intérêt,  
Quand vous résoudrez-vous , Monsieur le Gentil-  
homme

Fait du tems du Déluge , à me paier ma somme,  
Mes quatre cens écus prêtez depuis cinq ans..

L E M A R Q U I S.

Pour me les demander vous prenez bien le tems !

Mad. L A R E S S O U R C E.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie,  
A toute heure , en tous lieux.

L E M A R Q U I S.

Eh ! vous rêvez , ma mie.

Mad. L A R E S S O U R C E.

Voici le grand merci , d'obliger des ingrats ,  
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...  
Baste...

L A C O M T E S S E.

Parlez , parlez.



**LE JOUEUR ;**  
Mad. **LA RESSOURCE.**

Non , non , il est trop rude  
D'aller de ses parens montrer la turpitude.

**LA COMTESSE.**  
Comment donc ?

**LE MARQUIS.**  
Ah ! je grille.

Mad. **LA RESSOURCE.**  
Au Châtelet , sans moi ,  
On le verroit encore , vivre aux dépens du Roi.

**NERINE.**  
Quoi , Monsieur le Marquis ?

Mad. **LA RESSOURCE.**  
Lui Marquis : c'est l'Epine ,  
Je suis Marquise donc , moi qui suis sa Cousine.  
Son Pere étoit Huissier à Verge dans le Mans.

**LE MARQUIS.**  
Vous en avez menti. Maugrebleu des parens.

Mad. **LA RESSOURCE.**  
Mon Oncle n'étoit pas Huissier, qu'il t'en souviennne ?

**LE MARQUIS.**  
Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.  
**NERINE.**

Votre Pere étoit donc un Marquis exploitant ?

**ANGELIQUE.**  
Vous aviez-là, ma Sœur , un fort illustre Amant.

Mad. **LA RESSOURCE.**  
C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans repro-  
che ,

Quand il vint à Paris en guêtres par le Coche.

L E M A R Q U I S.

D'accord , puisqu'on le sçait , mon Pere étoit  
Huissier ,

Mais Huissier à Cheval , c'est comme Chevalier.

Cela n'empêche pas que dans ce jour , Madame ,

Nous ne mettions à fin une si belle flâme ;

Jamais ce feu pour vous ne fut si violent ,

Et jamais tant d'apas ...

L A C O M T E S S E.

Taisez-vous , insolent.

L E M A R Q U I S.

Insolent ! Moi qui dois honorer vôtre couche ,

Et par qui vous devez quelque jour faire souche.

L A C O M T E S S E.

Sors d'ici, malheureux, porte ailleurs tes amours.

L E M A R Q U I S.

Où ! l'on agit de même avec les gens de Cour !

On reconnoît si mal le rang & le mérite !

J'en suis parbleu ravi ; pour le coup je vous quitte ,

J'ai pour briller ailleurs mille talens acquis ,

Le Ciel vous tienne en joie ; allons , saute Marquis.

*Il sort.*

L A C O M T E S S E.

Je n'y puis plus tenir , ma Sœur , & je vous laisse ;

Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;

Coupez , taillez , rognez , je m'en lave les mains ;

Desormais pour toujours je renonce aux humains.

*Elle s'en va.*



## S C E N E V.

DORANTE, ANGELIQUE,  
NERINE, Mad. LA RESSOURCE.

D O R A N T E.

**I**ls prennent leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante ;

Je l'ai démarquisé bien loin de son attente ,

J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis ;

N E R I N E.

Vous auriez par ma foi bien à faire à Paris.

Il est tant de Traitans, qu'on voit depuis la guerre ;

En modernes Seigneurs , sortir de dessous terre ,

Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,

De sa vieille mandille achete un Marquisat.

A N G E L I Q U E.

Vous avez découvert ici bien du mystere..

Mad. LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t'il de me rompre en visiere ?

Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis  
voir ,

Madame se marie &c.

C O M E D I E. 361  
N E R I N E.

Oùi , vraiment , dès ce soir

M. LA RESSOURCE *foüillant dans sa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre  
Deux pendans de brillans que j'ai-là de rencontre ?  
J'en ferai bon marché. Je croi que les voila ,  
Ils sont des plus parfaits. Non , ce n'est pas cela ,  
C'est un portrait de prix , mais il n'est pas à vendre.

N E R I N E.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non , non , on doit me le reprendre.

N E R I N E *lui arrachant.*

Oh ! je suis curieuse , il faut me montrer tout ,  
Que les brillans sont gros ! ils sont fort de mon goût ,  
Mais que vois-je , grands Dieux ! quelle surprise  
extrême !

Aurois-je la berluë ? hé , ma foi , c'est lui-même.

Ah ! ... *Elle fait un grand cri.*

A N G E L I Q U E.

Qu'as-tu donc , Nerine ? & te trouves-tu mal ?

N E R I N E.

Vôtre Portrait , Madame , en propre original.

A N G E L I Q U E.

Mon Portrait ? es-tu folle ?

N E R I N E *pleurant.*

Ah ! ma pauvre Maîtresse

Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

362 LE JOUEUR,  
Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes ; voi mieux.

NERINE.

Regardez-donc vous-même, & voiez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point, Nerine, c'est lui-même,  
C'est mon portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême,

Je viens de lui donner pour prix de ses amours,  
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre Portrait ! il est à moi, sans vous déplaire,  
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juste Ciel !

NERINE.

Le fripon !

DORANTE *prenant le Portrait.*

Je veux aussi le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Ce Portrait m'appartient, & je prétens l'avoir.

DORANTE *prenant le Portrait.*

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie.

C'est la seule faveur qu'on m'a faite en ma vie,

ANGELIQUE.

C'en est fait, pour jamais, je le veux oublier.

NERINE.

S'il met v<sup>o</sup>tre Portrait ainsi chez l'usurier ,  
 Etant encore Amant , il vous vendra , Madame ,  
 A beaux deniers comptans quand vous serez sa  
 femme.

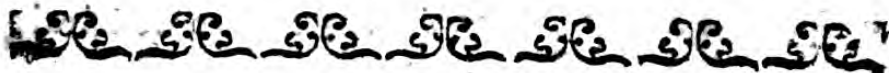
( à Madame la Ressource. )

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas ,  
 De grace éloignez-vous , & ne vous montrez pas  
 Mad. LA RESSOURCE.

Mais pourquoi... ?

DORANTE.

Du Portrait ne soyez plus en peine.  
 Mad. LA RESSOURCE *se mettant derrière.*  
 Lorsque je le verrai j'en serai plus certaine.



## SCENE VI.

VALERE , ANGELIQUE ,  
 DORANTE , NERINE ,  
 Me. LA RESSOURCE , HECTOR.

VALERE.

Q Uel bonheur est le mien ! enfin voici le jour ,  
 Madame , où je dois voir triompher mon amour.  
 Mon cœur tout pénétré... Mais Ciel, quelle tristesse !  
 Nerine a p<sup>u</sup> saisir sa charmante Maîtresse ?

Est-ce ainsi que tantôt... ?

Tome II.

Li



374 LE JOUEUR ;

N E R I N E.

Bon ! ne sçavez-vous pas,  
Les filles sont , Monsieur , tantôt haut , tantôt bas.

V A L E R E.

Hé quoi , changer si-tôt.

A N G E L I Q U E.

Ne craignez point , Valere ,  
Les funestes retours de mon humeur legere ;  
Le Portrait dans ma main vous a fait possesseur ,  
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

V A L E R E.

Que ce tendre discours me charme , & me rassure.

N E R I N E.

Tu ne seras heureux , par ma foi , qu'en peinture.

A N G E L I Q U E.

Quiconque a mon Portrait , sans crainte de Rival ,  
Doit avoir la copie avec l'original.

V A L E R E.

Madame , en ce moment que mon ame est contente

A N G E L I Q U E.

Ne consentez-vous pas à ce parti , Dorante ?

D O R A N T E.

Je veux ce qui vous plaît , vos ordres sont pour moi ,  
Les Decrets respectez d'une suprême loi.

Vôtre bouche , Madame , a prononcé sans feindre ;  
Et mon cœur subira vôtre arrêt sans se plaindre.

H E C T O R.

De l'Arrêt tout du long il va paier les frais.

ANGÉLIQUE.

Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALÈRE.

Jamais tant de bontez. . .

ANGÉLIQUE.

Montrez donc sans attendre

Le Portrait que de moi vous avez voulu prendre,  
Et que vôtre rival sçache à quoi s'en tenir.

VALÈRE *foüillant dans sa poche.*

Soit. . . Mais permettez-moi de vous désobéir,  
C'est mon oncle : en voiant de mon amour ce gage,  
Il jouëroit à vos yeux un mauvais personnage. . .  
Vous sçavez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le montrer,

Il verra mon Portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Le triomphe est trop beau, pour n'en pas faire gloire.

VALÈRE *foüillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher ;  
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.

Vous voulez un témoin ; il faut vous satisfaire.

HECTOR *apercevant Mad. la Ressource.*

Ah ! nous sommes perdus ; j'aperçois l'usurière.

VALÈRE.

C'est vôtre faute, si. . . ( *à Hector* ) Qu'as-tu fait  
du Portrait ?

HECTOR.

Du Portrait ?

876 . LE JOUEUR,  
V A L E R E .

Oùi , maraut , parle , qu'en as-tu fait ?  
**H E C T O R** *tournant la main par derriere*  
*à Madame la Ressource.*

Madame la Ressource , un moment sans paroître ,  
Prêtez-nous nôtre gage.

V A L E R E .

Ah , chien ! ah double traître !

Tu l'as perdu.

**H E C T O R .**

Monfieur

V A L E R E .

Il faut que ton trépas...

**H E C T O R .** *à genoux.*

Ah ! Monfieur , arrêtez , & ne me ruez pas.

Voiant dans ce Portrait , Madame si jolie ,  
Je l'ai mis chez un Peintre , il m'en fait la copie.

V A L E R E .

Tu l'a mis chez un Peintre ?

**H E C T O R .**

Oùi , Monfieur.

V A L E R E .

Ah ! maraut ,

Va , cours me le chercher , & reviens au plutôt.

**D O R A N T E** *montrant le Portrait.*

Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus tems de feindre ,  
Le voici.

**H E C T O R .**

Nous voilà bien achevez de peindre.

Ah, carogne !

V A L E R E.

Le Peintre...

A N G E L I Q U E.

Avec de vains détours,  
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

V A L E R E.

Madame, en vérité, de telles épithètes  
Ne me vont point du tout.

A N G E L I Q U E.

Perfide que vous êtes,  
Ce Portrait que tantôt je vous avois donné,  
Pour le gage d'un cœur le plus passionné,  
Malgré tous vos sermens, par jure, à la même heure,  
Vous l'avez mis en gage.

V A L E R E.

Ah ! qu'à vos yeux je meure...

A N G E L I Q U E.

Ah ! cessez de vouloir plus long-tems m'outrager,  
Cœur lâche.

H E C T O R.

Nous devons tantôt le dégager,  
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Mad. L A R E S S O U R C E.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause ;  
Et je prétens avoir mon Portrait, s'il vous plaît.

D O R A N T E.

Laissez-le moi garder, j'en paierai l'intérêt  
Si fort qu'il vous plaira.



## SCENE DERNIERE.

GERONTE, ANGELIQUE,  
VALERE, DORANTE, NERINE,  
Me. LA RESSOURCE, HECTOR.

GERONTE.

Que mon ame est ravie,  
De voir qu'avec mon Fils un tendre hymen vous lie!  
J'attens depuis long-tems ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur ressent, je croi, le même empressement.

GERONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon Frere,  
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire,

Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,  
N'étoit en vérité point da tout vôtre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GERONTE.

Le Notaire en ce lieu va se rendre  
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

N E R I N E.

Oh ! par ma foi, Monsieur, vous ne prendrez qu'un  
rat ,

Et le Notaire peut remporter son contrat.

G E R O N T E.

Comment donc ?

A N G E L I Q U E.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse

De rendre à votre Fils tendresse pour tendresse ;

Mais la fureur du jeu dont il est possédé ,

Pour mon Portrait enfin son lâche procédé ,

Me font ouvrir les yeux ; & contre mon attente ,

En ce moment , Monsieur, je me donne à Dorante.

Acceptez-vous ma main ?

D O R A N T E.

Ah ! je suis trop heureux

Que vous vouliez encore . . .

G E R O N T E à Hector.

Parle , toi , si tu veux .

Explique ce mystère.

H E C T O R.

Oh ! par ma foi , je n'ose

Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

G E R O N T E.

Parle donc.

H E C T O R.

Pour avoir mis sans réflexion

Le Portrait de Madame une heure en pension ,

Chez cette chienne-là , que Lucifer confonde



380. LE JOUEUR;

On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger ,

Sa folle passion m'en fait assez juger.

J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite ,

Fils indigne de moi , va je te desherite ,

Je ne veux plus te voir après cette action ,

Et te donne cent fois ma malédiction.

HECTOR.

Le beau présent de Nôce !

ANGELIQUE *donnant la main à*  
*Dorante.*

A jamais je vous laisse.

Si vous êtes heureux au jeu comme en Maitresse ,

Et si vous conservez aussi mal les présens ,

Vous ne ferez , je croi , fortune de long-tems.

Mad. LA RESSOURCE.

Et mon Portrait , Monsieur , vous plaît-il me le  
rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour atten-  
dre ,

Ni toi , Nerine , aussi. Suivez-moi toutes deux  
*à Valere.*

Quelqu'autrefois , Monsieur , vous serez plus heu-  
reux.

**C O M E D I E. 381**

**Mad. LA RESSOURCE** *faisant la révérence*  
*à Valere.*

**En** toute occasion soiez sûr de mon zèle.

*Elle sort.*

**H E C T O R.**

**Adieu**, tison d'Enfer, fesse-mathieu femelle.

**NERINE** *s'en allant fait la révérence.*

**Grace** au Ciel, ma Maîtresse a tiré son-enjeu,  
**Vous** épouser, Monsieur, c'étoit jouer gros jeu.

**VALERE** *à Hector qui s'en va aussi.*

**Où** vas-tu donc ?

**H E C T O R.**

**Je** vais à la Bibliothèque

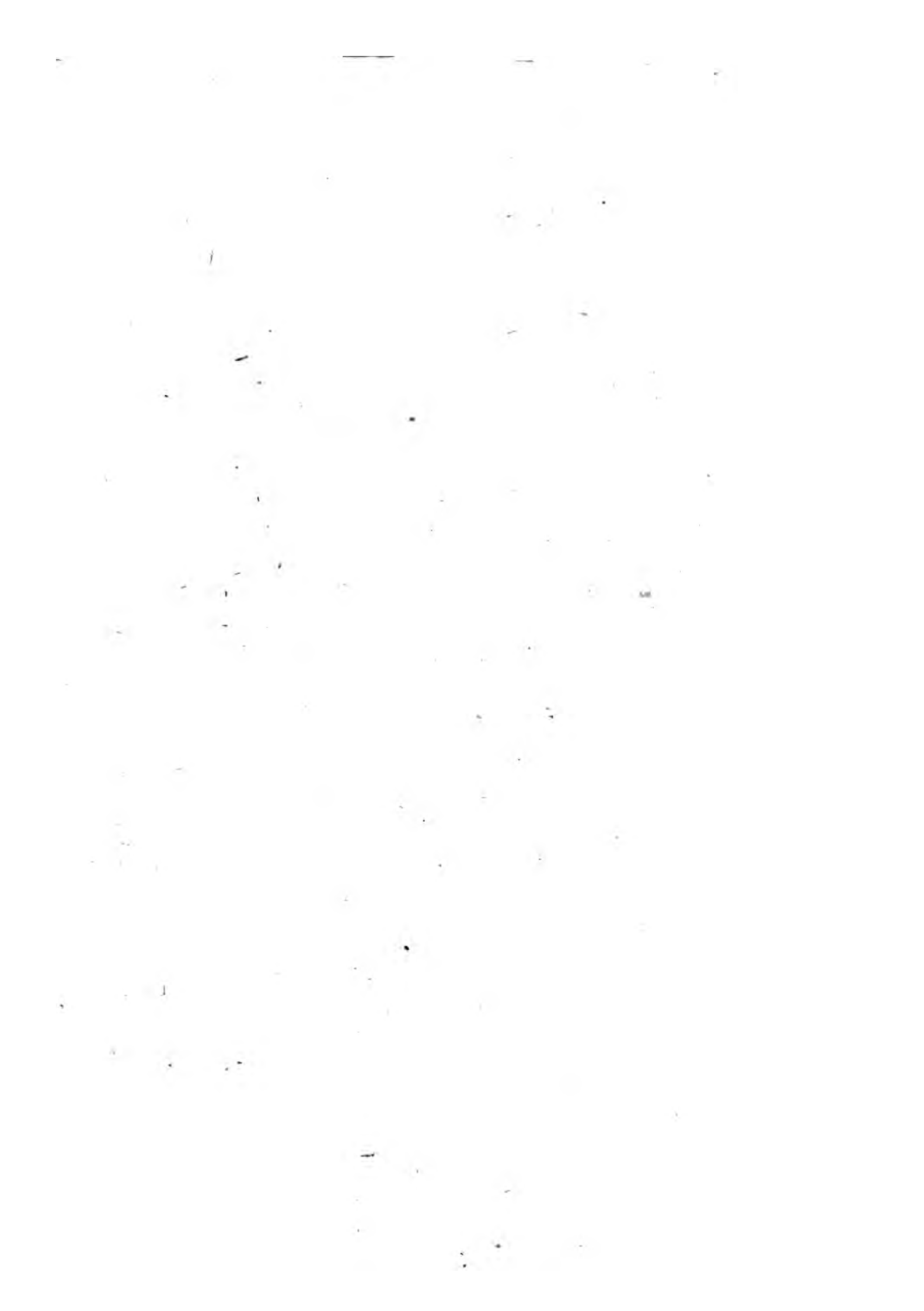
**Prendre** un Livre, & vous lire un traité de Seneque.

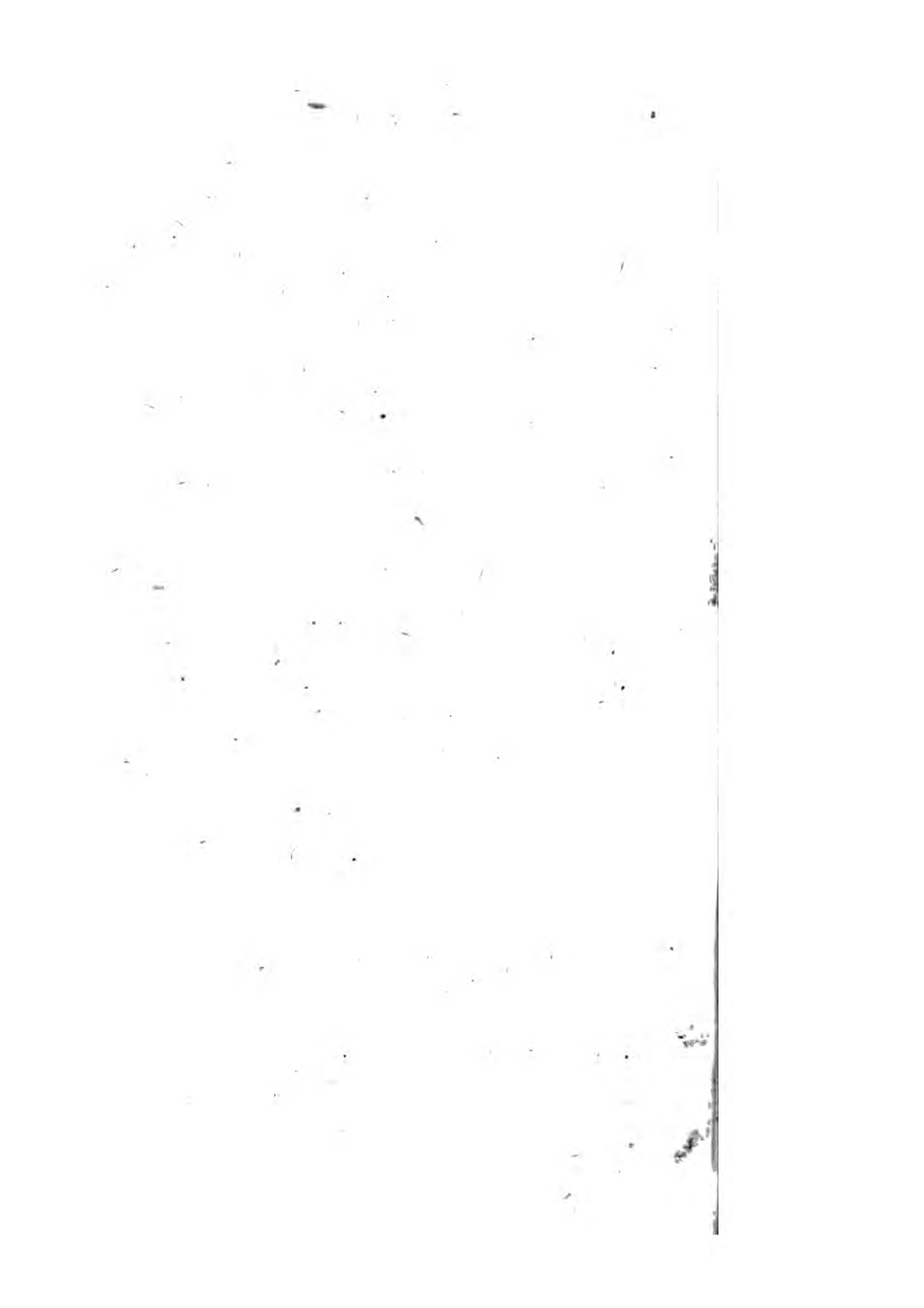
**V A L E R E.**

**Va**, va, consolons-nous, Hector, & quelque jour  
**Le** jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

*Fin du second Tome.*

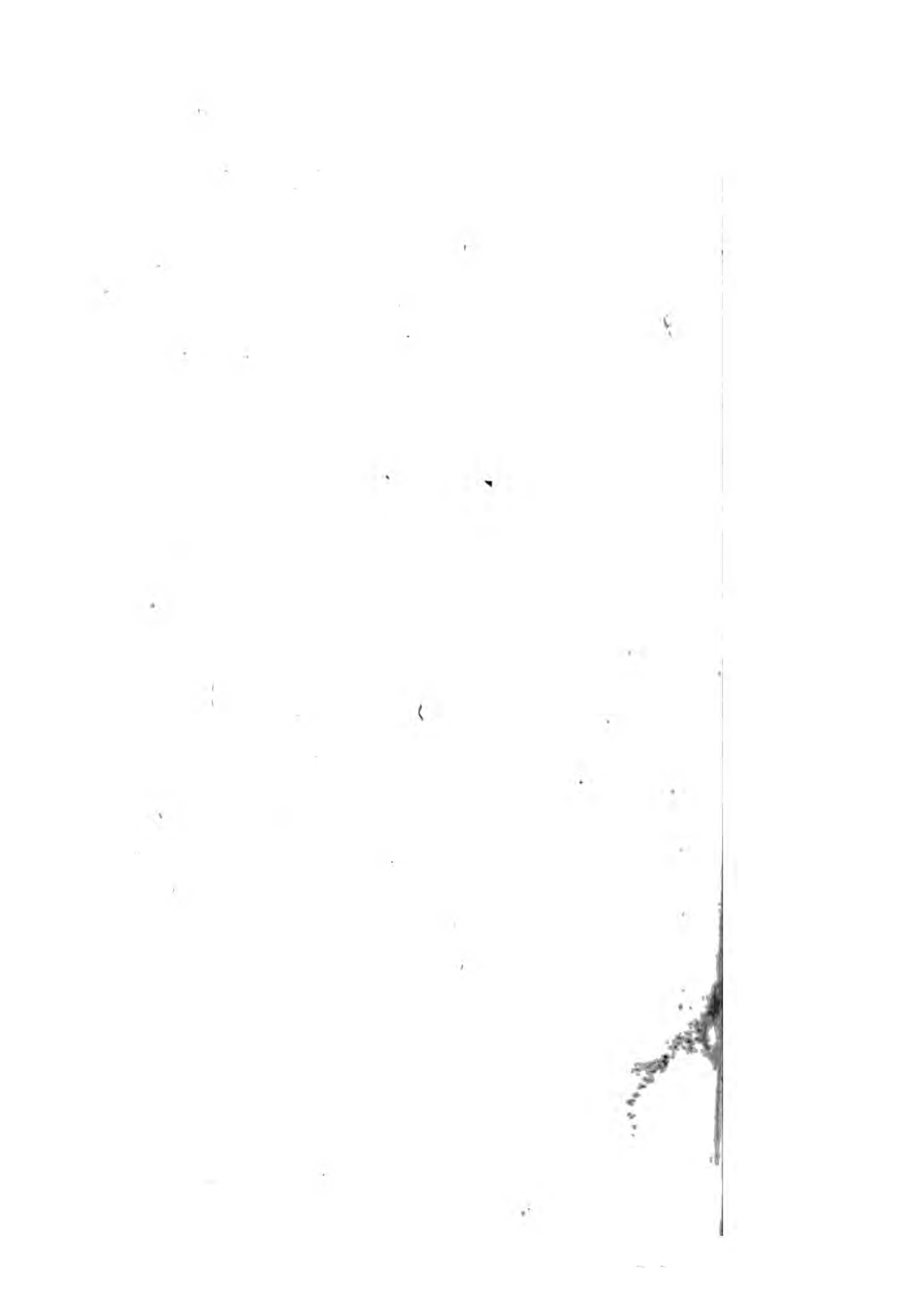


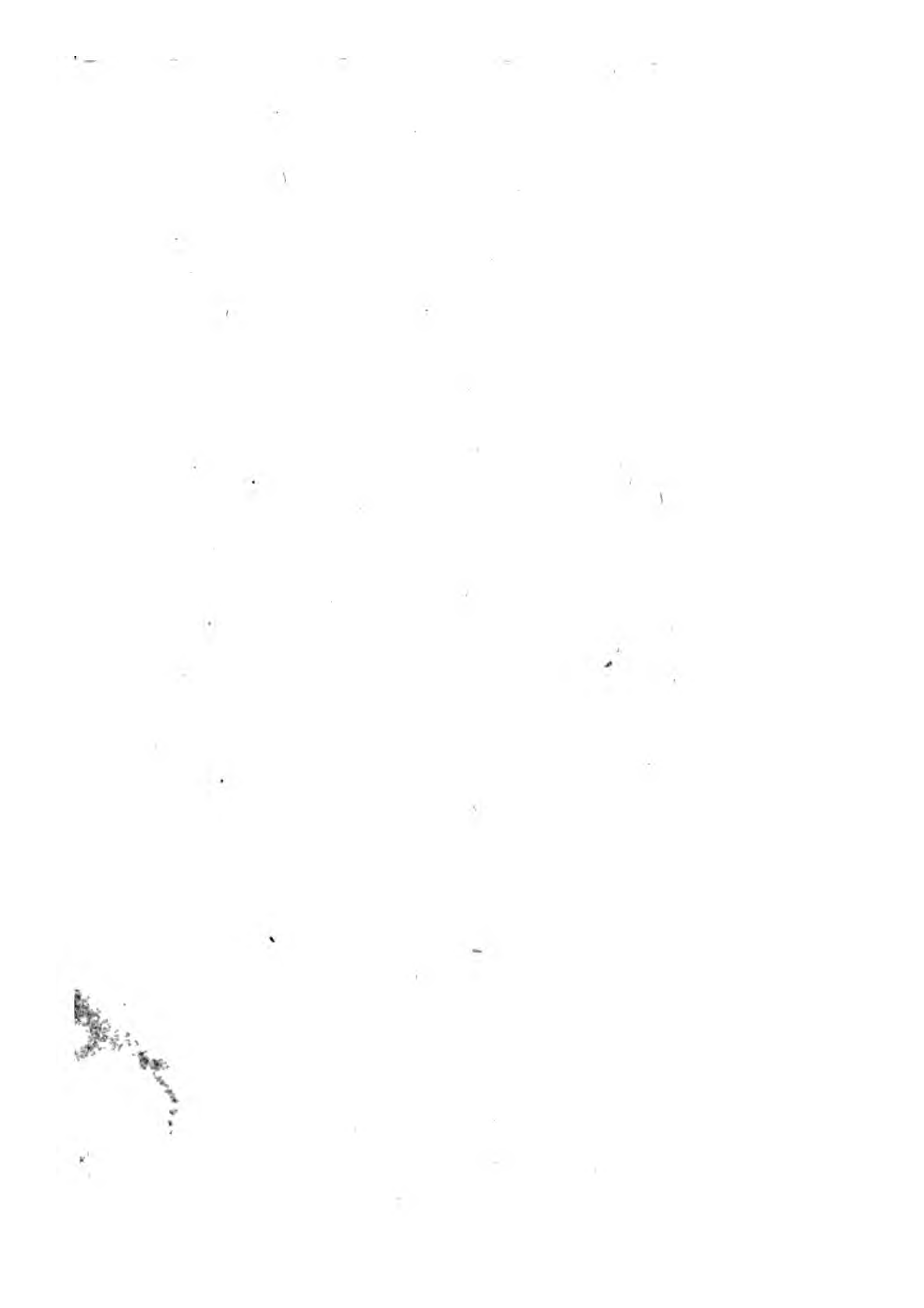


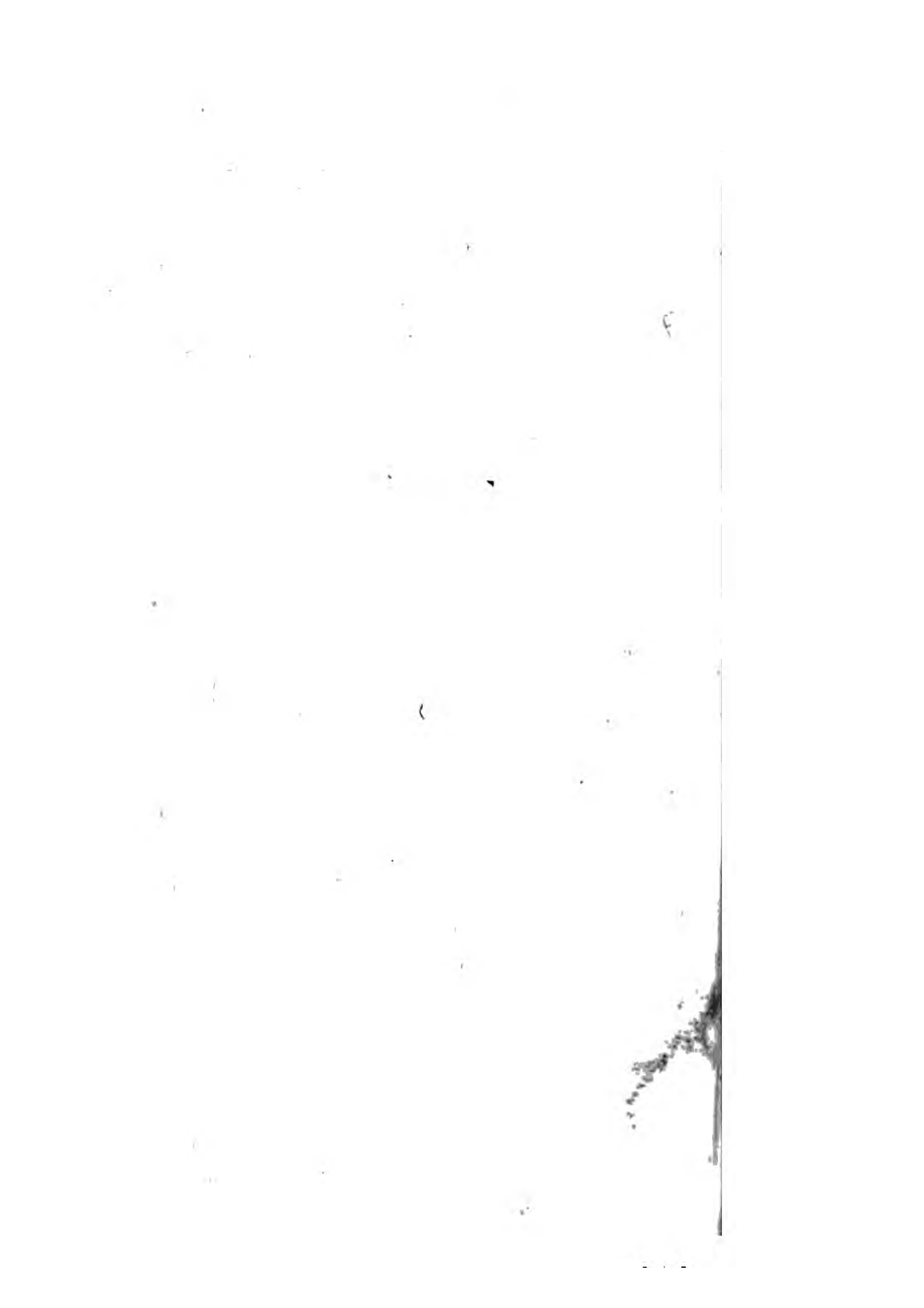


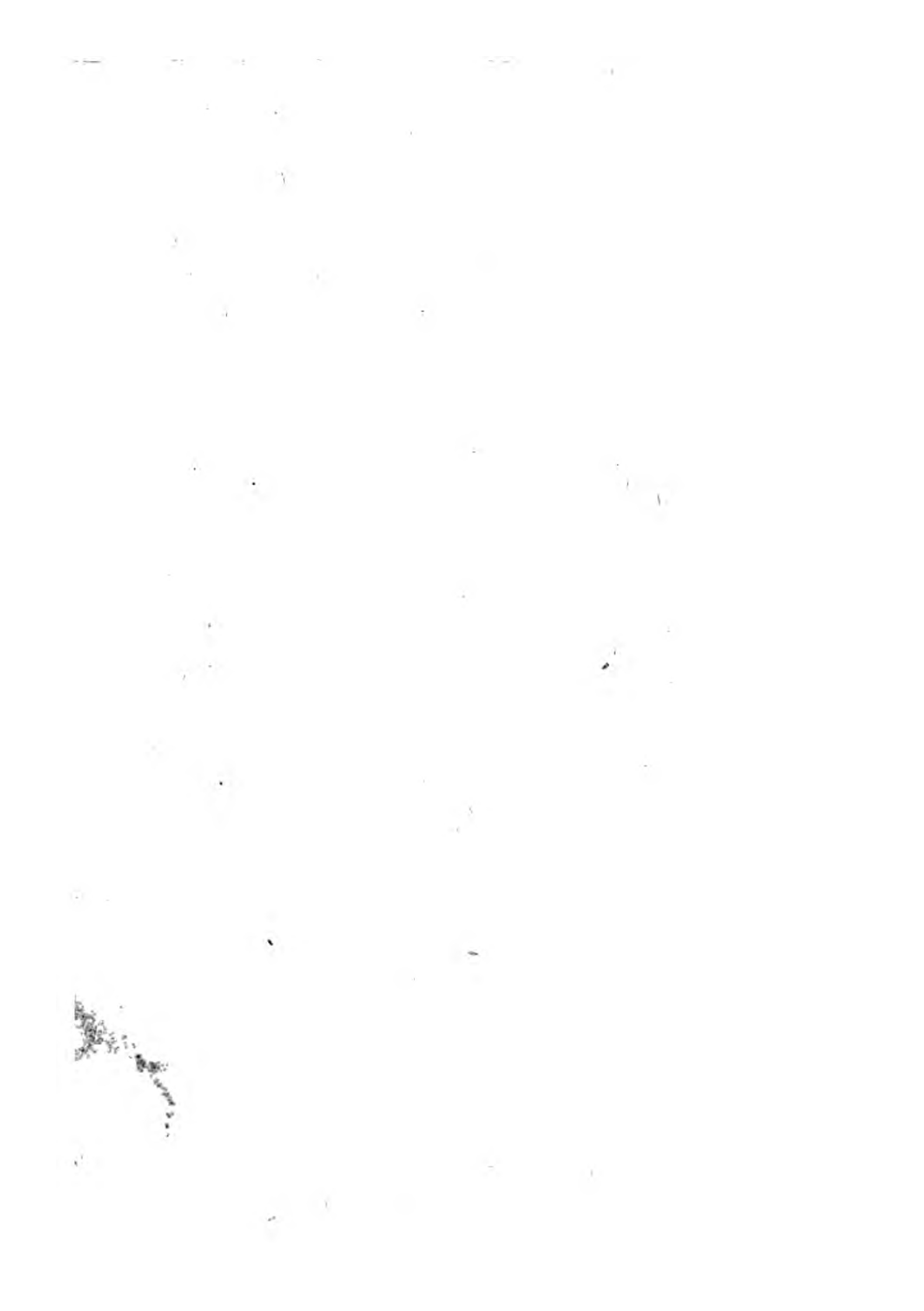


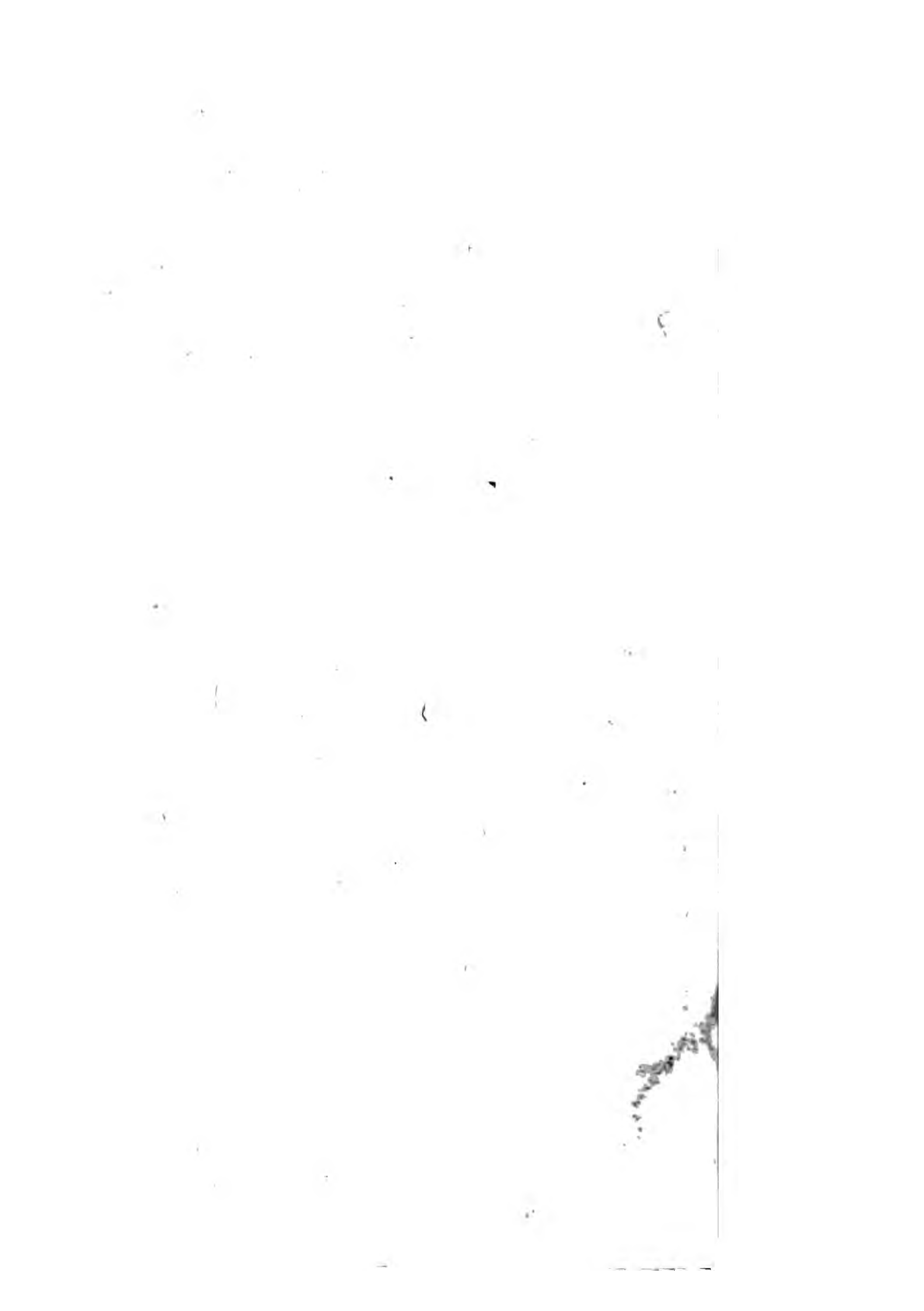


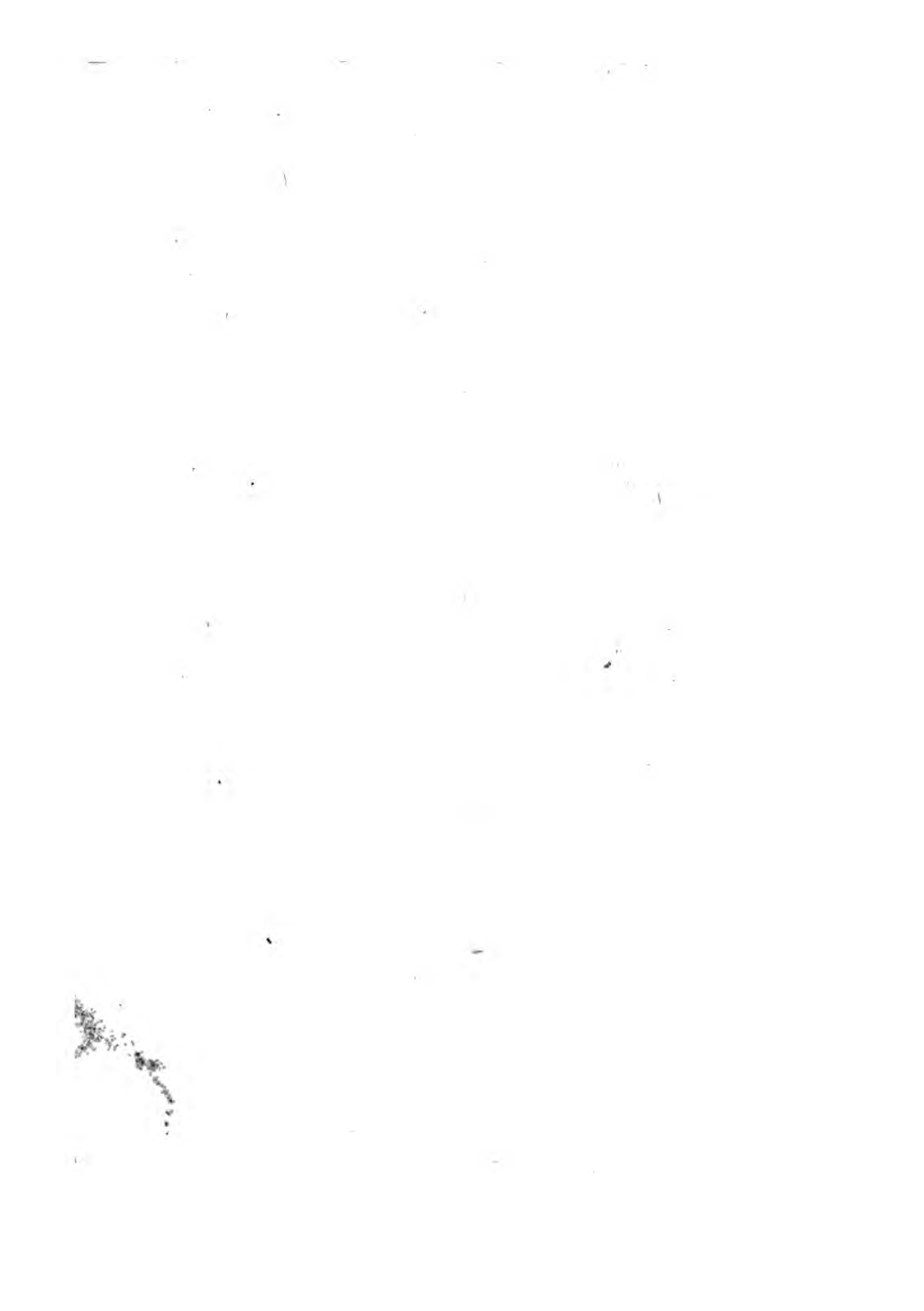




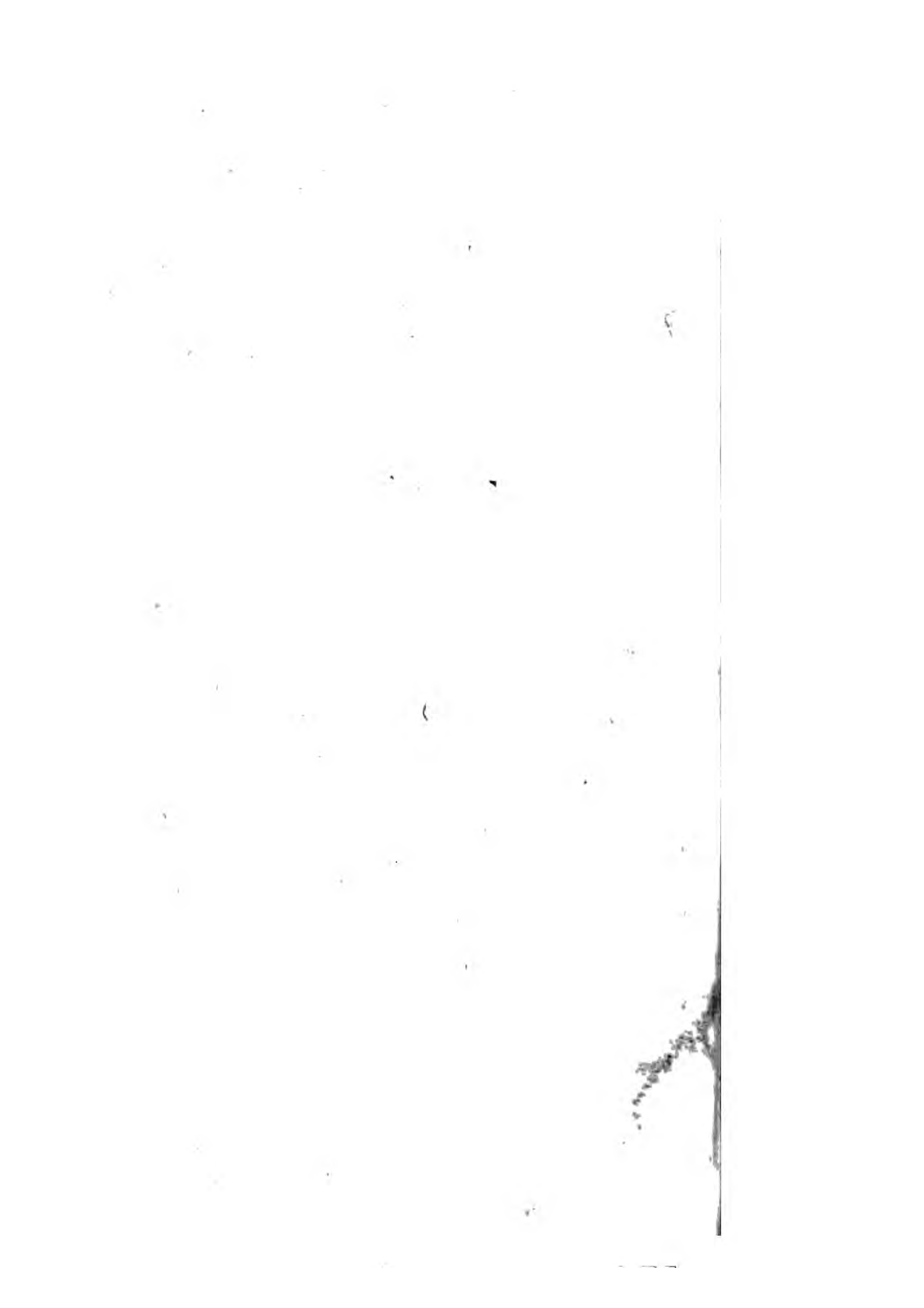


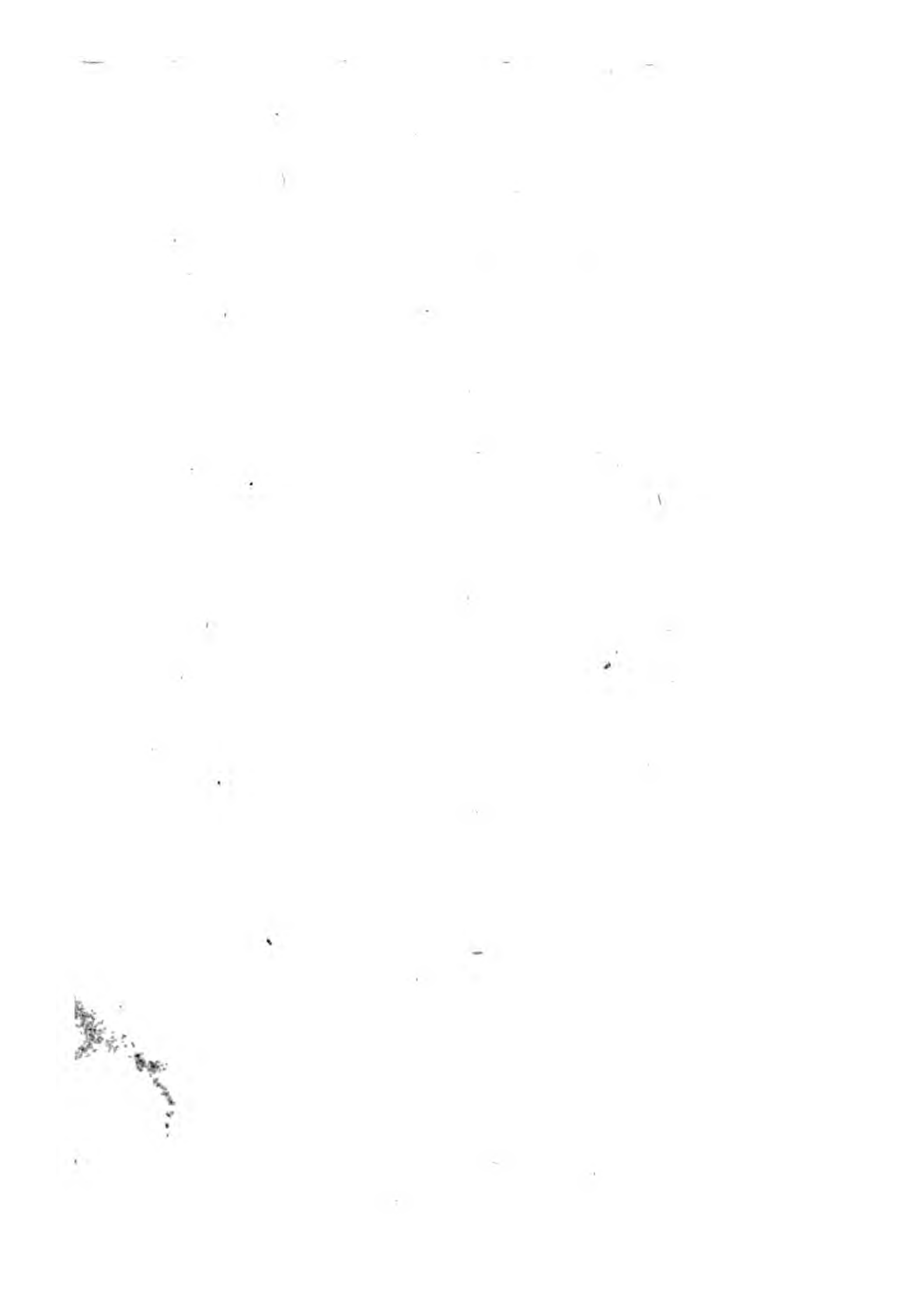


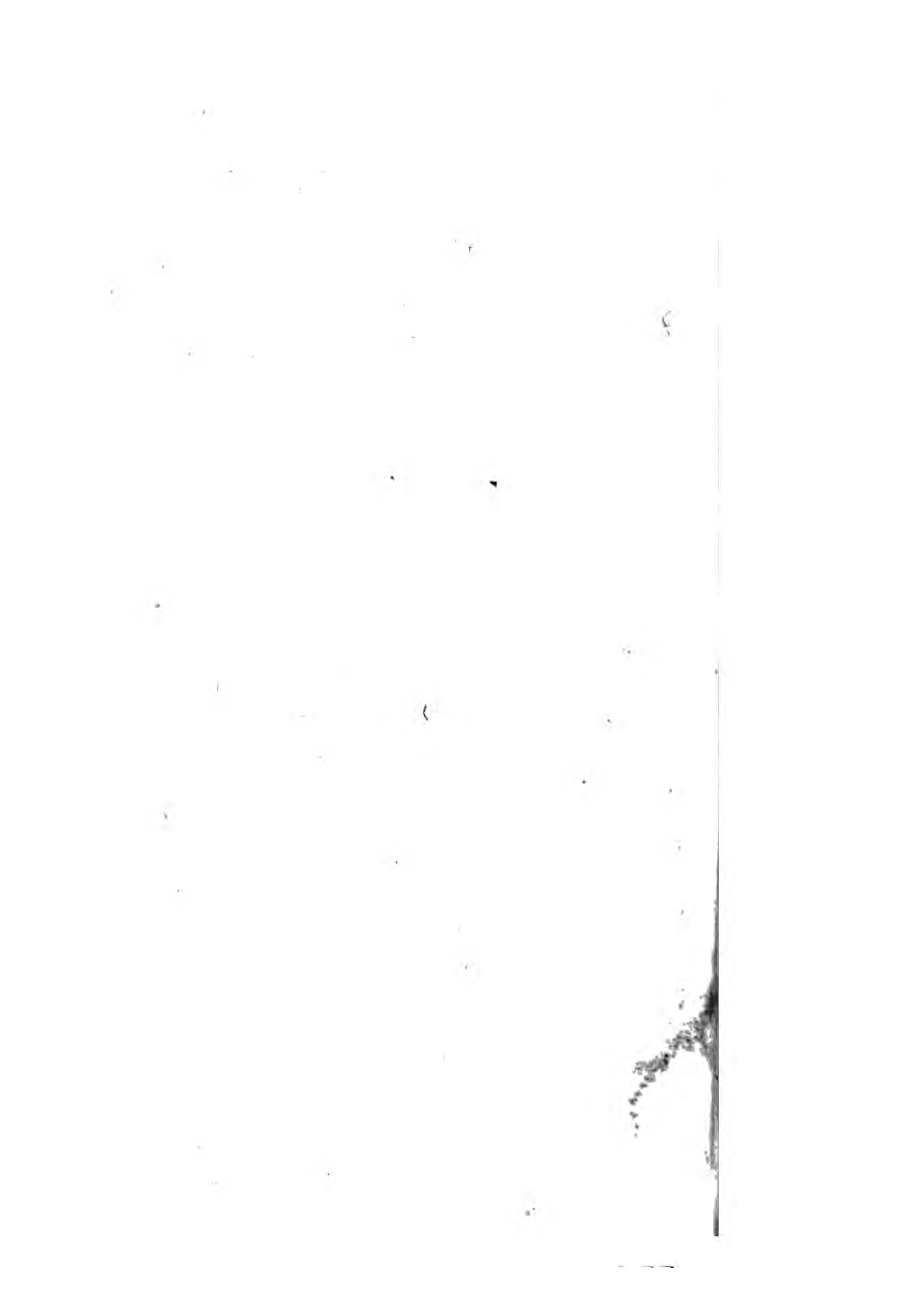




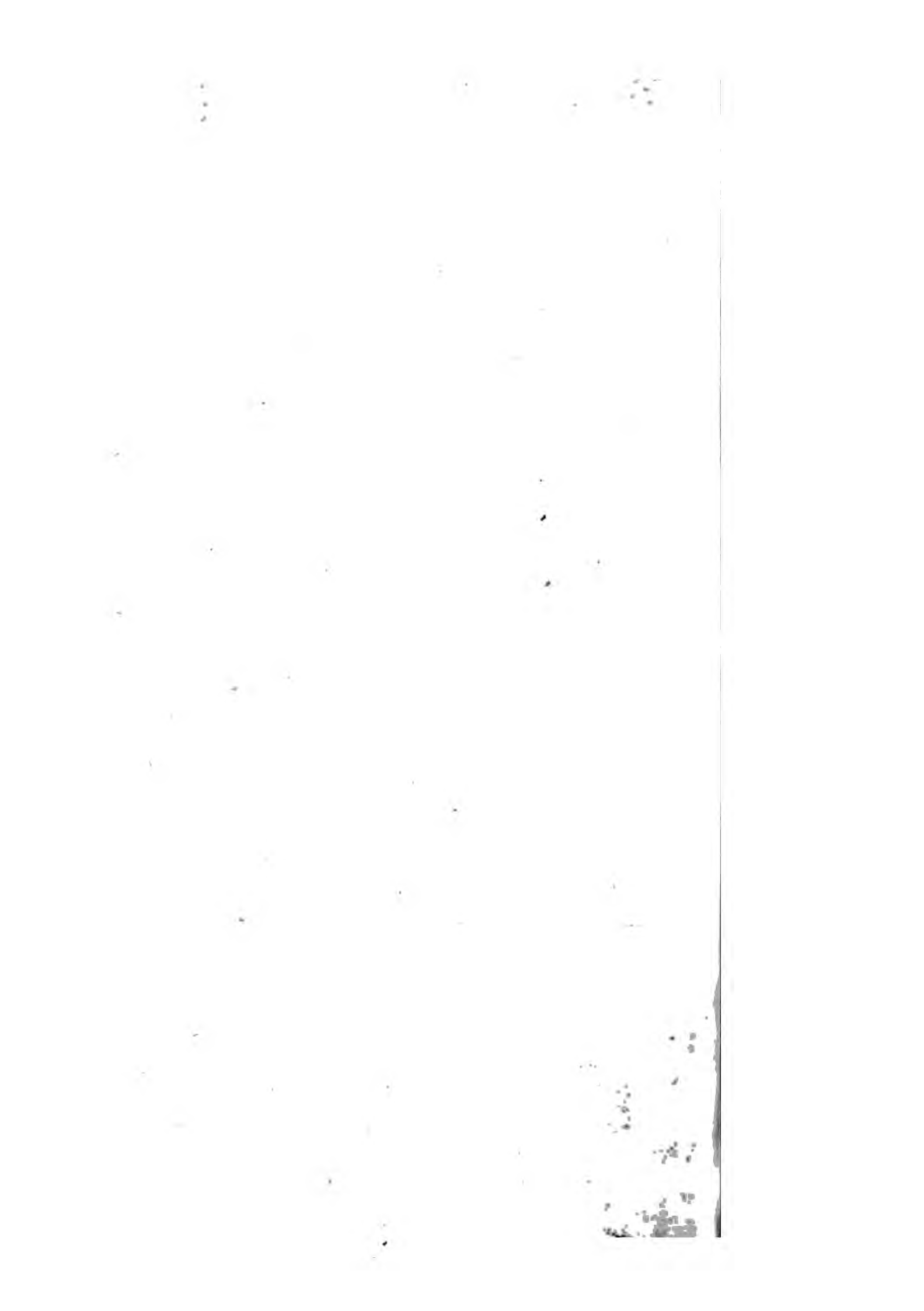














Vet. Fr. II A. 854



